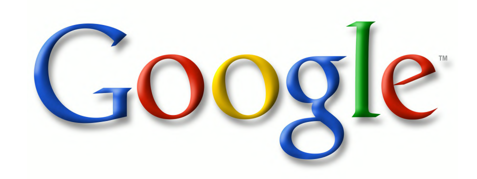
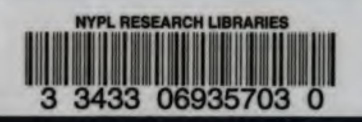
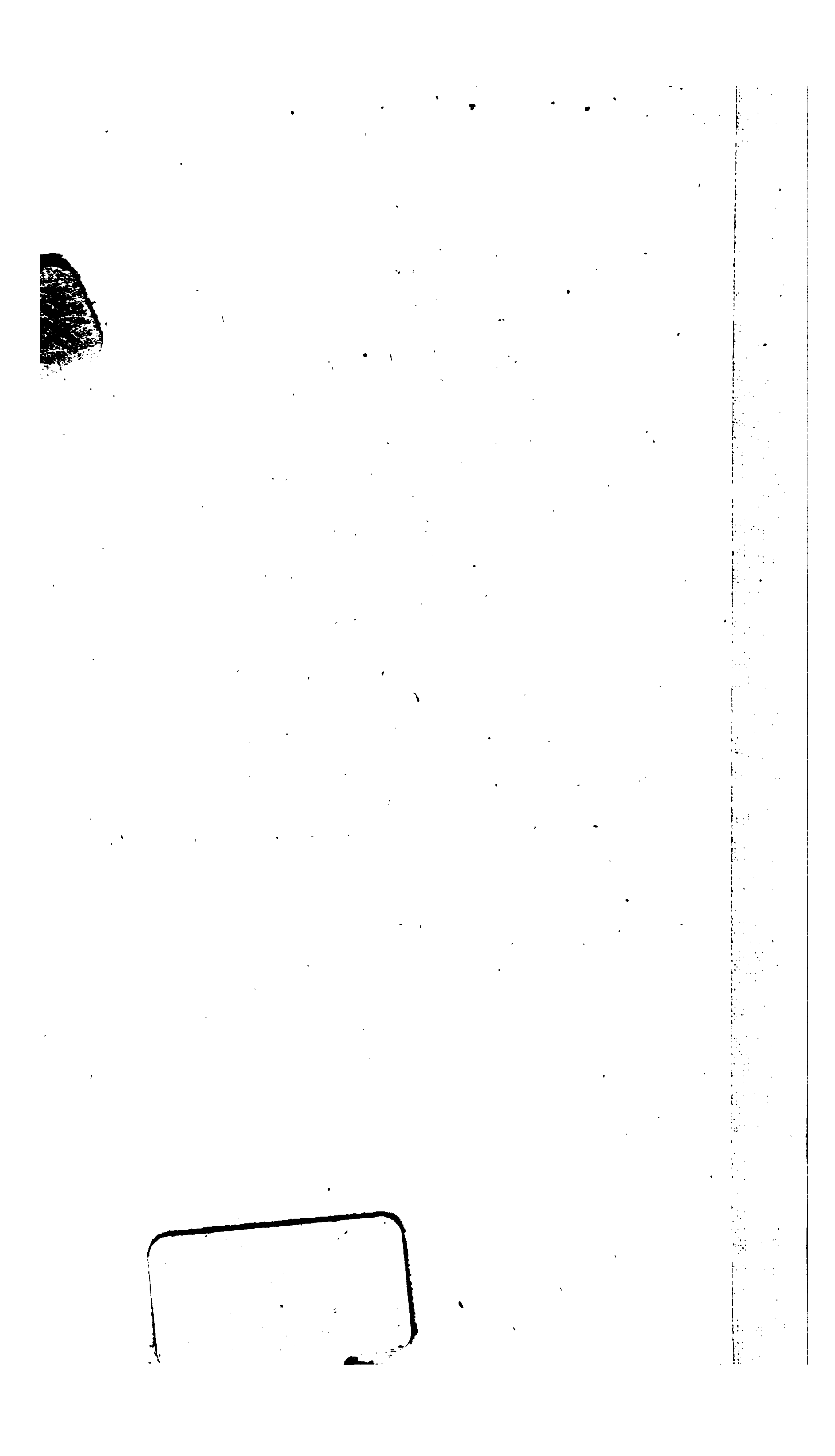








C'est à cette pierre, C'est là qu'a été tué le roi, le grand roi!.....

Dessiné par Crépin Gravé par Texier

JOURNAL
D'UN
VOYAGE
EN ALLEMAGNE.

TOME I.

JOURNAL

D'UN

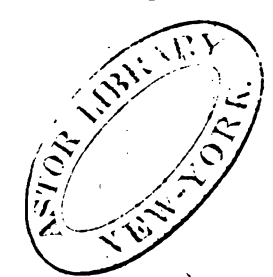
VOYAGE

EN ALLEMAGNE,

FAIT EN 1773,

Par *G. A. H.* GUIBERT, de l'ancienne Académie française, auteur de l'*Essai général de Tactique.*

Ouvrage posthume, publié par sa veuve, et précédé d'une Notice historique sur la vie de l'Auteur, par F. E. TOULONGEON.



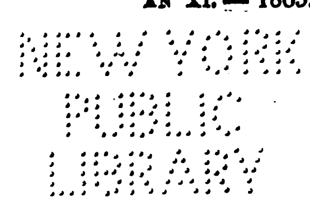
Avec Figures.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, libraires, quai Voltaire, N.° 2. Et à STRASBOURG, Grand'rue, N.° 15.

AN XI. — 1803.



NOTICE HISTORIQUE SUR JACQUES-ANTOINE-HYPOLITE GUIBERT;

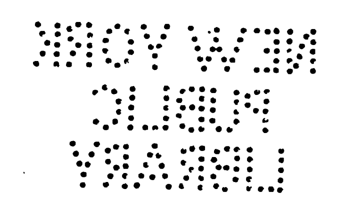
ÉCRITE EN 1790.

L'ÉLOGE de ceux qui ne sont plus doit être la leçon de ceux qui leur survivent; c'est le dernier tribut que paie à sa Patrie un homme célèbre. La modestie de celui dont j'essaie de tracer la vie, ne me désavoueroit pas : il fut toujours agité de la passion du bien public; et son ombre se féliciteroit d'être utile encore.

Jacques-Antoine-Hypolite GUIBERT naquit à Montauban, le 12 novembre

1743 ; son père, doué de grands talens et de grandes qualités militaires, s'attacha à former l'esprit de son fils : il le plaça à Paris, dans une maison d'éducation, où son nom étoit cité pour modèle, long-temps après qu'il en fut sorti : tant il est de l'essence d'un homme supérieur de se faire distinguer de bonne heure.

A 13 ans, il suivit son père, et fit les six campagnes de la guerre d'Allemagne, trois en qualité de capitaine au régiment *d'Auvergne*, et trois, employé dans l'état-major de l'armée, dont son père étoit major-général. Guibert s'est trouvé à presque toutes les batailles et actions de cette guerre. Il annonçoit cet esprit prompt et juste, ce caractère actif et entreprenant qui devoit lui don-



ner un jour des admirateurs et des ennemis.

Chargé, à l'affaire de *Filingshausen*, de porter des ordres pour déterminer l'emplacement d'une batterie, il trouva, en arrivant sur le terrein, que les circonstances ayant varié, exigeoient des dispositions différentes : il prit sur lui de changer l'ordre qu'il apportoit : feignant d'avoir reçu ceux qu'il auroit donnés, il commanda ce qu'il crut le mieux, et le succès le justifia. Il eut dans cette occasion, un cheval tué sous lui, et dans la même campagne, un autre à l'avant-garde de M. le baron de *Clozen*.

Dans l'intervalle qui sépara la guerre d'Allemagne et celle de Corse, Guibert consacra tout son temps à l'étude de l'art militaire : il s'attacha à sonder toutes

les profondeurs de cette science nécessaire aux Empires ; les leçons pratiques qu'il avoit eues sous les yeux pendant la dernière guerre, et les instructions théoriques que son père lui avoit données, se développèrent dans le calme de la réflexion : ce fut à cette époque qu'il jetta les premières idées de son *Essai général de Tactique*, ouvrage qui ne pouvoit être conçu que par une ame ardente, contenue par un esprit sage, et dont l'exécution exigeoit les notions de l'expérience, développées par les principes d'une théorie bien méditée.

La guerre de Corse lui fournit l'occasion de pratiquer quelquefois ce qu'il avoit pensé. M. le maréchal de *Vaux*, qui commandoit l'armée, lui donna sa

confiance, et souvent il se reposa entièrement sur lui. Il s'agissoit de réduire des bandes ennemies, qui, n'ayant que l'impulsion du courage et l'instinct du dévoûment, ne pouvoient, ni par leur nombre, ni par leur défaut d'ensemble, résister aux efforts combinés de la valeur et de l'art. Le succès de cette guerre étoit attaché aux soins de détail; il falloit aussi conquérir la Corse dans le moins de temps, et avec la moindre effusion de sang possibles. La Corse fut soumise en six semaines. Guibert obtint la commission de colonel, à l'occasion du combat de *Ponte-Nuovo*, qui a décidé la soumission de l'île, ayant eu une part essentielle aux dispositions et au succès du combat, et ayant débouché un des premiers à

l'attaque du pont sur lequel l'ennemi étoit retranché.

C'est un honneur dû à la mémoire du maréchal de *Vaux*: à la fin de la campagne, il rendit hautement justice aux services que GUIBERT venoit de rendre en Corse; et la croix de St.-Louis, qui étoit alors une distinction honorable, lui fut donnée à l'âge de 24 ans. Il obtint, quelque-temps après, la place de colonel commandant du corps levé sous le nom de *Légion Corse*. Ce fut pour lui une occasion favorable de déployer à la formation de ce corps, cet esprit d'ordre et cette connoissance des détails, sans laquelle la science est toujours incomplète.

Deux ans après la fin de cette guerre, il publia son *Essai général de Tactique*;

il avoit alors 27 ans. Cet ouvrage fit époque en Europe : on étoit alors fort occupé des idées militaires ; le génie de Frédéric commandoit à toutes les armées ; les grands généraux du siècle précédent avoient posé le faîte ; on reprenoit l'édifice par ses fondemens ; on donnoit une grande importance aux élémens de l'art ; on voyoit tout dans les détails ; la plupart de ceux qui revenoient de leurs courses aux armées étrangères, rapportant ce qui s'étoit trouvé le plus près d'eux, croyoient faire le systême prussien en bronzant des canons de fusil, et en laquant bien les buffeteries. L'*Essai général de Tactique*, montra la route et le but ; la partie militaire annonça un esprit vaste et réfléchi, hardi et méthodique ; le

Discours Préliminaire annonça une tête pensante, philosophique, et le talent si rare d'un bon écrivain.

Le grand mérite de cet ouvrage est d'être éloigné de tout esprit de système; la partie élémentaire est pleine de détails vus en grand, développés sans sécheresse.

La seconde partie traite de la grande tactique : elle existoit sans doute avant lui, comme le sublime existoit avant *Longin :* mais personne encore n'avoit recueilli et réduit en préceptes les grands effets de l'art. *Puységur* même, n'avoit donné dans sa *Tactique Élémentaire*, que des leçons inapplicables aujourd'hui; son *Essai de grande Tactique* dans la campagne qu'il suppose aux environs de Paris, étoit plein de bonnes ins-

tructions : mais ce n'étoit qu'un exemple bien choisi, et non une suite de préceptes applicables à différentes circonstances. GUIBERT, dans son Ouvrage, devina les secrets de Frédéric, et mit en écrit ce que Frédéric faisoit, quoiqu'il n'eût pas encore vu ses armées.

Tous les exemples proposés dans cette seconde partie, se retrouvent sous d'autres formes dans les grands mouvemens qui s'exécutent pendant les camps d'instruction des armées prussiennes. Cet art de remuer à volonté de grandes masses d'hommes ; cet art, dont nous n'avons pas l'usage, parce que le grand ne peut jamais s'imiter en petit, et que nos rassemblemens, rares et peu nombreux, ne nous en donnent jamais les moyens ; cet art, se trouve

développé dans l'*Essai général de Tactique*, par une suite de maximes et de conséquences qui, appuyées d'exemples, forment le système complet d'une science que le génie avoit sans doute déjà saisie, mais que la méthode n'avoit pas encore réduite en théorie.

GUIBERT se permit, dans cet Ouvrage, une grande liberté de pensée et d'expression : il étoit à cet âge, où l'ame se plaît à oser, où ses élans sont un besoin. On lui reprocha un style tranchant et décisif ; on lui reprocha d'avoir classé les grands Généraux, comme si les grands-hommes n'avoient pas légué leur mémoire à la postérité, pour lui servir à-la-fois d'enseignement et de modèle. L'envie se satisfit doublement en exagérant les succès du talent

et les défauts du caractère ; on jugea l'un sans ménagement pour l'âge, et l'autre sans mesure, ce qui n'est pas une des moindres ressources de l'envie, lorsqu'elle ne peut pas déprécier.

Dès-lors s'assemblèrent sur sa tête les nuages où se formoit déjà la tempête qui devoit le frapper. Vainement on l'avertit de conjurer l'orage ; le caractère maîtrise tout ; lui seul explique et motive toutes les actions des hommes. Le caractère de GUIBERT ne lui permettoit ni la défiance qui prévoit l'attaque, ni la souplesse qui la détourne.

Par quelle fatalité un homme que la nature avoit formé doux, sociable, sensible à l'excès, d'un commerce sûr et facile ; doué d'un esprit sain, d'un

cœur droit ; auquel on ne put reprocher jamais une action mauvaise ; qui ne flétrit jamais sa vie par aucune démarche douteuse, ni ses talens par aucun écrit offensant ; qui ne fit, qui ne pensa jamais le mal ; qui desira toujours, et fit souvent le bien ; par quelle fatalité vécut-il sous le poids de l'envie, et mourut-il accablé de calomnies ? Ah ! c'est que les hommes n'aiment la justice que lorsqu'elle est facile : s'il faut examiner pour être juste, c'est trop de peine. Tantôt le tourbillon de la société, tantôt l'agitation des affaires publiques relèguent également dans l'insouciance et dans l'oubli tout ce qui n'intéresse que le sort d'un homme privé. Il est aussi une sorte d'élévation d'ame qui, dédaignant de solliciter

cette justice ; se replie sur elle-même, s'y renferme, s'y console et essaie de se suffire.

Aux premiers signes de cette explosion de l'envie qu'avoit causée l'*Essai général de Tactique*, GUIBERT n'opposa d'abord que le silence ; il laissa l'Ouvrage se défendre lui-même contre les critiques : il ne répondit point, et s'éloigna. Il entreprit un voyage en Allemagne. Le bruit de son Ouvrage, déjà traduit, l'avoit précédé ; et partout il trouva l'accueil que lui méritoit sa réputation.

Ce voyage fut entièrement consacré à des études militaires : il suivit en détail toutes les campagnes de *la guerre de sept ans*, qui était alors le théâtre de l'instruction militaire par la mul-

titude et la science des dispositions, des marches, des camps et des combats. Ce fut-là, près de Breslau, que reconnoissant, avec plusieurs officiers du pays, le lieu d'un fait de guerre important, l'un d'eux, en indiquant les dispositions locales, se trompa sur l'emplacement du terrein; l'erreur ne fut ni sentie, ni relevée : mais l'aspect des lieux contredisant le récit des faits, l'œil d'un observateur plus instruit ne s'y méprit pas, et le jeune voyageur entreprit d'expliquer ce qui avoit été, par ce qui avoit dû être. Après une longue et vive discussion, la vérification des témoins fut en sa faveur : cet évènement confirma sa réputation dans un pays où ce tact fin est rare, mais estimé.

Malgré les obstacles et les difficultés qu'on lui annonça, il voulut parcourir l'intérieur du pays des Croates, où subsiste encore l'ancienne constitution guerrière établie par les Romains. Les terres y sont affectées au service militaire; toute la nation est une milice armée, et fournit dans les tems de guerre, le tiers des habitans relevé annuellement par un autre tiers : les chefs de ce peuple de soldats, ont pour traitement, des terres distribuées aux commandans ; ce sont les descendans de ces *Daces*, qui furent d'abord la terreur et ensuite la force des armées romaines. Ce régime a été changé depuis par les édits de Joseph II ; mais il subsistoit encore dans son institution primitive, et c'étoit un objet digne

de la curiosité d'une ame avide de tout voir et de tout connoître.

Le Journal de ce voyage, *jetté avec la rapidité du sujet*, est un de ces écrits qui peint le mieux son auteur. Idées, sentimens, vues, projets, observations, tout s'y succède sans autre ordre que la succession même des pensées : tantôt c'est l'ame sensible et délicate de *Sterne*, tantôt l'esprit observateur et réfléchi d'*Addisson*, et toujours un abandon de pensées, de sentimens et d'expressions qui répand sur ces écrits un charme que la correction du style ne pourroit jamais remplacer (*a*).

Extrait du Journal.

(*a*) « Comme le théâtre des grands événemens, et sur-tout des grands événemens passés sous

Il termina son voyage par la Prusse, cette contrée qui fut de tout temps

---

de grands-hommes, porte tout de suite à l'imagination, l'armée, la réputation de Gustave, me sembloient remplir cette vaste plaine. Tout-à-coup, mon postillon, qui ne m'avoit rien dit, que je n'avois questionné sur rien, descend de son cheval, et montrant une grosse pierre brisée au bord du chemin, et qui ressembloit plutôt à une marque de mille qu'à un monument : *c'est à cette pierre, c'est-là,* me dit-il, *qu'a été tué le Roi, le grand Roi.* Il n'ajouta pas de quel pays, et son expression ne m'en paroissoit que plus heureuse : *là, là même, il a été tué.* Il sautoit le fossé, qui est le fossé du chemin actuel. Ce fossé, ce chemin, n'existoient peut-être point alors; mais que m'importoit! Le mouvement de cet homme, cette épithète de *grand Roi*, qui, par tradition, échappoit à une bouche vul-

l'école des guerriers français. Dans les premiers siècles de notre ancienne chevalerie, nos jeunes preux alloient dans ces climats, alors barbares, chercher des aventures, des faits d'armes; et la haute stature des habitans donna lieu, sans doute, à tous ces récits de combats de géants, dont nos gothiques romanciers ont illustré leurs fables.

---

gaire, mon imagination exaltée le prenoit pour le cri de la postérité. Je m'élance aussi; je m'approche de cette pierre. J'y cherchois des caractères; je me figurois des lauriers et des cyprès croisant leur ombrage sur elle; et Charles XII, vainqueur de la Saxe, a vu, comme moi, le champ de bataille! Il a vu cette pierre, lui, successeur de Gustave, descendant de Gustave; est-il étonnant qu'il ait cherché la gloire comme lui »?

De nos jours on y alloit étudier la science qu'un roi, grand capitaine, avoit créée. Guibert avoit parlé de Frédéric dans son ouvrage, avec cette admiration que le talent doit aux grands hommes, mais aussi avec cette liberté qui est l'attribut et l'appanage d'un talent supérieur. Le Roi étoit grand homme; mais il étoit homme : et soit qu'il voulût éprouver un caractère qui s'annonçoit avec une indépendance nouvelle pour lui, il tint assez long-temps éloigné l'homme qu'il estimoit. Enfin, une lettre (*b*) à-la-fois noble et pressante, ouvrit le cœur et le palais du

---

(*b*) Sire,

« La lettre de M. *d'Alembert*, à laquelle je prends la liberté de joindre celle-ci, expli-

monarque, et son accueil répara tout. Guibert fut comblé d'éloges, d'encou-

que à Votre Majesté les motifs qui me font porter mes pas dans ses Etats. J'y viens rendre hommage à sa gloire; je viens m'y instruire; je viens sur-tout tâcher d'effacer les impressions que quelques phrases ont laissées dans l'esprit de Sa Majesté. Se pourroit-il, Sire, que l'homme qui vous a offert avec tant d'empressement son Ouvrage, qui a payé dans vingt passages différens le tribut d'admiration et d'enthousiasme qui est si légitimement dû à V. M., eût volontairement employé des expressions qui lui déplaisent? Il ne l'a pas fait, Sire; il ose le protester à V. M. Permettez-lui de voir un Roi dont l'Histoire aura tant de merveilles à raconter. Le désespoir de la postérité est de ne pouvoir connoître les Grands-Hommes dont elle lit les exploits. J'ai le bonheur d'être né du siècle de

ragemens, et obtint toutes les facilités pour assister au camp de Silésie, faveur rare alors, et que Frédéric sut faire valoir encore par la manière qui lui étoit propre, et par des objections flateuses sur les dangers d'un témoin trop éclairé.

Sa santé affoiblie par des courses continuelles, le ramena en France. Peu de temps après, il céda aux instances de ses amis, et peut-être à cette noble ambition de toute espèce de gloire inséparable du génie ; le théâtre lui

---

V. M. Celui de la voir, de l'admirer par mes yeux, semble me revenir de droit. On adoroit à Athènes le Dieu inconnu : faites, Sire, que ce ne soit pas au Héros inconnu que j'adresse toute ma vie mon hommage ».

Je suis, etc ...

éclat dans nos armées, transporté chez l'étranger par sa conduite et son caractère, venoit d'être appelé au ministère de la guerre. Il reparoissoit précédé du bruit de sa réputation et chargé de tout son poids. Depuis long-temps notre armée lui étoit pour ainsi dire étrangère. Il avoit besoin de connoissances locales qui pussent l'aider dans l'application des principes qu'il annonçoit, et GUIBERT fut un de ceux que sa confiance admit. M. de Saint-Germain apportoit les pensées de sa vie ; mais il ne rapportoit plus la tête qui les avoit conçues : GUIBERT le soutint dans son travail, et ne l'abandonna pas dans la disgrace ; le plan du Ministre étoit une suppression de tous les privilèges militaires de corps

ou de charge, pour opérèr ensuite une refonte générale de l'armée, où les seuls services réels fussent des titres. L'exécution de ce plan fut commencée avec vigueur; et tous les abus disparoissoient, tant qu'il n'y eut point d'exception de faveur; car, dans une Cour fastueuse et toute-puissante, c'est moins encore l'intérêt qui combat, que l'amour-propre: on supporte une loi quand elle est commune à tous; mais la première exception éveille la résistance, et tous réclament ce qu'un seul a pu obtenir.

Enfin, après avoir vaincu tous les obstacles personnels, après avoir surmonté les difficultés des hommes et des affaires, le Ministre se rend chez le Roi au jour convenu: le porte-feuille

contenoit la loi, et tous les intérêts particuliers étoient résignés. Guibert l'avoit quitté à l'heure du conseil, et étoit revenu à Paris. Il reçoit, au milieu de la nuit, un billet de sa main : « *Félicitons-nous, mon cher enfant ;* » *nous avons un bon maître : le Roi* » *ne conserve que cinquante gendarmes* » *et cinquante chevaux-légers* ». Il répondit : « *Je serai demain chez vous,* » *M. le Comte, à huit heures du ma-* » *tin, et je tâcherai de me féliciter* » *avec vous.* Dès ce moment, il vit l'homme capitulant avec ses propres principes : il le vit perdu ; il l'étoit en effet. Toutes les prétentions s'élevèrent : chacun défendit son abus ; chacun prétendit à l'honneur, plus encore qu'à l'intérêt de le sauver ; et d'un ensemble

lié dans toutes ses parties, il ne resta plus que des parties morcelées, dont chacune porta encore le sceau d'une bonne institution, mais qui manquoit entièrement de ce qui seul peut faire des établissemens durables, l'unité de principes et de plan.

Parmi les dispositions adoptées pour l'organisation de l'armée, les corps de troupes légères avoient été supprimés; celui que GUIBERT commandoit, subit la loi générale. Il obtint le régiment de *Neustrie*; et se crut obligé de donner l'exemple de la modération dans l'exécution de principes que l'on exagéroit par-tout; tant cette manie d'exagération tient malheureusement au génie français qui conçoit avec ardeur, exécute avec enthousiasme, enchérit sur l'ému-

lation, et détruit souvent son ouvrage par l'impatience de le voir achevé.

Dans un temps où le zèle et l'ambition se disputoient, à l'envi, cette sorte de gloire, GUIBERT eut le courage de ne point disputer, et supporta avec patience le reproche de ne pas faire assez, uniquement parce qu'il ne crut pas devoir en faire plus; mais il savoit également saisir les grands objets dans leur ensemble, et traiter les détails avec les soins qu'ils exigent. Le temps qu'il passoit à son régiment, leur étoit entièrement consacré. On le voyoit alors soigner les détails élémentaires de l'instruction, avec le même intérêt et la même suite qu'il auroit donnés à la reconnoissance d'un champ de bataille. Ce temps, jusqu'à l'époque

où il fut fait *Maréchal-de-camp*, fut le plus heureux de sa vie. Il le partagea entre les devoirs de son métier, ses penchans qui le ramenoient au sein d'une famille chérie, ses goûts qui le portoient à la littérature et aux soins champêtres, auxquels il étoit sensible comme toutes les belles ames.

Ce fut dans ce temps qu'il composa plusieurs *Éloges*, entr'autres, celui de *Catinat* et celui du chancelier de *l'Hôpital*. Le premier étoit un sujet à la portée de son ame, comme le caractère du héros. Le style de cet ouvrage est simple et ferme : on y remarque de grands traits, quand il s'agit de peindre les choses; des traits caractéristiques, quand il s'agit de peindre la personne; un coup-d'œil élevé, rapide sur l'éclat

de la France au moment où Louis XIV entreprend de régner à la place de Mazarin, et un trait que Plutarque aussi n'auroit pas manqué, Catinat jouant aux quilles, avec ses grenadiers, après le gain d'une bataille.

Un sujet plus vaste l'appeloit à l'éloge de l'Hôpital, parce que l'histoire d'un homme d'état, moins favorable que celle d'un guerrier, aux mouvemens de l'éloquence, l'est davantage au développement des grandes pensées. Il se mêloit aussi un sentiment personnel au talent : l'éloge de Catinat n'avoit pas été couronné par l'académie; il voulut se venger, et le fit noblement en publiant un éloge qui ne concourut pas, et qui effaça ceux qui concoururent. Catinat lui avoit donné occa-

sion de développer les maximes de cette philosophie privée qui appartient à tous les hommes, parce qu'elle est le produit de l'expérience et de la réflexion. L'Hôpital présentoit le modèle de cette philosophie publique qui s'applique aux évènemens et aux affaires, et qui ne s'acquiert que par l'étude et l'exercice des vertus publiques. Il avoit à louer en lui un homme qui fut toujours pur d'opinion et de caractère, dans un siècle barbare et dans une Cour corrompue; tolérant parmi des fanatiques, ou ce qui est pis encore, parmi des hypocrites jouant le fanatisme par ambition. Il commença cet éloge par un trait que l'on sent bien être un retour sur lui-même : *si l'on arrangeoit soi-même sa destinée*, dit-il, *le premier*

bonheur par lequel il faudroit commencer la vie, seroit celui de naître d'un père éclairé et vertueux.

GUIBERT avoit ce bonheur : ce n'est pas un mérite sans doute, mais il en sentoit le prix, et il aimoit à lui reporter publiquement ses avantages. Il trace ensuite le tableau de ces temps malheureux : le peuple toujours égaré par l'ambition des grands, toujours leur instrument, puis leur victime; et l'ambition profonde du cardinal de Lorraine; et l'ambition hautaine des Guises; et l'ambition adroite et dissimulée de Médicis; et la foiblesse de son fils; et l'audace des méchans; et la molle résistance des gens de bien; et la lâche réserve des indifférens; et toutes les entraves, toutes les oppositions, toutes les

contradictions que la haîne, l'envie, la soif de dominer, la fureur des partis soulèvent contre la vérité qui est également leur commun ennemi. C'est au milieu de ces passions, opposées entr'elles et réunies contre lui seul, que l'Hôpital nous est représenté *toujours grand, toujours fort, toujours juste, supérieur à tous les préjugés de son siècle, voyant du haut de son génie, toutes les querelles de religion et de parti, comme l'éternel les voit du haut de son trône.*

On aime à reconnoître dans tous les écrits de Guibert, ces élans d'une âme passionnée pour la vraie liberté, et ce mouvement presque prophétique, qui lui fait dire, en parlant de l'Hôpital opposant au vain système des remon-

trances qu'il reprochoit déjà aux parlemens de son temps, la nécessité de convoquer les États-Généraux : *l'Hôpital*, dit-il, *pensoit que ces derniers étoient le véritable Conseil de la nation, le* PALLADIUM *de ses droits, la ressource qui pouvoit un jour tout réparer, en tout bouleversant.* Je cite plutôt que je n'analyse : cette méthode moins favorable à l'auteur, l'est davantage au sujet. Pour faire connoître un homme, il vaut mieux le montrer que le peindre. Ainsi l'Hôpital est toujours présenté, tantôt luttant corps à corps dans le conseil de Charles IX, avec tous les ambitieux et les intrigans qui le composoient, disant au cardinal de Lorraine qui osoit voter pour la guerre civile : *tel qui la conseille ici*

avec tant de hardiesse, s'il étoit obligé de la démêler l'épée à la main, changeroit de langage ; tantôt chef de la justice, réprimandant les tribunaux face à face, avec une éloquence où l'on retrouve *la franchise de Bayard et la sévérité de Caton.* Son pinceau se repose sur les derniers jours de l'Hôpital, forcé de se retirer d'une Cour devenue un repaire d'animaux féroces, et se consolant dans sa retraite, au sein des lettres et de l'amitié, *appuyant son cœur* sur sa famille, et se plaignant seulement que sa solitude de *Vignai*, soit encore trop près de la Cour qu'il a quittée. Enfin, la nuit de la Saint-Barthélemy arriva, et vint couvrir de deuil la dernière année de l'Hôpital : *une troupe armée menace sa demeure ;*

on veut se mettre en défense. Non, dit-il ; *ce qui plaira à Dieu. Si la petite porte n'est bastante* (SUFFISANTE) *pour les faire entrer, qu'on ouvre la grande.* Le choix de pareils traits, appartient à l'Auteur qui sait préférer à l'étalage des phrases, les traits qui dessinent la ressemblance.

Cet éloge eut un grand succès, et ses ennemis s'en accrurent : il avoit fait la satyre des gens de lettres. Le petit nombre des bons esprits ne s'y reconnut point, l'applaudit et l'estima; la foule des médiocres s'y reconnut trop, et s'arma contre lui.

De nouveaux évènemens le mirent aux prises avec les hommes puissans. Le maréchal de *Broglie* éloigné par un système de Cour, des affaires et

de l'armée, reparoissoit à la tête des troupes. Un camp nombreux à ses ordres, rassemblé sur les côtes de Normandie, étoit le théâtre d'une controverse militaire. Les disputes sur l'*ordre profond* et sur l'*ordre mince*, partageoient l'armée et occupoient le public. Je ne saurois dire jusqu'à quel point les chefs de l'un et de l'autre système mettoient d'importance réelle dans cette discussion : mais on sembloit en mettre beaucoup ; et les destins de l'Empire paroissoient dépendre du développement des rangs et de la profondeur des files. On fit des essais sur le terrein ; on écrivit, et chacun resta dans son opinion. La loyale franchise de GUIBERT fut à l'épreuve dans cette discussion ; ses principes

étoient opposés à ceux du Général dont il révéroit les talens, et qui avoit été l'ami de son père ; il n'oublia jamais ce double titre ; et si l'on pouvoit contredire l'autorité sans lui déplaire, son style et sa conduite y seroient parvenus. Il reste de lui, sur cette question, quelques écrits : le plus considérable fut publié sous le titre de *Réfutation complète du système de M. Menil-Durand.* On y retrouve une saine logique, une profonde connoissance de l'art, et toute la solidité de raisonnement dont pouvoit être susceptible une question assez indéterminée par sa nature.

Ces occupations avoient calmé l'activité de son ame, lorsqu'aux premiers rayons de l'espérance, elle s'ouvrit de

nouveau au desir de la gloire : l'*Amérique* donnoit le grand spectacle d'un peuple rentrant dans ses droits usurpés ; elle combattoit encore pour sa liberté ; et la politique de la France, après avoir hésité quelque-temps, venoit de se décider à y porter des secours qui devoient lui rapporter de grandes leçons et de grands exemples. Le régiment que commandoit GUIBERT, fut désigné dans le nombre de ceux qui devoient former l'armée destinée à se joindre aux Américains ; il eut à cette époque toutes les agitations de l'espérance, et toutes les angoisses du découragement. Après avoir subi les épreuves des séparations douloureuses et des préparatifs pénibles, un contr'ordre, effet ou des dispositions générales, ou, comme

le chagrin le lui fit croire, des manœuvres d'une malveillance particulière, vint l'arrêter au port; et son ame, qui s'étoit élevée à la hauteur de la circonstance, retomba sur elle-même de tout son poids. Il crut alors renoncer à la célébrité : il essaya le repos et la solitude : il habita plus long-temps la campagne, se livra à ses travaux : son esprit s'y calmoit, sa santé s'y rétablissoit : il y trouvoit le bonheur, il étoit forcé d'en convenir; mais il ne pouvoit en convenir avec lui-même. Il étoit condamné au mouvement; et lorsqu'après six mois de tranquillité dans les champs, il revenoit dans les bruyantes sociétés de Paris, il tournoit vainement ses regards en arrière. Bientôt le tourbillon l'avoit

entraîné vers ce monde qui accueille et qui abandonne. Cette philosophie qui passe de l'esprit à l'ame, et de la pensée à l'action, cette philosophie qui réalise ses maximes, ne pouvoit pas entrer dans son caractère. Il lui répondoit toujours comme *Pyrrhus* à *Cynéas*. Heureusement pour la société, ce défaut est commun à tous les grands talens, et la nature prévoyante leur a refusé la sagesse d'apprécier ce qu'ils poursuivent.

Il chercha alors à donner le change à ses regrets; et repoussé du théâtre de la guerre, il en occupa sa pensée. Il conçut et commença d'exécuter un grand travail, entrepris déjà sous le titre d'*Histoire de la Milice Française*; mais qui, prenant plus d'é-

tendue sous la main d'un homme du métier, peut s'appeler l'*Histoire de l'Art de la Guerre.* Ce travail, commencé, quitté, repris, selon les divers événemens qui en ont traversé l'exécution, embrasse tout *le systéme militaire des Nations de l'Europe*, l'enfance, les progrès, la décadence de l'art dans les différens siècles, et aux diverses époques qui ont marqué la grandeur, la chûte des Empires, et la liaison constante de l'état de leur milice avec l'état de leur prospérité et de leur dépérissement. Le tableau de l'Empire Romain entroit nécessairement dans cet ouvrage : il le trace dans le discours préliminaire, à l'époque de l'invasion des Francs dans les Gaules. Ce morceau d'histoire qui traite le

même sujet développé déjà par Montesquieu, est digne d'être rapproché de cette partie de l'*Esprit des Loix*. Ce que l'homme de loi attribue à des causes internes, à la décadence de la législation et des mœurs, l'homme de guerre l'attribue sur-tout à la décadence des armées : il montre cette masse gigantesque s'écroulant sous son propre poids, lorsque les liens d'unité qui la tenoient ensemble, se relâchèrent et se rompirent, lorsque les armées de l'Empire, ne retenant plus que le nom de *Légions Romaines*, se composèrent de Germains, de Gaulois, de Goths, de barbares de toutes les régions; et sur-tout lorsque la discipline, manquant à ces soldats sans patrie, ils tournèrent contre elle-même les armes qu'elle leur avoit

confiées pour la défendre. Grande et terrible leçon ! Ce travail est porté jusqu'au onzième siècle, et joint à une préface une introduction qui embrasse tout le systême de l'Auteur : il forme un corps d'ouvrage assez avancé pour faire partie d'une édition complette de ses œuvres.

Depuis long-temps GUIBERT vivoit séparé de sa famille ; son état ne lui permettoit que rarement de voir un père vénéré, une mère chérie ; l'occasion se présenta de les rapprocher de lui, et la fortune marqua encore sa vie d'un beau jour. La place de *Gouverneur des Invalides* vaquoit : il oublia une certaine fierté de caractère qui lui rendoit pénible l'attitude d'un client. Il excita le zèle et le crédit de

ses amis ; et M. le maréchal de *Ségur*, alors ministre de la guerre, plaça, par un choix honorable et applaudi, le père de GUIBERT à la tête de l'établissement des Invalides.

Dès ce moment, GUIBERT crut devoir à l'État ce que les forces affoiblies de son père ne lui permettoient pas toujours. Par ses soins, un nouvel ordre parut dans cet asyle respectable; l'aisance, la salubrité, y rentrèrent avec la régularité. Toutes les dépendances de ce bel établissement qui seul expieroit le faste de Louis XIV, s'étendoient dans tout le royaume. Il commença une inspection générale de tous les établissemens d'Invalides. La plupart isolés, relégués dans des forts infréquentés, languissoient sous tous

les abus qui naissent du défaut de surveillance : son œil et son zèle les poursuivirent ; tout fut recherché, vu, noté. Il n'est pas rare de voir, dans un emploi brillant et remarqué, l'homme ambitieux immoler à ses projets le repos, la santé, les plaisirs ; mais il est plus rare et plus consolant, lorsque, par le seul et sublime sentiment de ses devoirs, un homme célèbre se dévoue à des travaux obscurs, à des fatigues ignorées, pour essuyer des larmes dont lui seul est témoin.

Pendant que Guibert étoit allé inspecter les compagnies détachées d'Invalides, jusques sur les montagnes les plus escarpées des Alpes et des Pyrénées, l'académie Française, revenue à des idées de justice, appeloit au nombre

de ses membres l'Auteur non couronné des *Éloges* de *Catinat* et de *l'Hôpital*. C'est ainsi que la renommée fit taire l'envie; et quoique GUIBERT eût fait dans l'éloge de l'Hôpital une satyre ingénieuse de l'Académie, elle sut s'élever au-dessus de quelques passions personnelles, pour donner à *Thomas* un successeur digne de lui.

Son discours de réception fut remarquable par une éloquence qui prenoit sa source dans le vrai talent, et dans la sensibilité éclairée du nouvel académicien. Il célébra dignement le génie et les vertus de son prédécesseur; il le loua comme devoit l'être l'Auteur de l'*Éloge de Marc-Aurèle*, ce bel Ouvrage, que l'on croiroit être un manuscrit antique *retrouvé dans les ruines de Pompéia*.

M. de Saint-Lambert étoit directeur de l'Académie lors de la réception de GUIBERT; et cette circonstance, également favorable à l'un et à l'autre, mettoit en évidence deux militaires, tous deux littérateurs et poëtes, tous deux faisant, à la même époque, l'ornement du Sénat Littéraire. Cette séance, si remarquable par l'élégance, la beauté et la profondeur des discours qui furent prononcés, devint encore plus intéressante par la présence des vénérables auteurs des jours de GUIBERT. La vue d'un père illustre et vieux guerrier, et d'une mère tendre et honorable, excita les plus douces émotions dans une assemblée nombreuse et choisie, qui couvrit d'applaudissemens l'Auteur de *l'Essai général de Tactique*;

donna

donna des larmes d'attendrissement et de respect à cette situation touchante, à cette réunion trop rare du génie récompensé et de la nature satisfaite.

Les courses longues et pénibles que Guibert avoit faites pendant deux années pour achever cette inspection générale, à laquelle il attachoit le grand intérêt de la réformation de mille abus, avoient beaucoup altéré sa santé. Il luttoit contre sa foiblesse; et l'activité de son ame lui tenoit lieu de force. Cependant, après avoir rendu compte de sa mission, sa santé l'obligea d'aller chercher du repos à la campagne. A peine y fut-il arrivé, qu'un courrier vint lui annoncer la mort de son vénérable père: une crise violente l'avoit enlevé en peu d'heures; et le fils arriva pour lui

rendre les derniers devoirs, et mêler ses larmes à celles de tous les vieux guerriers, qui, comme lui, pleuroient un père. Sa mémoire a obtenu un monument simple et honorable dans l'église des Invalides; un marbre modeste y consacra les regrets du fils et les vertus du père. Il laissoit une veuve qui lui survécut peu : des mœurs antiques, une union de 50 années, toutes les vertus qui font le bonheur d'un époux, les qualités aimables d'un esprit naturel, la rendoient chère à ses enfans. Elle s'abandonna à leurs soins affectueux avec une tendre insouciance de la vie; et lorsqu'on lui annonça son fils, qui, malade, souffrant, retenu lui-même loin d'elle par des occupations importantes, avoit tout quitté, et ac-

couroit à la première nouvelle de sa maladie : *je le reconnois bien*, dit-elle : *son cœur ne lui a jamais fait grace*; mot charmant, et d'une délicatesse d'expression qui n'appartient qu'au sentiment de la nature.

Devenu chef de sa famille, Guibert se consacra à ses intérêts avec un entier dévouement. Il ne croyoit pas que les soins de l'ambition et de la gloire, que les vertus publiques même, pussent dispenser des vertus domestiques ; et je laisse à ceux qu'il a chéris, le soin de louer en lui ce désintéressement qui sait se dérober sous le voile du devoir et de la simple équité. Il se renferma alors plus intimement dans sa famille, et se restreignit à la société de quelques amis. Tel est or-

dinairement l'effet des grandes pertes sur les ames sensibles, et qui n'ont pas ambitionné pour elles seules la célébrité : en se détachant de ce qui les intéresse, elles se détachent plus aisément d'elles-mêmes. C'étoit dans ces temps de calme que son talent, moins fatigué par les agitations extérieures, produisoit les meilleurs écrits, ceux qui l'ont plus distingué dans la carrière des lettres; ainsi le même fleuve, contenu et resserré, s'irrite par les obstacles; mais arrivé dans un lit plus ouvert et plus tranquille, il roule paisiblement ses flots, et c'est alors qu'il porte la fertilité sur ses rives.

Ce fut dans un de ces momens de retraite, qu'il composa l'éloge du roi de Prusse, de *Frédéric-le-Grand;* ce

sujet sembloit lui avoir été légué par le Héros. Orateur et militaire, GUIBERT s'empara de cet héritage qui ne lui fut pas disputé. On avoit le droit d'attendre beaucoup de lui ; il ne trompa pas l'espérance. Militaire, il avoit à célébrer un grand capitaine ; homme de lettres, il avoit à louer un roi philosophe et législateur. Il lui assigne d'abord son rang comme guerrier, et le place à côté de *César*. Le parallèle n'est ni hasardé, ni au désavantage de son Héros. Il les peint l'un et l'autre avec cette belle image : *Tout semble s'effacer et s'anéantir dans l'immense intervalle qui les sépare ; et l'imagination exaltée ne voit plus qu'eux debout sur des ruines, et se donnant la main à travers les*

déserts des siècles. Il parcourt les différentes époques de la vie de *Frédéric*, et fait remarquer sa jeunesse livrée à des passions violentes, à des goûts frivoles. Né pour la première place, *Frédéric* semble dédaigner tout ce qui n'est pas elle; indifférent à toute autre gloire, il attend de régner pour commencer sa vie.

C'est une belle idée que de prêter à *Frédéric*, témoin du supplice de son jeune ami, ce sentiment profond qui met à la place de quelques larmes stériles, le serment de ne jamais faire couler le sang des hommes sur un échafaud; c'est une belle idée de le peindre à son avènement au trône, brisant en un jour tous les hochets de sa jeunesse, se recueillant dans le silence,

écoutant, sans répondre, les avis de ses ministres et de ses courtisans, et jugeant d'avance le caractère de chacun, d'après celui de ses conseils, sortant enfin tout armé de sa propre pensée, et Roi le jour où il veut commencer de l'être. Dès-lors ses regards se portent sur lui-même : il voit sa foiblesse, un royaume morcelé, des finances bornées, peu de ressources au-dedans; mais il voit aussi au-dehors des voisins plus foibles encore, ou par leur caractère personnel, ou par l'inertie de leurs gouvernemens. *Frédéric* alors forme un plan : c'est la conquête de la Silésie, et tous ses pas, tous ses mouvemens tendront à ce but. Quel beau contraste entre *Frédéric* et ceux que les circonstances ont ainsi élevés au-dessus d'eux-mêmes! *Charles XII*

la reconnoissance décernoit à la gloire; Enfin, parmi ses ennémis, *Marie-Thérèse* réalise les héroïnes de la fable. Le poëte la peint à cheval, portant de rang en rang le berceau de son fils, armant ses peuples pour sa défense, et digne émule d'un grand homme, ne cédant qu'a la nécessité. Tous les évènemens de ces guerres sont gigantesques; c'est le combat des *Titans.* Les enfans de la terre se sont soulevés du nord et du midi de l'Europe; leurs chocs sont terribles, leurs armées innombrables; tous sont conjurés contre *Frédèric.* Dans cette lutte inégale, le génie seul supplée à la force : c'est un frêle vaisseau qui ne peut opposer une masse inébranlable aux efforts des vagues et des vents, mais qui devra

son salut à l'habile activité de son pilote. *Frédéric*, après dix campagnes mêlées de succès brillans et de revers glorieux, sort entier de cette longue épreuve, conserve ses états et garde toutes ses conquêtes.

Mais le repos et la victoire ne seront pas le terme et l'écueil de sa grandeur. Son armée ne trouvera pas *Capoue* dans sa capitale; et lui, ne reviendra pas se délasser et s'amollir dans les délices d'une Cour fastueuse : *comme les Courtisans*, dit l'Auteur, *sont rarement ceux qui ont porté le poids de la guerre et rendu de glorieux services, quand la paix, quand ce temps des plaisirs et des intrigues est arrivé, ils se rétablissent dans la sphère de leurs talens et dans la saison de leur*

fortune : mais Frédéric n'a pas de Cour. Ici l'historien reprend la plume, et c'est lui qui va nous peindre le guerrier désarmé, philosophe et législateur sur le trône. Le style de l'ouvrage se calme et se proportionne au sujet. *Une partie de ses journées se passe dans la solitude toujours si salutaire aux hommes, quand leur raison s'y nourrit par la lecture ou par la méditation, mais qui doit sur-tout améliorer les rois, parce qu'elle écarte d'eux l'appareil de la grandeur, et qu'elle les rapproche de la nature et de leur conscience.*

Aux soins du trône et de l'armée *Frédéric* avoit mêlé le goût des lettres. Voici comment GUIBERT s'exprime : *Tous les hommes qui cultivent les lettres au milieu des grandes affaires*

ou de grands devoirs, et qui allègent ou adoucissent ainsi le fardeau ou la tristesse de leur vie, les gens de guerre sur-tout, auxquels un préjugé barbare en fait encore un crime, doivent se réjouir que Frédéric leur ait laissé cet exemple, qui peut-être avec ceux de Scipion, *de* César, *de* Marc-Aurèle, *fera taire ces esprits étroits et ennemis du bonheur des autres, qui croient qu'il vaut mieux abandonner ses loisirs à l'ennui, que de varier ses études et les semer de quelques fleurs.* Enfin, après avoir parcouru tous les âges de la vie de son héros, il arrive à l'époque de sa vieillesse, lorsque chargé d'années et d'honneurs, vainqueur dans la guerre, il devient l'arbitre de la paix, et l'assure en 1778, au Corps Germanique ébranlé;

lorsque, réparateur des maux inévitables qu'il a causés, il consacre son temps, son génie, ses trésors, à féconder la terre qu'il a conquise et où il règne, à rédiger un code de loix meilleures, parce qu'elles sont plus simples, à rendre aussi son administration plus douce, en écartant l'arbitraire des sous-ordres et en établissant la régularité, qui dédommage un peu de la liberté et qui trompe sur son absence. *En partageant, jusques au dernier jour de sa vie, la discipline laborieuse de son armée, qui osera se plaindre d'un joug sous lequel* Frédéric *vient chaque jour courber sa gloire?* Mais déjà son heure est arrivée; le tableau de *Frédéric* mourant est, comme il fut lui-même, simple et sublime.

« Qu'il est honorable pour l'huma-
» nité ; que c'est une belle rivalité du
» génie avec la nature, que ces facultés
» développées par la puissance de la
» réflexion ; que ce caractère que la
» méditation a peut-être reformé et
» aggrandi en silence ; cet enfantement
» d'un systême qui a tracé la conduite,
» réglé la vie ! Alors aussi il n'y a ni
» variations, ni décadence ; et l'homme
» qui s'est ainsi perfectionné lui-même,
» descend tout entier et toujours le
» même au tombeau......... C'est
» cette carrière glorieuse, c'est ce règne
» d'un demi-siècle, c'est ce règne,
» exemple presqu'inoui dans les an-
» nales du monde, sans enfance, sans
» jeunesse, sans décadence, enfin mûr,
» éclatant, vigoureux jusqu'à la fin,

» que l'histoire aura la sublime tâche » de décrire à la postérité ». Et cette tâche qu'il renvoie modestement à l'historien, le panégyriste l'avoit déjà remplie. Cet éloge forme un volume de 300 pages, et contient plus d'idées que de lignes. On sent que l'ame les a tracées toutes. L'esprit compose; l'ame produit; et ce cachet qu'il a imprimé à tous ses écrits, est sur-tout celui qui distingue l'*Éloge du Roi de Prusse*.

Guibert auroit été heureux si son talent n'avoit été voué qu'à des ouvrages de littérature ou d'utilité générale. Mais sa destinée qui devoit lui vendre si cher l'honneur d'une célébrité personnelle, le condamna bientôt à des fonctions publiques. Depuis long-temps une

une grande versatilité de principes et de moyens d'exécution fatiguoit l'armée : chaque changement de ministre amenoit un changement de système. On pensa qu'un *Conseil de la guerre* n'auroit pas cet inconvénient, et qu'avec ce Corps, conservant et transmettant les principes qu'il auroit une fois adoptés, on devroit parvenir ainsi à un système sage et fixe.

Cette idée étoit juste ; mais on n'avoit pas fait entrer dans le calcul des difficultés toutes les passions particulières qui attaquent également et les bonnes institutions et ceux à qui elles pourroient êtres dues. Guibert fut nommé *membre* et *rapporteur* du Conseil de la guerre. Son génie se réveilla : il vit dans un beau songe, se réaliser

les projets qui avoient été l'étude de toute sa vie. Dès ce moment il se livra au travail avec l'activité, le zèle, le dévouement de toutes ses facultés. Les fonctions de rapporteur le lioient aux diverses parties du plan ; toutes devenoient de son ressort : il étoit chargé de rédiger et ses propres idées et celles que les délibérations avoient rendu communes. Il dut arriver de-là, et nécessairement, que chacun réclamoit les succès, et que par le silence seul, chacun renvoyoit les plaintes et les accusations au rédacteur. Les hommes, d'ailleurs, se plaisent à attacher leur défaveur à celui qui est en évidence ; et lui-même, par une suite de cette confiance naturelle dans la droiture de ses propres intentions, ne s'occupoit

point de repousser toutes ces incul-pations calomnieuses. Souvent dans la pureté de son ame, il disoit : *qu'on me laisse le bien qui doit résulter, et je consens à me charger de tout le mal.* Ce n'est pas ainsi que la haine et l'envie calculent avec les hommes utiles : le bien qu'ils ont fait, est éloigné et général; le mal qu'ils n'ont pu empêcher, est présent et parti-culier.

L'imperfection même inséparable de toute innovation, fut jugée sans indul-gence : envain on ne donna à toutes les ordonnances qu'une action provi-soire; envain on sollicita, on recueillit toutes les observations, toutes les objec-tions, toutes les remarques, pour les

faire entrer dans la rédaction définitive du code annoncé ; les défauts du moment firent disparoître les avantages à venir : la même proscription enveloppa et les projets et l'auteur. Cependant beaucoup de parties n'étoient pas même de lui. Celle de la *comptabilité*, entr'autres, qui excita le plus grand nombre de plaintes et les plus justes réclamations, étoient entièrement d'une autre main. Mais forcé par la voix du Conseil de l'adopter, et contraint par devoir ou par délicatesse, de la défendre, ce ne fut que long-temps après ; qu'indigné de nouvelles persécutions, il crut avoir, enfin, recouvré le droit de sa défense personnelle. Il publia un écrit intitulé : *Mémoire adressé au Public et à l'Armée, sur les opérations du Conseil de*

la guerre (*c*). C'est avec cette profonde affection de douleur concentrée qu'il

---

(*c*) « Tel est l'immense travail auquel j'ai, pendant dix-huit mois, consacré mes veilles, sacrifié ma santé, et qui m'a peut-être fait perdre à jamais tout le repos de ma vie : car, qui sait où l'inimitié s'arrête, et où le malheur finit ? C'est tandis que je me livrois à ce travail avec le plus de courage et d'espérance, que j'en ai été violemment séparé. Je ne déplore aucun songe d'ambition ; je ne puis même plus regretter l'emploi qui me faisoit concourir à cette grande entreprise, puisque dans les décrets du sort, elle étoit destinée à n'être pas consommée, et que d'autres, et sans doute de meilleurs projets, fondés sur un nouvel ordre de choses, vont la remplacer.

» Mais je suis sensible, je l'avoue, à l'injustice et à la haine ; la malveillance des hommes

s'exprime; et l'on voit que cet ouvrage, trop peu connu de ses justes contem-

---

» est un poids qui fatigue mon ame. Il n'est pas malséant de convenir qu'on plie sous elle, quand, au moment où elle voudroit triompher de cet abattement, on peut se relever par le sentiment de sa conscience. Eh! quoi? puis-je donc demander au public et à l'armée en quoi j'ai mérité le déchaînement qui s'est élevé contre moi, simple rapporteur du conseil de la guerre, et n'ayant, comme les autres membres que mon opinion et ma voix? Pourquoi a-t-on pris à tâche de m'isoler de ce conseil où je devois demeurer confondu, et pour me choisir pour but de toutes les plaintes et de tous les ressentimens? Pourquoi m'a-t-on attribué toutes les fautes qui ont pu se commettre, et qui étoient inévitables dans un travail de cette immensité? Enfin, quand ces fautes seroient mon ouvrage, y en a-t-il une

porains, paroît moins un appel au Public mieux instruit et plus calme,

---

» seule qui soit, je ne dis pas criminelle, mais seulement de quelque importance, et qui ne pût aisément se réparer dans la rédaction du code? Y en a-t-il une qui puisse justifier les persécutions, les libelles dont on a cherché à m'accabler? J'ai prouvé par les faits et par les témoignages les plus irrécusables, l'atroce fausseté des imputations qui m'ont été faites, relativement à la proposition qu'on a prétendu que j'avois faite; d'infliger aux officiers la punition des fers, et de faire subir aux soldats le supplice de leur couper les jarrets. A l'appui de ces preuves, qu'on lise mon Ouvrage, l'*Essai général de Tactique*, son *Discours Préliminaire*; la *Défense du Système de guerre moderne*; les *Eloges de Catinat*, de *l'Hopital*, *du roi de Prusse*; on verra comme j'ai parlé de l'Officier, du soldat et du peuple

qu'un devoir rempli envers lui-même et un acte de déférence aux instances de ses amis.

» Français : on verra si l'Auteur de ces Ouvrages a pu concevoir l'idée d'une discipline fondée sur l'infamie et la cruauté. J'ai été pendant 18 ans colonel : qu'un individu opprimé par mes principes ou par mon autorité, se déclare et m'accuse ».

Nous joignons ici un témoignage honorable en faveur de GUIBERT : c'est la voix des soldats et des officiers consolant sa veuve.

Wissembourg, 15 mai 1790.

MADAME,

« Le régiment de Neustrie apprend en ce moment la perte sensible que vous venez de faire de M. de GUIBERT. Il s'empresse d'avoir l'honneur de vous témoigner toute la part qu'il prend à vos peines, et combien cette perte

Il avoit été accusé et poursuivi dans une assemblée *électorale*, pour ses opinions supposées favorables au pouvoir arbitraire : il publia pour réponse le discours qu'il avoit préparé à cette occasion. Alors il fut proscrit par la Cour pour ses opinions que l'on trouva trop popu-

---

» excite ses regrets. Puissent ces sentimens, Madame, être susceptibles d'aider à votre consolation ! Puisse également cette dernière marque de notre attachement pour l'époux que vous pleurez, convaincre que toujours il eut et mérita vraiment notre estime.

Nous sommes avec respect,

MADAME, etc., etc. »

Cette lettre, écrite après la mort de GUIBERT, par le corps entier qu'il a commandé *dix ans*, est le plus simple et le plus beau mémoire justificatif.

laires, condition assez commune à ceux qui, incapables par leur caractère de ployer leur opinion aux circonstances du moment, se trouvent également éloignés des extrêmes, et subissent ainsi la double injustice que l'exagération prodigue toujours à la vérité.

Le reste de sa vie ne fut plus, dès-lors, qu'une lutte du courage qui surmonte extérieurement l'infortune, et qui au-dedans y succombe. L'injustice particulière donne toujours du ressort aux ames fortes : c'est un combat d'homme à homme où le courage ne cède jamais ; mais l'injustice publique, ce combat d'un contre tous, est un poids passager, sans doute, mais qui écrase et accable l'ame, si elle n'y oppose la seule défense assurée, la

sagesse de se dérober par la retraite. Mais l'activité et le travail étoient pour GUIBERT un besoin, encore plus qu'une qualité de l'ame. Repoussé du lieu de la scène et du théâtre des grands évènemens de la révolution, il ne pouvoit pas s'arracher de ce spectacle étonnant; celui d'une grande nation reprenant sa liberté, agitoit trop son ame, pour qu'il pût se réduire au rôle froid et passif d'observateur.

Il essaya d'abord de donner le change à la prévention: il emprunta un nom considéré et célèbre; et sous celui de G. T. RAYNAL, il recueillit les éloges et l'approbation que l'injustice et l'envie eussent refusés au sien: il obtint peu de temps après ce pénible et dangereux honneur.

Ses amis étoient témoins des combats qui se livroient au-dedans de lui. Le désir de prendre part, au moins de loin, aux évènemens et aux grands intérêts publics, le besoin impérieux d'être utile, et la crainte de donner encore de l'aliment à la haine active de ses ennemis, enfin ce qui l'emporta toujours dans les grande émotions de l'ame, l'emporta sur toute autre considération ; et la grande question qui partageoit alors les esprits, sur le *droit de paix et de guerre*, vint agiter son repos, si l'on peut nommer ainsi le silence forcé du talent. Il écrivit et publia en peu de jours un volume intitulé : *De la force publique considérée sous tous ses rapports.* Ce titre annonce que, d'une question simple et isolée,

la méditation avoit produit en lui le développement d'une question, grande et générale, envisagée sous toutes ses faces. Cette faculté d'extraire tous les résultats d'un premier apperçu, étoit la qualité distinctive de son esprit. Lorsqu'il avoit commencé *l'Histoire de la milice française*, il n'avoit entrepris que *l'Histoire du Ministère de la guerre depuis Louis XIV*; et le sujet s'étoit aggrandi sous sa plume. « Le génie ressemble à ces prismes » taillés à toutes faces; un seul rayon » en fait jaillir à-la-fois mille traits » de lumière ». Cette comparaison ingénieuse est de lui, et lui convient.

Dès la première ligne, il s'explique avec franchise sur les motifs et le but de son ouvrage. Ce sujet étoit

entièrement neuf ; et soit que les idées de la liberté ne s'élèvent et ne s'aggrandissent que par l'exercice, soit que l'exemple de l'Anglèterre eût fait jusqu'alors autorité exclusive, on n'avoit pas encore mis en doute que la force publique ne dût résider pleinement entre les mains du pouvoir exécutif, et que l'emploi de cette force au-dehors pût souffrir des modifications. Guibert envisagea toutes les difficultés que cette question importante présentoit ; et considérant ce que la situation topographique de la France mettoit de différence entr'elle et un royaume insulaire, auquel les flottes suffisent au-dehors, sans pouvoir jamais nuire à la liberté du dedans, il prononça d'avance, et prévint le décret national,

qui exige le concours des deux pouvoirs pour décider de la guerre et de la paix.

Cet écrit fut son dernier Ouvrage, et précéda de peu ses derniers jours. Il semble avoir voulu y développer son ame et ses principes, et les opposer aux imputations de l'envie. Il y établit les maximes de la liberté publique, dans leur juste proportion avec la situation, l'étendue et la population de la France. Ceux qui veulent ainsi la liberté, sont aussi ceux qui la veulent le plus, parce qu'ils la veulent durable.

Il indique les moyens sûrs pour mettre la constitution hors d'atteinte du pouvoir militaire de l'armée : il prononce que les gardes nationales ne

peuvent, ni ne doivent être aux ordres immédiats du pouvoir exécutif. En prévoyant les circonstances d'un soulèvement soudain et partiel, qui obligeroit d'armer le pouvoir exécutif d'une plus grande force, il indique les bornes de ce pouvoir, même passager, et le moyen de le désarmer, dès que la crise ne le rend plus nécessaire. Toujours placé, comme la liberté elle-même, entre le despostime et la licence, il emploie toujours, comme elle, toutes ses forces à se défendre de l'attraction de ces deux aimans dangereux; toujours ami du pouvoir nécessaire et légitime, toujours armé contre le pouvoir absolu, ennemi de l'exagération et de la licence, amant fidèle de la liberté, il la chérit, non parce qu'elle

est

est jeune et brillante, mais par un sentiment profond qui doit survivre aux charmes naissans de sa jeunesse.

Son premier Ouvrage, l'*Essai général de Tactique*, avoit modéré l'effervescence militaire qui agitoit alors tous les esprits; son dernier Ouvrage, *de la Force publique*, ne fut pas sans influence sur l'ardente activité du moment. Beaucoup de bons esprits y trouvèrent le terme qu'ils cherchoient, et s'y rallièrent. Il jouît même d'un moment de succès, et bien des préventions s'affoiblirent : mais si le public pardonne quelquefois assez facilement les torts que l'on a envers lui, il n'en est pas ainsi de ceux qu'il peut se reprocher lui-même. Il ne permet pas qu'on l'expose à s'être trompé; il

punit alors l'espèce d'indifférence que l'on a marquée pour son opinion ; et (c'est peut-être une attention délicate et importante pour ceux qui sont voués par état ou par goût à le servir) il ne faut pas qu'ils laissent l'opinion s'altérer ; ils sont condamnés à la soigner sans cesse. S'il y a quelque chose de stoïque dans l'insouciance philosophique d'un homme privé qui, fort de sa conscience et de sa vertu, se renferme tout en elle, se console par elle, et laisse au temps le soin de réformer les jugemens des hommes, et de juger ses juges, celui qui s'est donné au public, a perdu le droit de se suffire ; le public lui demande compte de ses propres erreurs, et lui fait expier

par une justice tardive, le tort de ne pas l'avoir averti à temps.

Cette justice qui alloit enfin se lever pour lui, il ne cessa de l'invoquer à sa dernière heure. Sa raison, obscurcie pendant plusieurs jours par la violence de sa maladie, ne lui laissoit que des intervalles très-courts pour communiquer avec ses amis qui l'entouroient. Alors, comme un voyageur de retour d'une longue absence, il s'informoit des évènemens et des succès de la chose publique. Ces grands objets l'occupoient sans cesse, et trop souvent l'injustice de ses contemporains venoit affliger sa pensée. Dans le délire que lui causoit une fièvre brûlante, GUIBERT répétoit souvent : *On me connoîtra; on me*

vendra justice.... Que l'envie se taise donc; elle a creusé la tombe de Guibert (*d*) dans la force de l'âge et du génie.

(*d*) Il est mort le 6 mai 1790, âgé de 47 ans. L'époque de sa mort ne doit pas être perdue de vue, lorsqu'on lira la partie de ses Ouvrages relatifs à la révolution de 1789.

Il n'a laissé qu'une fille, Appolline-Charlotte Guibert, mariée à M. *Devilleneuve*. Le souvenir de ce qu'a été Guibert, et la trace ineffaçable de ses rares et excellentes qualités de bon fils, de bon époux, de bon père, de bon ami, font l'orgueil et le charme de l'existence de sa fille, et deviendront l'exemple de ses petits-fils.

Un de ses neveux, Fortuné-Pluvié Guibert, s'est montré digne d'être son fils, aussitôt que son ame a pu connoître le sentiment de la gloire de lui appartenir et de lui ressembler.

Placé par son heureuse destinée auprès du Général immortel qui a porté la célébrité du nom français jusqu'aux extrémités de l'Afrique, il se distingua dans l'expédition d'Égypte, par une valeur brillante et par des talens précoces qui annonçoient l'héritier du génie de celui dont il avoit ambitionné de porter le nom. Il est mort au champ d'honneur, à la bataille d'Aboukir, à l'âge de 20 ans, le 7 thermidor an VII. C'est de lui que Bonaparte, écrivant au gouvernement Français, le 10 thermidor, du quartier-général d'Alexandrie, a dit : « *Nous avons eu cent hommes tués, parmi lesquels l'adjudant-général Leturc, le chef de brigade Duvivier, le chef de brigade Cretin, mon aide-de-camp* GUIBERT. J'AVOIS BEAUCOUP D'AMITIÉ POUR LE QUATRIÈME ». Nous n'ajouterons rien ; l'amitié d'un Grand-Homme est un assez bel éloge.

(Note de l'Éditeur.)

JOURNAL
DE VOYAGES
EN
ALLEMAGNE
ET
EN PRUSSE.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

Nous publions ces Journaux *de* Voyages, *tels que nous les avons trouvés dans les manuscrits de l'Auteur ; et nous y avons laissé ces négligences de style, ces formes itinéraires, qui peignent le militaire voyageant pour s'instruire, et entièrement occupé des progrès de son art, au milieu même des détails multipliés de voyage, qui ne sont ni puériles, ni superflus.*

Ces Journaux de Voyages de Guibert, *sont une espèce de* compte rendu

à lui-même ; et ce compte rendu devient une instruction pour les autres.

On a fait jusques à présent des Voyages Politiques, Philosophiques, d'Histoire Naturelle, de Botanique, de Marine ; mais nous ne connoissons pas beaucoup de Voyages Militaires. Il n'y a pas beaucoup de ces relations uniquement consacrées à l'instruction des armées, des Généraux, des Gouvernemens.

Ce Voyage Militaire est remarquable, en ce que son Auteur (1) *n'arrête les regards de ceux qui voyagent avec lui, que sur les objets saillans, sur les faits utiles, ou les matières importantes. Ainsi, il parle avec détail de l'état militaire des princes de l'Empire ; il*

---

(1) Il étoit alors âgé de 29 ans.

parcourt avec intérêt le fameux théâtre de la guerre de sept ans, *qui sera toujours une belle école militaire. Il s'arrête davantage sur l'armée prussienne, et parle avec franchise et liberté de tous les détails qui concernent le plus illustre capitaine de son siècle, le* Grand Frédéric. *Il trace ensuite les principaux traits de l'antique organisation militaire, des peuples qui habitent la Croatie, ces descendans des Daces, si redoutables du temps des Romains.*

Nous avons respecté, jusques au scrupule, ces Journaux de Voyages, *sans craindre pour eux le reproche d'incorrection ou d'aridité, persuadés que nous sommes, que l'abandon et le charme qui règnent dans cet écrit, rédigé avec un style simple, concis et rapide, avec des réflexions piquantes et*

profondes, sont plus propres à faire connoître, dans tout leur naturel, l'ame et le caractère, les talens et les principes de l'Auteur. C'est avec de pareilles formes que les voyages instruisent ceux qui les font et ceux qui les lisent. C'est aussi avec ce respect pour les manuscrits des Auteurs, que le public peut asseoir sur leurs travaux, un jugement plus impartial, et une opinion plus solide.

Enfin, ce que nous offrons au public sont des Journaux de Voyage; *c'est-à-dire des apperçus justes d'un Guerrier philosophe, dont M. de Saint-Lambert a peint, avec autant de force que de vérité, l'expérience et les travaux militaires, lorsqu'il a dit:* (1).

(1) Discours à l'académie Française, du 13 février 1786, jour de la réception de Guibert.

« *Quelques Lecteurs qui confondoient*
» l'expérience *avec le long cours des*
» *années, supposèrent que* Guibert *ne*
» *pouvoit pas avoir les lumières qu'elle*
» *seule peut donner; mais l'expérience*
» *est l'effet de l'emploi du temps et*
» *et non de sa durée. Le jeune Guer-*
» *rier, amoureux de son métier et de*
» *sa gloire, qui, dans la guerre, tou-*
» *jours inspiré par sa noble passion,*
» *toujours éclairé par la raison, voit,*
» *observe, médite et combat;* celui qui
» pendant la paix parcourt nos frontières,
» pour y voir les terreins sur lesquels Tu-
» renne, Condé, Luxembourg, Mau-
» rice, ont fait mouvoir leurs armées,
» ont préparé et remporté des victoires;
» celui qui, après avoir vu dans le
» même esprit, la Saxe, la Bohême,
» la Silésie, se rend aux camps de

» Potsdam, y voit les manœuvres, et
» y entend les ordres du plus grand des
» Capitaines ; *celui qui passe les jours*
» *de son repos à lire César, et qui*
» *se transporte avec les Historiens aux*
» *champs de Leuctres et de Mantinée;*
» *voilà celui qui a de l'expérience* ».

JOURNAL
DE MON VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN PRUSSE.

Le 20 *mai* 1773.

PARTI de Paris, entraîné par ma curiosité, par le besoin impérieux de voir, de connoître ; mais en même-temps, plus agité par mes regrets, désolé de me séparer de tous les objets de mon affection, triste d'entreprendre tout seul un long voyage, après avoir eu l'espérance de le faire avec un de

mes amis. Pourquoi ne restois-je donc pas? C'est parce que le caractère commande, qu'il commande même au sentiment. —— Couché à Meaux. ——

Le 21 *et le* 22 *mai.*

Couru jour et nuit sans m'arrêter. — Couché le 22 à Lunéville. — Chemins de la Champagne et de la Lorraine beaux, point trop larges, point ridiculément alignés, tels enfin qu'ils devroient être dans toute la France. — Avant d'arriver à Nanci, partie de chaussée superbe, consistant en deux jetées, sur des vallées ou plutôt sur des précipices. — L'admiration est bientôt empoisonnée par l'idée que ce chemin est l'ouvrage des corvées.

Pays généralement beau et bien cultivé. Habitans paroissant aisés et bien

vêtus;

vêtus ; mais ce sont les bords d'une grande route. — Situation de Nanci, charmante. — Ville neuve, presque toute bâtie par le roi Stanislas : grandes rues, bien alignées, bien bâties ; mais tristes et désertes : place royale assez belle ; trop de colifichets, trop de dorure ; en tout, petit monument d'un petit Souverain : point de population ; point l'air riche. La ville neuve de Nanci, ses places, ses décorations, rappellent les résidences des princes d'Allemagne, où, sans goût et sans moyens, on a tâché de faire des choses d'éclat.

Géographie de *Busching* pour la Champagne et la Lorraine, fautive en beaucoup de points ; sa partie historique m'a paru plus juste.

Reconnu mon charriot de poste pour bon, commode, plus doux que je ne

l'espérois : j'ai pu y lire et crayonner à la marge.

Le 23 mai.

Par Huningue, Saarbourg, Phalsbourg et Saverne à Strasbourg. — Avant d'arriver à Huningue, le pays s'étend en petites collines, et annonce l'approche des Vosges, qu'on découvre à l'horison; bon pays et abondant, — devient plus couvert quand on a passé Phalsbourg, qui est situé à l'entrée des montagnes et la clef d'un de leurs débouchés, du côté de la Lorraine. Petite place, ouvrages sans capacité. — Ces Vosges, autrefois une barrière, sont maintenant percées par dix ou douze débouchés ; tous sont bien indiqués dans *Busching* et conformes à ce que j'en connois. Celui de Saverne, magnifique, mis dans l'état où il est par

Louis XIV, et n'ayant pas dans sa plus grande pente, plus de quatre pouces par toise. Les considérations militaires auroient peut-être voulu qu'on n'eût pas ouvert un si grand nombre de chemins à travers cette chaîne de montagnes, qui peut un jour servir de ligne de défense au royaume. Mais on a bien fait de ne pas les écouter. Il est très-incertain que nous ayons jamais les Vosges à défendre; et en attendant, cette multiplication de débouchés vivifie et réunit deux grandes provinces.

En descendant la montagne de Saverne, on voit Strasbourg et les Montagnes Noires, qui forment à l'horison une chaîne parallèle aux Vosges. C'est au milieu de cette grande vallée que coule le Rhin. — Tous les villages de la Lorraine et de l'Alsace, sur la route, sont généralement bons et bien bâtis; — paysans

bien vêtus, passablement nourris. — Entré dans plusieurs maisons au hasard; vitres et volets à toutes les fenêtres: granges et vergers à toutes les maisons. Quand je me rappelle, en comparaison, le délâbrement et la misère des villages de nos meilleures provinces méridionales! Le Gouvernement influe donc plus sur le bonheur des hommes, que le climat et que la nature.

La Lorraine a cependant bien perdu depuis ses ducs: les vieillards pleurent encore Léopold. Ils étoient remplacés à quelques égards par Stanislas, qui ne l'est par rien. — Gendarmerie mise à Lunéville pour soutenir cette ville, que la cour de Pologne faisoit vivre.

Les 24, 25 et 26 mai.

De Saverne à Strasbourg. La légion Corse y étoit, et j'en étois colonel-commandant.

— Vu plusieurs des principaux confédérés Polonois qui s'y sont retirés. Le prince Radzivil et son frère, le prince Albert, le prince et la princesse Sapieha. Situation touchante de ces personnages les plus considérables de la nation Polonoise. — Le prince Radzivil, homme médiocre, entraîné dans cette confédération par des conseils, plutôt que par son caractère, — a sacrifié dans cette occasion la plus grande fortune qu'un particulier possède en Europe, plusieurs millions de rentes, un mobilier immense qui a été pillé par les Russes. Il n'a emporté de toutes ses prodigieuses richesses que douze statues des apôtres, en or massif, chacune estimée au moins cent mille francs; il les fait fondre à mesure. ——

Le prince Sapieha, parent du prince Radzivil, étoit, et est encore (car on n'a pas nommé à ses places) régimentaire et

grand échanson de Lithuanie ; bel homme, doux, honnête, décent dans ses mœurs, mais dénué, à ce que l'on dit, du caractère et du génie que son rôle exigeoit : il étoit aussi à la tête d'une confédération. Sa femme, fille du prince Jablonowsky le cordon bleu, paroît avoir en revanche tout ce qui lui manque ; c'est elle qui l'a entraîné et qui le soutient dans sa conduite. Elle est encore aujourd'hui avec sa sœur, la princesse de Sanguska, un des restes épars de la confédération : on ne s'en apperçoit pas dans sa conversation qui est simple, modeste et noble. Je l'ai vue presque tous les jours, et elle a eu la bonté d'entrer, vis-à-vis de moi, dans des détails intéressans ; elle m'a donné des lettres de recommandation pour Varsovie, en cas que je puisse y aller.

Avec ces princes, est un homme dont

j'avois beaucoup ouï parler, Bohnes, vice-palatin de Vilna, secrétaire-général de la confédération; — c'est lui qui a dirigé toutes les affaires politiques des confédérés : — c'est lui qui est l'auteur de tous les écrits qu'ils ont publiés, du fameux acte d'interrègne, du manifeste qui m'a paru être un chef-d'œuvre d'éloquence et d'érudition. Il auroit fallu que ses concitoyens eussent le courage de soutenir ce qu'il avançoit : — c'est là plume qui prépare les révolutions; mais c'est l'épée qui les achève.

J'ai eu des conversations avec lui de plusieurs heures, sur la situation actuelle de la Pologne. Quand je serois venu à Strasbourg exprès pour connoître ce polonois et pour l'entendre, je n'aurois rien à regretter.

Le 27 mai.

Parti de Strasbourg, — passé le Rhin à Kehl. — C'est d'aujourd'hui que mon voyage commence. La France est derrière moi; tout ce qui m'environne, est étranger, et je suis seul! Et je ne dois avoir pendant plusieurs mois, personne à qui confier ma pensée, avec qui la développer et la rectifier!

Kehl tombe en ruine; — gardé par quelques invalides de l'Empire. — Bastion droit du côté du Rhin, emporté par les eaux de ce fleuve; — vraisemblablement il emportera le reste de ce fort.

De Kehl à Stolhoffen, pays appartenant au comté de Hanau; — belles campagnes bien cultivées, — grands villages, — riantes prairies, environnées

d'ombrage, — vergers abondans, — chemins beaux, et point trop larges.

A Stolhoffen entré dans la principauté de Bade. — Depuis la mort du prince de Bade-Baden, les deux principautés sont réunies sur la tête du margrave de Bade-Dourlach, qui fait sa résidence à Carlsrouhe. — La position des lignes de Stolhoffen forcées par le maréchal de Villars. — Elles devoient l'être ; elles avoient, comme toutes les lignes du monde, trop d'étendue pour les troupes qui les gardoient : — c'est la foiblesse qui fait des lignes, et c'est la foiblesse qui les défend.

De Stolhoffen à Etlingen, pays sablonneux, — plus de chaussées ; — chemins dans les terres. — A Etlingen, autres lignes forcées en 1735, par le duc de Berwik. L'étendue de celles-là l'emportoit encore sur celles d'Etlingen :

Elles avoient plus de douze lieues, occupant depuis les montagnes jusqu'au Rhin.

Rastadt, petite ville célèbre par les préliminaires de paix qu'y négocièrent Villars et le prince Eugène, — ci-devant résidence de la branche de Bade-Baden. ——

Première difficulté avec le maître de poste, — m'en annonce d'autres dans mon voyage. — Inconvénient des voyages; — n'est pas senti par la richesse. — Obligé de mettre à ma voiture un cheval de plus. — Couché à Rastadt.

Le 28 mai.

Par Dourlach, autrefois la résidence du prince de Bade-Dourlach; — Brûlé dans la guerre de 1672, par les Français.

Après Dourlach, — entré sur les terres de l'Évêque de Spire.

Bruchsal sa résidence ordinaire; — il étoit à Trèves; son château bâti ou réparé à neuf, mais sans intelligence, sans goût; — beaucoup de peintures dans les appartemens, toutes exécutées par Zick, peintre allemand; quelques-unes d'un bon effet; mais toujours de la bisarrerie dans le choix des sujets. Dans une des principales pièces, ce sont tous les meurtres de l'Écriture-Sainte, Judith décolant Holopherne, Jahel enfonçant un clou dans la tempe de Sisara, Samson rasé par les Philistins, Abraham le fer levé sur son fils, et au milieu de ces scènes sacrées, un plafond représentant Jupiter commandant aux Élémens: on y voit Éole enflé comme un Ballon; deux ruisseaux coulent de ses mamelles, gracieux emblême des orages. Il y a quinze ans que ces peintures sont faites; et c'est dans la Cour d'un Prince;

et cette Cour n'est qu'à cent lieues de Paris !

De Bruchsal par Wisloch et Heidelberg à Manheim, où j'ai couché ; chemins passablement beaux et bien entretenus. Ce sont des chaussées, où deux voitures peuvent passer à l'aise. — On paie de poste en poste, cinq ou six kreutzer par cheval de voiture pour l'entretien de ces chemins ; usage raisonnable et qui devroit être introduit par-tout pour la suppression des corvées. — Au-delà de Wisloch, on entre sur les terres de l'Électeur Palatin. — Toujours beau pays ; — encore plus beau d'Heidelberg à Manheim : — dîné à Heidelberg, — ville brûlée autrefois par les Français. — Quel monstre que ce Louvois ! Et ce fut M. de Turenne qui fut l'exécuteur de tant de cruautés !

Manheim incendié aussi et rebâti tout

à neuf. — Ville riante au premier aspect, bien percée avec de belles places d'armes : — une bonne enceinte de fortifications bien rasantes, point dominées, parfaitement entretenues. Du milieu de la ville on voit de tous côtés les remparts ; — point de commerce, — point de population, point de monumens. — Au bout d'un quart d'heure cette régularité, cette monotonie attriste et fatigue. — Le Necker s'y jette dans le Rhin.

A Manheim, pont de bateaux sur ces deux fleuves. — Ouvrage à la rive gauche du Rhin qui couvre la tête du pont. — Château de l'Électeur, sa résidence principale. — Il étoit à Schwetzingen, où il passe ordinairement les étés. — Ce château qu'on m'avoit beaucoup vanté, bien au-dessous de ce que je comptois trouver: grande masse de bâtimens sans goût, sans élégance; escalier vaste, mal

décoré, vilaines fresques, corridor de couvent, appartemens médiocrement meublés. Nous avons à Paris deux-cents maisons de particuliers qui le sont mieux. — Tableaux des appartemens médiocres; assez beaux parquets : — Tapisseries des Gobelins, données par le Roi; c'est ce que les étrangers admirent le plus. Je n'ai pas pu voir la salle d'opéra, ni un cabinet où l'on m'a dit qu'il y avoit quelques tableaux estimés : jardins petits et de mauvais goût; une partie des remparts enferme la terrasse. Ces remparts, du côté du château, sont bien plantés; ils ont vue sur le Rhin et sur un paysage très-riche.

Garnison composée de 8 bataillons en 4 régimens. Vu un de ces bataillons assemblé : soldats assez beaux, assez bien tenus. Je n'en dirai pas de même d'un

régiment de dragons que j'ai vu à Heidelberg.

Le 29 *mai.*

Parti de Manheim ; — passé le Necker sur un pont de bateaux : — point de chaussée ; — chemin dans les terres ; — pays sabloneux et aride ; — grand bois de sapins. — Territoire de Worms jusqu'à Heppenheim. — Heppenheim, gros village situé au pied de la chaîne de Montagnes, appelée la Bergstrass. Cette chaîne m'a paru être la continuation des montagnes Noires ; — plaine qui est au pied de cette montagne, abondante et bien cultivée. — D'Heppenheim on entre dans le territoire de Mayence, et ensuite dans celui de Darmstadt : — mauvais pays ; — bois immenses de sapins.

Darmstadt, petite ville, résidence de la Cour de Hesse-Darmstadt. — Le châ-

teau se présente en arrivant : — il est environné de casernes ; — a l'air d'un corps de casernes lui-même. — Deux bataillons de garnison, formant 1,700 hommes, — deux ou trois autres bataillons ; ce qui forme la totalité des troupes de Hesse-Darmstadt, — sont en quartier à Pirmsenz, où le prince se tient habituellement. — Il a de plus six bataillons de milice, qu'il rassemble quelquefois. — Manie de ce prince pour imiter tant qu'il peut, le militaire prussien. — Singulière tenue de ces troupes : — habits ridiculement courts, — collet et revers attachés aux habits, — soldats frisés à sept ou huit rangs de boucles et poudrés à blanc. — Le Prince et la Princesse, partis tous deux pour la Russie, avec leur fille destinée à épouser le Grand-Duc.

De Darmstadt à Francfort : — mauvais pays ; — forêt de sapins ; chemins sablonneux. — A une lieue, et à l'entrée du territoire de Francfort, belle chaussée.

En arrivant à la tour de Saxenhausen jusqu'au faubourg de Francfort, belle chaussée. — Le premier objet que mes yeux ont cherché, a été la position de Berghen ; — mouvement de plaisir en découvrant ce village. — Hélas ! les gouvernemens ont beau faire, on tient toujours à la gloire de sa nation. Le clocher d'Hochstett, m'auroit fait détourner les yeux.

Couché à Francfort ; — arrivé d'assez bonne heure pour m'y promener environ deux heures. — Embellissemens depuis la guerre ; — chaussées aussi belles et moins larges que les nôtres, commencées de tous côtés. — Dans cinquante ans, l'Allemagne même, quoique divisée et

morcelée en une infinité de territoires, sera percée, comme la France : effet du commerce, effet des lumières ! De proche en proche, les barrières s'abattent, les préjugés s'effacent, les droits d'aubaine s'abolissent.

Les 30, 31 mai, et 1er. juin.

De Francfort à Hanau, partie de chaussée faite ; c'est celle sur le territoire de Francfort.

Cour des comtes de Hanau, à Philipsruhe ; — passé sous les murs du château ; — m'a paru réparé depuis la guerre : — il y a aussi quelques embellissemens dans les jardins.

Difficultés avec le maître de poste. — Les habitans de ces pays, que nous avons occupés pendant la guerre et que nous avons traités en ennemis, se ven-

gent tant qu'ils peuvent sur les français voyageurs de ce que les français conquérans leur ont fait éprouver. — Rien de plus cher, au surplus, que la poste en Allemagne: — péages et droits de toute espèce, — imposition de chaussée, même où il n'y en a pas, sous le prétexte qu'elle doit s'y faire un jour.

Imposition pour entrer et pour sortir dans plusieurs villes, à Hanau, à Eisenach; c'est ce qu'ils appellent *Einlassungsgeld*. — Toutes ces taxes variables suivant les différens territoires et à la volonté des Princes; — grand abus qui mériteroit la surveillance de l'Empereur, s'il lui restoit quelques droits sur les membres de l'Empire.

Deux bataillons en garnison à Hanau, l'un hesssois, l'autre hanovrien. Savoir pourquoi ce bataillon hanovrien? — Je crois que c'est une des conditions de

l'arrangement qui, sous la médiation de l'Électeur de Hanovre, a été fait entre le Landgrave de Hesse et son fils, le Prince héréditaire, marié avec une Princesse de Dannemarck, et demeurant à Hanau.

Le bataillon hessois, sur-tout, m'a paru beau et bien tenu ; — regretté de ne pas pouvoir prendre la route de Cassel pour voir l'état actuel de ce pays, pour voir les troupes hessoises qui s'assemblent dans ce mois en trois ou quatre endroits différens, pour les revues ; mais je ne connoissois point la Saxe, et cette raison m'a déterminé à prendre la route de Leipsic.

De Hanau à Gelnhausen, point de chaussée. — Chemins très-mauvais, — pays stérile, — sables, — bois. — Baraques de distance en distance, pour des corps-de-gardes établis dans le tems des

foires de Francfort et de Leipsic, afin de veiller à la sûreté des voyageurs. Ces foires étoient finies, par conséquent baraques vides.

Gelnhausen, ville prétendue Impériale; — l'Électeur de Hanovre lui conteste ce droit, et le procès dure depuis cent ans. En attendant, il y a une garnison d'une compagnie d'infanterie détachée du bataillon qui est à Hanau; mais cette compagnie n'a de garde que sur la place. — Les portes sont gardées par des bourgeois. — Bassin, où cette petite ville est située, formant un paysage délicieux; — prairies immenses, arrosées par la Kinche; — ponts rustiques, — troupeaux nombreux; — le soleil se couchoit; il avoit dissipé les nuages; il produisoit sur toutes les masses de bois qui couronnent ces prairies, des accidens de lumière très-pittoresques. J'avois été fatigué toute la

journée, par le mauvais temps, par les mauvais chemins, par la vue d'un paysage très-aride. — Douce occupation en traversant ce bassin, du choix de la situation la plus agréable pour une maison champêtre. — Vallée charmante, je te salue; je te remercie de l'illusion où ton aspect m'a jeté! Heureux peintres! pour vous la nature est toujours riche, toujours variée, toujours inépuisable! Et moi souvent je ne la vois pas, souvent je la foule aux pieds sans la sentir!

De Gelnhausen à Salmunster, toujours par la vallée de la Kinche, le pays continue d'être riant; — mais je n'y songeois plus; hélas! toutes les impressions s'effacent en se prolongeant. — Mauvais chemins, plus mauvais de Schluchtern à Neuhoff. — Chaussée commencée, devenue impraticable par les pluies. — Engagé par mon postillon dans un chemin creux

dont il n'est plus possible de sortir : il étoit minuit ; — envoyé chercher du secours dans un village fort éloigné ; — attendu le jour dans ma voiture ; — vilain bivouac ! — Forêt très-déserte ; — nous étions sous les armes, mon laquais et moi ; — au point du jour, quelques paysans arrivèrent, et ma voiture fut dégagée à bras.

Chaussée depuis Neuhoff, continuée dans tout le territoire de Fulde ; faite depuis la guerre, mais mal faite, sans intelligence, sans solidité, gâtée par la moindre pluie.

Plaine de Fulde, assez belle ; — pont sur la Fulde, depuis la guerre. — Barbarie de goût ; — apôtres et plusieurs autres figures de plâtre doré, garnissent ce pont, de distance en distance. — La ville bien réparée depuis la guerre ; — porte neuve, — statue de je ne sais quel

Évêque qui la surmonte, placée entre deux bombes d'or enflammées. — Palais et jardins du Prince, grands et gothiques; — du reste, une garde assez nombreuse; — soldats point mal équipés, pour des soldats d'Abbé. — Grand abus que ces ecclésiastiques souverains! O Frédéric, si tu vis encore vingt ans, je te les recommande.

Hunfeldt, Vacha, pays de Hesse.

Pays d'Eisenach, commence à Berghen. — Mauvais chemins à une lieue de-là. — Débouchés d'Eisenach, très-montagneux, couverts de bois.

Descente sur Eisenach, peut être comparée à celle de Saverne; — assez belle chaussée. — Arrivé à minuit; — attendu des chevaux dans ma voiture, jusqu'au jour.

Bonne chaussée d'Eisenach à Gotha; — bon pays.

Gotha, jolie petite ville, — château du Prince, se présente bien; je l'avois vu la guerre dernière; — beaux appartemens, bien meublés. — Cour charmante dans le temps de la Duchesse douairière, qui vivoit alors, et dont l'esprit auroit fait les délices de la plus grande Cour: — Prince règnant, âgé de 25 ans: — est venu en France, il y a trois ans; son frère, au service de Hollande, faisoit manœuvrer le même jour son armée, consistant en 600 hommes d'infanterie et 300 dragons; faisoit tirer du canon; — manie de tous ces petits souverains d'avoir des remparts et des troupes. — Duchés de Gotha et d'Altenbourg qui sont réunis, forment une possession considérable; — excellent pays; — 700 et tant de villages; — au moins 200,000 écus d'Allemagne de rente.

Plus de chaussée; — mauvais che-

mins, — rendus encore plus mauvais par les pluies. — A trois lieues de Gotha, territoire de Weimar et d'Erfort mêlés: ce dernier à l'Évêque de Mayence. — Plaines très-grandes, préparent la vue à celles de Saxe, où l'œil n'a plus de bornes. — Erfort, à l'Électeur de Mayence, grande ville dépeuplée, — point riche. — Ce n'est point une observation partielle, que celle tant de fois faite sur la différence des pays protestans aux pays catholiques; elle se fait sentir au premier coup-d'œil. Dans le même territoire, sous le même gouvernement, avec les mêmes impôts, le même genre de culture, les mêmes débouchés, le village protestant se soutient, le village catholique est au comble du délabrement et de la misère.

D'Erfort par Buttelstatt et Naumbourg, électorat de Saxe; — plaines vastes et

fertiles ; — peu de bois ; — point de pierres ; — villages multipliés, encore plus nombreux en approchant de Leipsic. — Mais au milieu d'un pays abondant, ces villages n'ont point l'air de la richesse. — Maisons couvertes en paille, bâties en torchis ; il faut attribuer cela au défaut et à la cherté des matériaux ; — paysans d'ailleurs foulés par les impôts. La guerre a laissé l'Électorat chargé de dettes. Il y a eu en outre des mauvaises années depuis la paix, — mauvaises jusqu'à la disette ; — objets à approfondir avec des gens instruits.

Mauvais chemins ; — chose étrange encore que, dans un pays pareil, on n'ait pas songé à en pratiquer. Ces vastes plaines de la Saxe, sont cependant inégales et onduleuses ; il y coule beaucoup de ruisseaux ; leurs cours est indiqué par les villages presque tous assis sur eux.

Trois lieues avant d'arriver à Leipsic, village et plaine de Lutzen. On traverse le village; la bataille s'est donnée de l'autre côté. Comme le théâtre des grands événemens, et sur-tout des grands événemens passés sous de grands-hommes, porte tout de suite à l'imagination! L'armée, la réputation de Gustave, me sembloient remplir cette vaste plaine. Je me faisois montrer, par mon postillon, Alranstadt, où étoit son quartier-général le jour de la bataille; je cherchois à me tracer la position des deux armées, non pour m'instruire, (car il n'y a point de choix de position intéressant dans une plaine, qui n'offre aucun point d'appui), mais pour asseoir mon imagination, pour la fixer sur un point, au milieu de cette immensité de terrain où elle étoit tourmentée de se perdre. Tout-à-coup mon postillon, qui ne m'avoit rien dit, que

je n'avois questionné sur rien, descend de son cheval, et me montrant une grosse pierre, érigée au bord du chemin, et qui ressembloit plutôt à une marque de mille qu'à un monument, « c'est à cette pierre, c'est-là, (me dit-» il) qu'a été tué le roi! le grand roi! » il n'ajoutoit pas de quel pays, et son expression ne m'en paroissoit que plus heureuse; « là, là-même, il a été tué! » il sautoit le fossé, qui est le fossé du chemin actuel; ce fossé, ce chemin, n'existoient peut-être point alors, mais que m'importoit? Le mouvement de cet homme, cette épithète de grand roi, qui par tradition échappoit à une bouche vulgaire, mon imagination exaltée le prenoit pour le cri de la postérité. — Je m'élance aussi, je m'approche de cette pierre; j'y cherchois des caractères; je me figurois des lauriers et des cyprès croisant

leur ombrage sur elle. Et Charles XII vainqueur de la Saxe, a vu comme moi, ce champ de bataille! il a vu cette pierre, lui, successeur de Gustave, descendant de Gustave! Est-il étonnant qu'il ait cherché la gloire comme lui?

Le 2 juin.

Arrivé à Leipsic avant midi: — situation agréable; — belle plaine, — bois dans les environs; — Dehors très-riants et remplis de jardins. — Régimens saxons dans les faubourgs; — point de troupes dans la ville. Elle est gardée par la milice bourgeoise; — mauvaise enceinte, composée en partie d'une mauvaise muraille, et en partie d'un rempart, hors d'état de défense. — Ainsi devroient être toutes les villes commerçantes, toutes celles que les forces du pays ne peuvent

pas défendre ; elles éviteroient en temps de guerre les horreurs des siéges. — Leipsic n'est point grand ; mais les rues sont belles, les maisons élevées, bien bâties. Le goût hollandois en gâte l'architecture ; il a tout infecté dans les villes d'Allemagne, et particulièrement dans les villes commerçantes. — Je remarquerai, en passant, qu'il est rare que le commerce apporte le bon goût des arts à sa suite, il nuit de même aux lettres.

Maisons, jardins, tout à Leipsic est mesquin, surchargé d'ornemens, de vilaines enluminures, de mauvaises petites statues ; — on m'avoit vanté à Francfort les jardins de Leipsic : j'ai vu les principaux ; ils ne seroient pas seulement médiocres en France et en Angleterre.

D'ailleurs rien de remarquable à Leipsic. On m'avoit parlé d'un cabinet

d'histoire naturelle; le maître étoit à la campagne. Au reste que voir en histoire naturelle, après le cabinet du Jardin royal à Paris, après ce cabinet où toutes les classes sont complètes, où un Buffon et un Daubenton les ont rangées? — Il n'en est pas de même des cabinets de tableaux; ce ne sont jamais les mêmes richesses; on vante, dans l'un et l'autre genre, les cabinets de l'Électeur à Dresde.

Le 3 juin.

De Leipsic à Wurtzen; passé la Muldau dans un bac. — De Wurtzen à Dresde, route mal indiquée sur la carte de poste: — depuis quarante ans, on ne passe plus à Oschatz. La route est par Hubertsbourg, maison de chasse de l'Électeur; c'est-là que s'est conclue la paix dernière.

Le château est bien situé, entre une plaine

plaine, et une forêt : c'étoit la maison favorite du feu roi, et il l'avoit magnifiquement meublée : elle a été entièrement pillée par les Prussiens ; la guerre dernière. On dit que ce fut par ordre exprès du roi de Prusse ; les rois conquérans n'aiment pas les rois chasseurs.

Une lieue avant d'arriver à Wurtzen, le pays devient déjà plus couvert : — on voit des bois; les villages sont plus ombragés : ils n'en sont pas mieux bâtis. — Je ne saurois comment concilier cette apparence de misère avec la beauté des campagnes, si nos belles provinces du midi de la France, couvertes de chaumières délabrées ; ne m'avoient déjà prouvé qu'un mauvais gouvernement, que les impôts excessifs et mal répartis, peuvent rendre misérables les habitans du plus beau pays, contre l'intention de la nature.

Au-delà d'Hubertsbourg ; et en conti-

nuant vers Meissen, — pays de plus en plus varié et couvert. — Que la monotonie des plus belles plaines est fastidieuse en comparaison ! A une lieue de Meissen, on apperçoit l'Elbe, et bientôt on suit sa rive gauche jusqu'à Meissen.

Meissen, petite ville dans une vallée où coule l'Elbe ; c'est un débouché qui a dû être important dans la dernière guerre. — Le pays offre beaucoup de positions militaires. Une de celles-là étoit sans doute, ce camp de Meissen, où le maréchal Daun a séjourné si longtems.

On passe l'Elbe à Meissen, sur un pont couvert, dont les arches sont en pierre. — Cours majestueux de l'Elbe ; — il coule entre des montagnes jusqu'à une demi-lieue de Meissen : — Sa rive droite est plate et ouverte ; — les montagnes continuent sur la rive gauche ;

— on cesse de le suivre pour aller à Dresde : — la nuit me prit à une lieue de Meissen, et me déroba l'aspect du pays jusqu'à Dresde : on le dit riant, habité, et très-fertile.

Arrivé à minuit à Dresde, — descendu à l'hôtel de Pologne.

Le 4 juin.

Revu l'entrée de Dresde, que la nuit m'avoit empêché de voir la veille. — Belle situation de la ville dans une plaine très-riche, entourée de côteaux couverts de villages. — Cours de l'Elbe au milieu de la ville. — Magnifique pont de pierre, un des plus beaux de l'Europe ; il est bâti sur dix-neuf arches, presqu'à voûte plate, ce qui est surprenant, vu l'ancienneté de ce monument, et l'opinion où l'on est que ce genre de construction

est moderne. Auguste II l'a fait réparer et garnir de trottoirs pour les gens de pied, avec une superbe balustrade en fer, décorée de vases, de trophées, et de lanternes. — La ville est grande et bien ouverte; — a beaucoup souffert dans le bombardement de la dernière guerre, et l'on en voit encore des traces; mais elle est presqu'entièrement réparée ou rebâtie.

Vu à 9 heures du matin, la parade de la garnison, consistant en 4 ou 500 hommes, tirés du même régiment; l'usage étant que chaque régiment fournisse à son tour, au service de la place. La garde manœuvre quelque temps sur la place avant de défiler. — Soldats beaux, assez bien tenus, médiocrement instruits; — mauvaise marche, point allongée; — grand silence, — point d'immobilité; — pas un soldat droit devant lui.

Après la parade, été chez M. le comte du Buat, notre ministre; — accueil agréable; — arrêté à dîner chez lui; — passé avec lui, trois ou quatre heures seul. Les recommandations que j'avois pour lui, et mon ouvrage qu'il avoit lu, m'ont mis tout de suite en matière sur l'objet de mon voyage. — Il est entré avec moi dans tous les détails que j'ai pu desirer, relativement à l'état actuel de la Saxe; — m'a communiqué et permis d'emporter chez moi le tableau qu'il a envoyé à la Cour, six mois après son arrivée, et d'autres mémoires sur l'Empire et sur la diète de Ratisbonne, auprès de laquelle il a été plusieurs années ministre. — Fait avec M. le comte du Buat, une visite chez M. le chevalier de Saxe, feld-maréchal des troupes saxonnes, frère du maréchal de Saxe, mais d'une autre mère; —

bon accueil. — Autre visite chez M. le comte de Hagen, ministre des affaires étrangères de l'Électeur.

Visites particulières chez M. le comte de Bellegarde, lieutenant-colonel des gardes-du-corps, neveu du feld-maréchal de Saxe; et chez M. Aster, capitaine des ingénieurs, pour lesquels j'avois des recommandations : — honnêtetés sans nombre de ces deux officiers.

Vu chez le feld-maréchal, un officier saxon, qui revenoit de Prusse, et qui avoit été aux revues de Potsdam et de Berlin. — Appris par lui qu'elles étoient finies; que le roi de Prusse étoit parti tout de suite pour Brandebourg, où il ne devoit rester que deux jours; que delà, il se rendroit à Marienwerder, où il devoit être le 6 ou le 7: qu'au moyen de cela, toute revue et manœuvre de troupes étoit finie pour le prin-

temps. — Regrets que j'ai eus d'avoir tant retardé mon voyage: — incertitude sur ma marche, augmentée par le desir de ne pas manquer du moins les cantonnemens de Silésie, qui se font au mois de septembre, et de voir le camp de 40 mille hommes que l'Empereur assemble à Prague, au mois d'août.

Rentré chez moi; — lu avec satisfaction les différens mémoires de M. du Buat: — Travaillé sur eux. — Ces mémoires et sa conversation sont d'un homme d'esprit, bon observateur, instruit à fond sur le droit public de l'Allemagne, sur les intérêts des princes de l'Empire, et sur ceux de la France vis-à-vis d'eux. Son style diffus et sec: divisions et subdivisions à l'infini; cette méthode est bonne quand on l'emploie sobrement et avec intelligence; exagérée, devient pédantesque, et embrouille ce qu'on veut

éclaircir. M. du Buat a étudié la politique en Allemagne ; et il a pris la manière approfondie, mais pesante de tous les publicistes de cette nation. Je renvoie à des mémoires, plus en ordre que ce Journal, ce que j'ai retiré de ces manuscrits.

Le 5 juin.

Revu la parade : — toujours même nombre d'hommes. Un autre régiment la fournissoit : — meilleure manière que la nôtre dans nos grandes garnisons, qui est de faire fournir la garde chaque jour, par différens régimens. Quand un seul y contribue, on peut mieux l'exercer : on peut confier l'inspection et la visite de tous les postes à un officier supérieur de ce régiment ; — objet à développer ailleurs : — en attendant, même observation ici que la veille, sur l'espèce

d'hommes, sur la tenue et sur l'instruction. — Il y a à Dresde deux régimens d'infanterie, de deux bataillons chacun, le régiment des gardes à pied, de deux bataillons, et un escadron de gardes-du-corps. Cette garnison est logée chez le bourgeois; ce n'est pas qu'il n'y ait des casernes, mais elles étaient, pour le moment, employées à d'autres usages.

Conversation très-longue avec M. de Bellegarde, avec M. Aster, avec M. de Gerstorff, lieutenant-général, homme de mérite, et qui est à la tête du génie. Confiance et ouverture de ces messieurs; — mémoires et états communiqués sur leur militaire; — déplorable situation de cette partie; je renvoie tous ces objets à un mémoire particulier.

Vu après la parade, différens objets de curiosité que la ville renferme: —

— Les bâtimens appelés *Zwinger*, dont l'intérieur est une sorte de promenade publique. Ces bâtimens étaient le commencement d'un projet de palais conçu par Auguste II, et devoient en former l'avant-cour. — Architecture surchargée d'ornemens ; — projet abandonné ; — bâtimens point réparés, et qu'on laisse tomber en ruine : — c'est ce qu'on peut faire de mieux.

Vu plusieurs collections curieuses que ces bâtimens renferment :

1o. Une magnifique collection d'estampes et de dessins ; c'est une des plus intéressantes que j'aie vue. On y voit tous les progrès de la gravure, depuis l'enfance de l'art, jusquà la perfection où il est porté aujourd'hui.

2o. Une autre de pétrifications, congélations et incrustations, suivie de celle de bois de toute espèce. Je ne suis

pas assez instruit pour juger de sa richesse.

3o. Un cabinet d'anatomie, un autre de coquillages.

4o. Un sallon d'instrumens de mathématiques et de physique.

5o. La galerie des tableaux : celle-là m'a véritablement intéressé ; elle est une des plus rares et des plus précieuses qui existe en Europe, par la foule de chefs-d'œuvres de toutes les écoles d'Italie. On y voit jusqu'à sept tableaux du *Corrège;* et l'Italie n'en possède qu'un seul. Entre ces tableaux, on remarque sa *Nuit* et sa *Magdeleine.* Il y a une autre *Magdeleine* de *Batoni*, qui m'a fait grand plaisir ; plusieurs tableaux très-agréables d'un nommé *Dietrich*, peintre saxon, qui vit encore, mais qui commence à tomber. Plusieurs autres très-beaux de *Mengs*, aujourd'hui peintre du roi d'Es-

pagne, et sans contredit le premier qu'il y ait actuellement en Europe; une collection très-riche de tableaux de *Vanderveld* et d'autres grands maîtres hollandois. Un cabinet intérieur de peintures en pastel, la plupart de la fameuse *Rosa-Alba*. Pour achever ce qui concerne les tableaux, il y en a dans l'église catholique plusieurs de *Mengs*, qui ont une grande réputation, tel que l'*Ascension* placée au maître-autel, ce morceau est réputé son chef-d'œuvre; un *St.-Ignace mourant;* moi, indigne, je l'ai préféré au tableau de l'*Ascension*.

Le roi de Prusse a fait depuis la paix, copier beaucoup d'originaux de cette galerie. Si on ne les avoit pas réfugiés dans le château de Kônigstein qui n'a jamais été pris pendant la guerre; je crois qu'il auroit préféré un parti plus simple. — — Horreurs qu'il a commises en Saxe;

— dégradations de toute espèce, faites à plaisir; basse animosité contre le comte de Brühl, qu'il devoit être assez grand pour mépriser. — Qu'Attila conquérant ait livré Rome aux flammes, cela est tout simple; mais un roi qui se dit philosophe, qui veut aimer les arts, qui vit dans le 18e. siècle......! —

Dîné chez M. le comte du Buat: — suite de conversation avec lui; — complaisance infinie avec laquelle il a répondu à mes questions et observations sur ses mémoires. — Erudition profonde de ce ministre; — ses dégoûts; — ses plaintes fondées, sur M. le duc d'Aiguillon, sur le tripot de nos bureaux à Versailles.

Promené l'après midi avec le comte de Bellegarde dans les dehors de Dresde. — Beauté des environs; — promenades agréables et de tous côtés, sans qu'il y en ait une de remarquable.

Vu les fortifications ; — médiocres ; l'Électeur auroit bien fait de les démolir, afin de ne pas exposer une autrefois sa capitale aux horreurs d'un siége ; — ne l'a pas fait, parce qu'il en auroit coûté de l'argent ; parce qu'il auroit fallu une cunette profonde, pour l'écoulement des eaux des fossés.

Les Autrichiens enfermés dans Dresde, sous le général Maquire, avoient enceint de retranchemens le faubourg de Friederichstadt, depuis le ruisseau de Vesteritz jusqu'à l'Elbe. Ces retranchemens en terre se démolissent aujourd'hui. — Au-delà de cette enceinte, on voit d'autres restes de retranchemens en terre, faits par les Suédois, sous Gustave-Adolphe.

Mal-adresse des ingénieurs et artilleurs prussiens au siège de Dresde ; — Différentes anecdotes à ce sujet.

Position de Plauen, occupée par le

général Daun : — position parallèle du roi de Prusse; différentes autres positions des armées prussiennes et autrichiennes sur les hauteurs qui couronnent le bassin de Dresde : — Tout en offre dans cette partie de la Saxe ; et c'est d'après cette nature de pays, que les officiers saxons les plus éclairés prétendent que s'ils avoient 30,000 hommes effectifs et bien commandés, ils pourroient se défendre contre le roi de Prusse ou les Autrichiens, s'ils n'avoient affaire qu'à l'une des deux puissances. Je ne le crois pas; d'abord, parce que je pense qu'il y a peu de positions que ne puisse ou attaquer, ou tourner une armée supérieure et manœuvrière; de deux choses l'une, en effet, ces bonnes positions sont des citadelles comme celle de Pirna, et alors on vous y enferme et on vous y affame; ou bien elles ont des débouchés, et

alors on vous attaque, ou on vous tourne : — opinion à développer ailleurs. — Revenons ici aux Saxons. — Ils n'ont pas les 30,000 hommes ; ils ne sont pas militaires ; leur prince ne l'est pas. Ainsi cette hypothèse ne sera jamais vérifiée ; et la Saxe ne peut se préserver d'être envahie, qu'en s'unissant étroitement à la Prusse.

Vu ce qu'on appelle le Grand-jardin ; il est hors de la ville, et appartient à l'Électeur. Ce jardin, assez grand, en effet, n'a rien de remarquable d'ailleurs. Le roi de Prusse en a fait couper les plus belles allées, et a permis à ses généraux d'enlever les statues : il y en avoit de fort belles.

A l'entrée de ces jardins est un gros pavillon, avec des escaliers en dehors, et d'un très mauvais goût. Dans plusieurs petits pavillons détachés, se voyent

des

des antiquités en statues, grouppes et bustes, relatives à la mythologie des Grecs et des Romains. Elles sont presque toutes mutilées et dans le plus mauvais ordre; — servent aux études de l'académie; — sont des restes de la magnificence d'Auguste II, qui les avoit fait venir à grands frais d'Italie. On y voit une Vénus, la plus belle qu'il y ait, dit-on, après celle de Florence.

Cette académie de peinture et sculpture, tombée pendant la guerre, a été un peu relevée par le prince Xavier, pendant son administration; — est composée de jeunes gens de l'électorat; — pourra fournir quelques sujets; — est dirigée par des professeurs italiens; — coûte 30,000 écus; — établissement peu convenable à la situation présente de l'électorat, qui devrait préférer deux bataillons de plus à une école d'artistes.

Vices sans nombre du gouvernement saxon ; — dérangement des finances ; — troupes mal et souvent point payées : — tableau de la Cour ; — cabales, — désordres, — infamies de toute espèce. — Ce qu'il y a de mieux encore dans la famille électorale, (et quel mieux !) c'est le prince Xavier ; — n'a plus aucune part aux affaires ; — étoit à la campagne ; — compte se retirer en France ; — est mal payé de ses pensions d'apanage ; — je renvoye tous ces détails à un mémoire particulier.

Seconde visite au feld - maréchal, chevalier de Saxe ; m'a paru avoir quelques-uns des traits de son frère, avec plus d'esprit ; auroit valu peut-être autant pour la guerre, s'il n'avoit pas été gâté par la Cour voluptueuse des deux Auguste, et par l'oisiveté dans laquelle il a vécu ; — avoit fait avec distinction les guerres de

Hongrie et de Bohéme; n'a pas fait la dernière, parce qu'il a été pris à Pirna; n'a point de crédit à sa Cour: vit dans la retraite, après avoir trop vécu dans les plaisirs; aime la lecture; gémit sur le malheur de son pays; et dans le secret de son ame, en désespère.

Soupé chez le comte de Sacken, ministre des affaires étrangères. Conversation fort longue avec ce ministre; il a voulu me prouver que son maître étoit la troisième puissance de l'Allemagne; qu'il pouvoit jouer un grand rôle; que la Saxe avoit deux millions d'habitans; qu'elle devoit avoir plus de poids dans la balance de l'Europe, que la plupart des royaumes; — ses projets sur les troupes, sur les milices, sur la cavalerie. La France n'est donc pas le seul pays où des hommes qui ne sont pas militaires, veulent constituer le militaire. Cette

conversation m'a confirmé ce que m'avoit dit M. du Buat : le comte de Sacken, est un homme sans vues, sans esprit, sans talens, et qui tâche de se faire accroire qu'il est le ministre d'une grande puissance.

Le 6 juin.

Vu l'arsenal, les établissemens de l'artillerie ; — le roi de Prusse avoit tout enlevé, jusqu'aux vieilles ferrures. Le prince Xavier, pendant son administration, a rétabli un train complet de cent pièces de campagnes. J'entre dans plus de détails sur cet objet, dans mes observations sur l'état militaire de Saxe.

Présenté à l'Électeur, par M. le comte du Buat. Invité à dîner chez ce prince par le grand maréchal de la Cour : présenté ensuite à l'Electrice ; placé à côté d'elle à table. — Belle porcelaine ; chère

médiocre; usage allemand de ne point se servir et d'attendre qu'un maître-d'hôtel vienne vous porter un plat; chaque plat fait le tour de la table, cela rend les repas bien longs. Conversation plus que languissante. Électeur, prince timide; Électrice, née Deux-Ponts, point jolie; grande et assez bien faite, sans maintien, sans goût, parle davantage; m'a fait beaucoup de questions, toutes minutieuses. J'ai pu juger le portrait qui m'en avoit été fait par plusieurs personnes, parfaitement ressemblant. Après dîné, on passe un quart d'heure dans le sallon, et ensuite l'Électeur et l'Électrice rentrent dans leur intérieur.

Vu les jardins du comte de Brühl. Il y en a deux, un à la ville et l'autre dans le faubourg; celui de la ville est superbe par sa situation au bord de l'Elbe, par le parti industrieux qu'on a tiré du

terrain, qui est très-étroit, puisque ce n'est que la largeur du rempart. Restes surprenans de la magnificence inouie de ce ministre : galerie où il renfermoit ses tableaux, immense et bien décorée. Les tableaux ont été achetés par l'impératrice de Russie ; ruines d'un kiosque, le plus beau qui existât en Europe. Le roi de Prusse sans motifs, sans autre motif que celui d'une petite haîne contre le comte de Brühl, l'a fait démolir : il a de même fait tout dégrader dans le jardin ; statues, peintures, tout est enlevé ou mutilé. Anecdotes déshonorantes pour ce Prince ; il a fait brûler un château superbe du comte de Brühl, et il voyoit des fenêtres de son quartier-général, avec un plaisir et une ironie barbare, la flamme de cette exécution ; il a fait, comme je l'ai déjà dit, couper les allées et le mail du grand

Jardin Royal, hors la ville. Il donnoit aux uns les vases, aux autres les statues. Qu'il est affreux que le génie se dégrade ainsi !

Jardins du comte de Brühl hors la ville, un peu plus épargnés: il lui en coûta pour cela, 40,000 écus d'argent comptant ; jardins immenses, beaux à côté des plus beaux de Paris ; — se dégradent, parce qu'on ne les entretient pas ; on en enlève peu à peu tous les débris. Étrange évaporation de la fortune immense de ce ministre ; son héritage estimé plus de huit millions, ne suffira pas aux créanciers. Ses enfans chargés de dettes, n'auront pas peut-être de quoi vivre. Exemple consolant pour les petits, pour les pauvres, pour les opprimés ! Exemple qui devroit faire plus de philosophes, que toutes les méditations morales !

Le soir, appartement à la cour : il a fallu y aller. Vu le reste de la famille Électorale. Prince Charles, frère de l'Électeur, et héritier présomptif, puisque l'Électeur n'a pas d'enfans, et qu'il est à craindre qu'il n'en ait point; Prince contrefait, cul-de-jatte, et à peu-près aussi infirme d'esprit, que de corps. L'Électrice, sa mère, voudroit cependant le marier. Princesse Amélie, sœur de l'Électrice, celle dont il a été question pour épouser le comte d'Artois, assez jolie, bien élevée, parlant avec honnêteté et avec facilité.

Tristesse de l'appartement; — femmes toutes laides, toutes mal mises; — hommes plus mal mis encore; — qui pourroit croire que cette cour de Dresde a été, encore de notre siècle, la plus magnifique, la plus galante, et la plus aimable de l'Europe ?

Au reste, le château est vilain, médiocrement meublé ; — un grand amas de bâtimens, sans accord et sans plan. — Pris le même jour congé de l'Électeur et de la famille Électorale. — Demande de mon ouvrage, faite avec beaucoup d'honnêteté par l'Électeur lui-même.

Passé le reste de la soirée, et soupé au Club, où m'a mené le comte de Bellegarde, lieutenant-colonel des gardes-du-corps, homme aimable, et auquel j'étois recommandé. — Singularité et commodité de cet établissement. — La société est formée par tout ce qu'il y a de gens considérables dans Dresde : ministres du pays, ministres étrangers ; — le duc de Courlande est à la tête des souscripteurs ; — statuts, police, agrémens de cet établissement. — Ce sont les clubs anglois perfectionnés, et tellement accommodés à nos mœurs, que je suis per-

suadé qu'un établissement pareil auroit grande faveur à Paris. Mais les femmes s'y opposeroient ; elles le feroient tomber. Cependant de pareilles sociétés d'hommes, si elles étoient bien choisies, fortifieroient les esprits et les caractères.

Le 7 juin.

Monté à cheval avant 9 heures du matin, avec deux officiers du corps de génie, dont l'un capitaine, homme instruit et témoin oculaire des événemens : — Nous avons été visiter le camp de *Plauen*, près de Dresde. C'est-là ce fameux camp où le maréchal Daun contint si long-temps le roi de Prusse, et où son armée passa tout l'hiver en 1760. — De-là nous avons été voir le champ de la bataille de *Maxen*, en suivant tous les débouchés par lesquels ont marché les

impériaux : reconnoissance bien intéressante et bien instructive. Il étoit curieux de voir tous ces détails d'un événement dans lequel 15,000 Prussiens, portés par un ordre exprès du roi de Prusse, avoient pu être réduits à mettre bas les armes. Ils voyoient la position de Pirna, où, cinq ans auparavant, ils avoient fait capituler 15,000 Saxons. J'ai fait des observations détaillées sur cette action.

Vu, en revenant, cette position de Pirna : — Étrange ineptie des Saxons qui s'y renfermèrent. Cette position ne couvroit rien, et ne pouvoit point être nourrie. Les courtisans du roi de Pologne eurent plus de crédit que ses officiers généraux, et voulurent qu'on s'y retirât. Ils se flattoient qne le roi de Prusse accepteroit la neutralité de la Saxe. C'étoit bien le connoître; il en vouloit l'usufruit et le

nantissement : — rentré fort tard et très-fatigué.

Le 8 juin.

Vu ce qu'on appelle le palais d'Hollande ; — Grand bâtiment quarré, point fini ; — étoit destiné par le roi Auguste III à faire un palais chinois ; en conséquence, tous les ornemens, cariatides, balustrades, etc., sont déjà ébauchés à la chinoise ; les meubles devoient être assortis. — Folie heureusement suspendue, et qui ne sera jamais reprise : — c'est le sort de presque tous les bâtimens entrepris par les rois. — On y voit de ces vases de porcelaine faits à Rome et peints par *Raphaël*, que le roi Auguste II a payé 6000 ducats ; on en voit deux autres de porcelaine du Japon, qu'il acheta de l'électeur de Brandebourg, moyennant

deux régimens de dragons, tout montés, qu'il lui céda; anecdote très-possible. Doit-on être étonné, d'après cela, de la supériorité qu'a prise la maison de Brandebourg sur la maison de Saxe? L'une vendoit des porcelaines pour avoir des hommes; l'autre vendoit des hommes pour compléter sa collection; la conduite des deux maisons, sur tous les points, a été conséquente à ce marché, et la fortune a été juste envers elles.

On y a formé la plus immense et la plus belle collection de porcelaines qu'il y ait en Europe: on en voit de toutes espèces, de tous les pays, de tous les âges; on l'estime plusieurs millions. Toutes ces collections sont les restes de la magnificence des deux Auguste. Ils avoient laissé avec cela un mobilier immense en vaisselle, diamans, bijoux; une partie s'est déjà vendue; et si la détresse des

finances continue, ce qui est inévitable, il faudra faire argent du reste. —

Dîné chez M. le comte du Buat : — Honnêtetés sans nombre de ce ministre. — Sa conversation fatigante et diffuse ; mais instructive et pleine de bonnes choses. — Il m'avoit prié à dîner, pour me faire connoître plus particulièrement M. de Gondorff, qui est à la tête du corps de génie ; petit homme, déjà âgé, mais instruit, parfaitement au fait des affaires de l'électorat : nous le fîmes beaucoup causer avant et après dîné.

Les 8, 9 *et* 10 *juin.*

Parti à 5 heures après midi pour Berlin. — Pris la route de Torgau, qui est la plus longue, afin de voir le champ de bataille de ce nom. — Arrivé à Torgau avant le jour. J'avois des lettres pour un

officier de la garnison qui connoissoit la position, et j'en avois raisonné la veille sur un très-bon plan levé par le capitaine saxon Aster, celui qui m'avoit conduit à Maxen.

Positions et détails de la bataille de Torgau, — bien intéressans aussi; — beau mouvement du roi de Prusse à travers les bois, pour venir attaquer le derrière du flanc droit des Autrichiens. M. de Ziethen, avec le reste de ses troupes, manœuvroit sur le front et menaçoit le village de Ziptitz; la bataille étoit perdue; le roi de Prusse s'étoit retiré. M. de Ziethen, en allant le rejoindre, apprend par une patrouille, que les Autrichiens, dans la sécurité de la victoire, se sont mis en arrière, et ont négligé d'occuper une des hauteurs à la droite du village de Ziptitz; il y marche, y prend poste, avertit le roi de Prusse, qui se reporte

à son appui et attaque les Autrichiens, qui, déconcertés et renversés, sont forcés de passer l'Elbe : son premier mouvement devoit lui faire gagner la bataille, il fut repoussé ; elle étoit perdue ; il s'étoit retiré : le hasard lui remit la victoire dans les mains. J'ai fait un détail particulier de cette affaire. Le hasard, à la guerre, sert ainsi quelquefois mieux que la prudence ; mais les occasions heureuses de hasard sont saisies par le talent, et perdues pour l'ignorance.

Le 9 au soir, continué ma route ; rejoint le chemin de Dresde à Luken. — Régiment saxon en quartier dans cette petite ville. — Au-delà de Luken, sables, bois de sapins, plus de montagnes : — cette aridité annonce les approches du Brandebourg.

Barlith, petite ville, — limite de l'électorat de Saxe et du Brandebourg.

Arrivé

Arrivé à la poste à minuit. — Grand tumulte. — Flambeaux allumés. — Chariot de poste rempli de jeunes gens qui paroissoient être des officiers ; c'en étoit en effet, partie Saxons, partie de la garnison de Berlin ; cet alliage m'étonna : les uns repartoient pour Dresde ; les autres passoient le reste de la nuit à boire du punch. — Mangé le reste de leur soupé, et bu du punch avec eux ; je les soupçonnai d'être avec de filles qu'ils ne me firent pas voir. Pour ne pas les gêner plus long-temps, je sortis aussi-tôt que j'eus des chevaux.

Le 10 au matin, Mitterwald, petite ville, la première du Brandebourg de ce côté. — Garde de chasseurs à cheval prussiens. — Douanes ; cachets apposés à mes effets, pour n'être levés qu'à Berlin. — Pays de plus en plus aride et sablonneux, — bois de sapins, — seigles ; —

villages mal bâtis, fermés de barrières; — Beaucoup de bestiaux cependant. —— Usage singulier de placer toutes les granges hors des villages, cela ressemble à une longue suite de magasins, — sans doute à cause du feu.

Postes prussiennes mal servies et plus chères : point de chevaux en propre aux maîtres de poste. Ils n'en ont que quatre, au plus; les autres sont des chevaux de paysans qu'on commande tour-à-tour. Le profit de la poste est pour le Roi; il donne des appointemens aux maîtres de poste, et en fait quelquefois des places de retraite pour ses officiers; tout est en ferme chez lui; et il est le fermier, c'est-à-dire, le monopoleur de tout.

Le 10 *juin.*

Arrivé à Berlin à midi. — Questions sur questions à la poste. — Officier ce-

pendant fort honnête. — Douane commode, au moyen de quelqu'argent lâché; — manière usitée à toutes les barrières et dans tous les pays. — Commis font toujours négligemment les affaires de leurs commettans.... Ils mettent à contribution les voyageurs.

Berlin, ville immense; sa grandeur ne se voit pas au premier coup-d'œil. — Point de fortifications. — Enceinte d'une simple muraille dans la plus grande partie; — est de plusieurs milles de circuit; mais renferme beaucoup de champs et des jardins: — genre d'enceinte au reste bon pour les capitales: il suffit pour les droits des souverains en temps de paix, et n'expose point aux alarmes d'un siége en tems de guerre.

Logé à la *ville de Paris*.

Vu, le même jour, M. le marquis de Pons. — Longue conversation avec lui.

— Homme froid, honnête, et peut-être plus instruit qu'on ne croit. — Vu chez lui le ministre de l'Empereur, et un abbé Bastiani, favori du roi de Prusse, italien, homme d'esprit, chanoine de Breslau, — le dernier me parla tout de suite de mon ouvrage; — grands éloges.

Vu aussi chez M. le marquis de Pons M. de Nesselrod, que j'avois vu la guerre dernière à notre armée, aujourd'hui chambellan du Roi; il loge à Sans-Souci, et mange souvent avec le Roi. — Société de ce prince en tout pitoyable; — ne peut être que mal entouré. — Son caractère éloigne à la longue tout homme de mérite, et sur-tout tout homme de caractère.

Promené le reste de la journée à pied dans Berlin; — grandes rues droites, bien percées. — La Sprée passe au milieu de la ville; — petite rivière étroite,

mais pourtant navigable; — gabarres, gros bâtimens à un mât ; — de tous côtés, maisons de péages, — douanes, contrôles ; — il n'y a point de villes ni de pays où il en en ait davantage.

Garnison composée de douze mille hommes. — Soldats de service propres, bien tenus, mais sans recherche aucune; point de poudre. — Qu'on étoit ridicule en France, quand on croyoit imiter la tenue prussienne ? Il n'y a en Prusse, ni colifichets, ni pompons, ni recherches, ni uniformité. Il y a des régimens en cols rouges, d'autres en cols noirs, des régimens à chapeaux, à bonnets de cuivre; des habits coupés, les uns d'une manière, les autres de l'autre. Tous sont comme ils étoient au temps de leur création : on n'a pas d'idée de la sage indifférence du roi de Prusse sur tous ces objets extérieurs.

Soldats hors de service, sans tenue aucune, — mal-propres, mal peignés, déguenillés même, enfin comme ils veulent.

Soldats à tous les coins de rue, exerçant toute espèce de profession : fiacres, laquais de louage, vendeurs d'allumettes. On a pour principe en Prusse qu'aucune profession n'avilit le soldat ; que tout est bon, pourvu qu'il gagne de l'argent. Ce principe qui ne vaudroit rien dans une constitution parfaite, est nécessaire dans celle de Prusse, qui veut être considérée sous un autre point de vue.

Le roi de Prusse entretient un militaire immense, par proportion à la population de son pays et à l'étendue de ses états. Pour concevoir par quel art il peut y parvenir, il faut savoir qu'il y a dans les troupes trois espèces de soldats : les uns déserteurs, ne quittent jamais les drapeaux ;

les autres nationaux et tirés du pays, au moyen des classes et cadastres d'hommes du district de chaque régiment, ne servent jamais que six semaines de l'année, savoir, du 1er. avril jusqu'au 20, ou au plus tard, à la fin de mai, époque à laquelle les revues du Roi étant finies, on leur donne à tous leur congé pour retourner dans leur village, et s'y adonner aux travaux de la campagne ou à telle profession qu'ils jugent à propos d'exercer. Ils ne touchent point de paie pendant le temps de leur absence; et c'est cette paie, qui forme les revenant-bons du capitaine.

Enfin la troisième classe est celle des étrangers non déserteurs, tirés dans les provinces de l'Empire. Parmi ceux-là le capitaine peut encore donner, passé les six semaines de revues et exercices, tel nombre de permissions de travailler,

qu'il juge à propos. Une partie de la paie de ces hommes reste encore au profit du capitaine, et sur leur gain on les oblige même à s'acheter une partie de leur petite monture. Ce sont ces travailleurs qui remplissent les coins des rues, les auberges, les places, les quais de Berlin. On peut en prendre pour laquais, et si l'on veut, leur donner sa livrée. Cette explication est le résultat de ce que m'a dit M. de Pons; — veut être confirmée et approfondie dans ses détails.

Grande rue qui conduit au parc, plantée d'uue double allée, semblable au Cours d'Aix, bordée des deux côtés de belles maisons, à plusieurs étages. Le Roi fait successivement rebâtir les façades de toutes celles qui étoient trop basses. A l'extrémité de cette rue, qui seroit belle dans la plus belle ville, est une esplanade, et immédiatement après,

le parc. Il est très-grand, très-champêtre, percé d'un nombre infini de routes en tous sens, et traversé par le milieu, dans toute sa longueur, d'une avenue d'une lieue, qui conduit à Charlottenbourg, maison royale. — A l'autre extrémité de cette ruè, en est une autre moins longue et plus large, dans laquelle se trouvent successivement plusieurs grands bâtimens : le palais du prince Henri, l'arsenal, la salle d'opéra, la nouvelle église catholique, le palais du Prince Royal. Cette partie de Berlin, depuis la porte du parc jusqu'à la Sprée, est véritablement imposante, et annonce une grande capitale.

Le 11 juin.

Vu la parade composée de douze cents hommes fournis par deux régimens; — a manœuvré dans un terrein fait exprès,

à l'entrée du parc ; — point de déploiement ; — marche en bataille ; — rompre à droite et à gauche. — Infanterie belle, bien tenue, point de poudre, point de recherche, comme les gardes que j'avois vu la veille. — Soldats aisés sous les armes ; — armes belles, bien tenues sans excès, garnies de cuivre et de bandoulières rouges ; — soldats d'un des deux régimens, en cols rouges : les autres en cols noirs ; frisure uniforme ; — d'un côté, cinq rangées de boucles ; de l'autre, deux, à cause de la manière de porter les chapeaux : — ceux-ci pointus, petits d'ailes, et pas assez profonds ; ils tiennent mal sur la tête, et sont affermis par des cordons. — Houppe de couleur, point de cocarde. — En tout, de cette frisure et coëffure, je n'aime que l'usage de ne point mettre de poudre ; c'est meilleur marché, et cela oblige le soldat à se

peigner plus exactement. Une fois par semaine seulement, les bas-officiers font mettre de la poudre; mais au quartier, et en les faisant repeigner tout de suite. — Habits courts et étroits; on sait le principe de cette manière d'habiller : c'est par économie; c'est parce que le Roi habille tous les ans. — Mauvaise espèce d'étoffes : elles sont toutes fabriquées à Berlin. Nos plus mauvais tricots sont meilleurs; — culotte de toile blanche; — Grenadiers; des bonnets de cuivre en mître. Il y a des régimens de fusiliers qui en ont à-peu-près de pareils. — Fusiliers ont des épées courtes, les grenadiers des sabres courts et recourbés. — Buffeterie comme la nôtre. — Officiers et bas-officiers armés d'espontons; — bonne marche assez alongée, toujours sans batterie; — forme de pas naturel et aisé; — port d'armes point gêné,

fusil alongé, crosse empoignée par devant et de toute la main. — Grand silence, sans qu'il paroisse coûter. — Immobilité assez grande, sans minutie. — Commandemens brefs. Après une heure de manœuvre, là garde a défilé. — Officiers voyant défiler : — ordre après la parade, comme chez nous, ou plutôt, nous comme chez eux ; car, sur une infinité de détails, nous les avons copiés. Heureux si nous l'avions toujours fait avec discernement ! Heureux si nous n'avions pas outré ! Plus heureux si, en les imitant, nous n'avions pas cessé de nous estimer !

Après la parade, promené dans la ville : — vu différens objets peu curieux qu'on ne regarderoit pas à Paris, qu'il faut voir parce qu'ils sont à 300 lieues de nous, qu'on ne veut rien laisser derrière soi, et plus que tout cela, parce que les édi-

fices, l'ensemble des détails, en apparence les plus indifférens, éclairent sur l'esprit et sur les mœurs d'un pays. — D'ailleurs, en voyant, on apprend toujours des anecdotes; on se souvient, on compare, on pense. Qu'on s'instruiroit, si l'on questionnoit toujours, si l'on vivoit par-tout en voyageur!

Vu Mont-Bijou, petite maison de plaisance en entrant dans la ville, les délices de la feue Reine-mère. Appartenant aujourd'hui à la Régnante, qui l'a laissé tomber, faute d'avoir de quoi l'entretenir. Elle n'a en tout que 30,000 florins de pension, sur quoi il faut qu'elle paie sa dépense de table, de jeu, de garde-robe, etc.; — maison à l'Italienne, de mauvais goût en dedans, et délâbrée en dehors; — jardins confus, mal dessinés, remplis de mauvaises statues, de petits

bassins, de petites grottes. La Reine y soupe cependant quelquefois l'été.

Palais du prince Royal; petite architecture, de mauvais goût, point de cour; on y entre par un perron sur la rue. — Très-médiocrement meublé; — est occupé par la douairière, mère du prince de Prusse. Le prince demeure toujours à Potsdam, où son régiment est en garnison. — Inscription française dans le fronton, portant : *Palais du prince Royal;* — remarquable, parce qu'elle fut mise par le Roi d'aujourd'hui, alors prince Royal, et qu'elle le fit mettre en prison par son père : il ne pouvoit supporter le goût que son fils témoignoit pour les Français, en tout ce qui étoit étranger à son pays. Ce goût paroît être attaché à la jeunesse des princes de Prusse. Celui-ci est de même; il est, dit-on,

affable, aimable ; il semble ne pas autant aimer les armes ; mais on ne connoît les Princes héréditaires que quand ils sont sur le trône.

Autre inscription avec embléme, sur la grille du perron ; c'est un aigle s'élevant vers le soleil avec ces mots : *Soli non cedit. (Il ne cède pas au soleil.)* Si cet embléme étoit de sa création, il méritoit plus la prison que l'inscription française ; si c'est l'embléme de la Prusse, elle est plus fière, plus fastueuse que le *Nec pluribus impar* de Louis XIV. Pourquoi l'Europe n'y a-t-elle pas fait la même attention? C'est parce que les moyens des deux Puissances n'étoient pas les mêmes, et qu'on n'est jaloux que de ce qu'on craint.

Palais du prince Henri, donné par le Roi ; — grand développement de bâtimens sans profondeur. — Assez belle cour. — Avant-corps avec pilastres co-

rinthiens. — Tout le reste nu, et enluminé de couleur de rose. — Les appartemens assez beaux. — Quelques tableaux. — Grande galerie de mauvais goût. — Le Prince étoit à Reinsberg, maison de campagne à lui, à quelques milles de Berlin.

La grande rue dont j'ai parlé, qui forme une espèce de cours, et le parc, sont les seules promenades de Berlin. Il y a beaucoup de places, dont aucune de belle : presque toutes sont plantées, mais mal. — Au milieu de l'une, statue pédestre en marbre du maréchal Schverin. —

Il est représenté dans le moment où il arrache un drapeau des mains d'un fuyard, pour ramener ses troupes au combat : beau moment pour un sculpteur homme de génie ! — La statue est détestable.

Pont de pierre sur la Sprée ; c'est le seul : les autres sont en bois. On y voit

la

la statue équestre en bronze du Grand Electeur ; — assez belle ; mais trop petit piédestal ; — ornemens de mauvais goût. — Esclaves enchaînés à ses pieds ; — on ne les avoit pas pardonnés à Louis XIV.

En tout, Berlin a l'air d'un grand quartier-général, d'une métropole militaire. Les Princes du sang y sont comme des particuliers. Sentinelles à leur porte, non comme Princes (car à ce titre on ne leur rend rien), mais suivant leur grade. Le prince Henri en a deux, parce qu'il est général. Le prince de Prusse n'en avoit pas quand il étoit colonel. — Tout le monde en uniforme et en bottes, jamais autrement. Les officiers vont à la cour en bottes ou en guêtres, suivant l'arme dans laquelle ils servent. Le land-grave de Hesse, l'année dernière, à son mariage, étoit le matin du jour de gala en bottes ; ne quitta

pas l'uniforme le soir ; mit seulement des bas blancs pour danser. Le roi de Prusse, par extraordinaire, mit des bas noirs : quand il lui arrive de quitter les bottes, il n'en porte jamais d'autres. — Minuties en apparence, mais dont le résultat montre l'esprit de la Cour et du Gouvernement.

Dîné chez M. de Pons. — L'après-midi, fait des visites avec lui : bien reçu par-tout ; — point de société pour les étrangers, et sur-tout pour les ministres. Les Princes même n'osent les voir ; ne les reçoivent jamais chez eux, crainte de déplaire au Roi. — Inquisition secrète, pire que celle des Dix à Venise : — Roi-maître, maître absolu, jusqu'au point qu'on ne peut disposer de ses propriétés sans lui, quand elles sont un peu considérables ; il a souvent gêné un particulier dans la vente de sa maison, dans

la disposition de sa fille. — Le Roi cherche, tant qu'il peut, à attirer des gens riches dans ses États : il n'y épargne rien. — Ministres à foison : il en donne le titre, quand cela peut décider des maisons étrangères, nobles et riches, à s'établir dans son pays ; — comte Werthern, ci-devant envoyé de Saxe ; — l'a eu avec l'aigle noir, parce qu'il s'établit à Berlin, et qu'il a 100,000 liv. de rente en Saxe.

Le 12 juin.

Vu encore manœuvrer la parade, de même au parc : même nombre d'hommes, mêmes mouvemens ; c'est-à-dire, marche en bataille, — rompre et se reformer, — point de déploiement. Toujours plus content de cette infanterie, de sa bonne mine sous les armes, de l'aisance du soldat, et sur-tout de la facilité de la marche. - Point d'excès dans l'immobilité.

Quelques mouvemens d'armes pour se reposer sur le fusil, pour le reporter, — exécutés avec vivacité plutôt qu'avec ensemble; — de même, rangs ouverts et serrés.

Régimens de Ramin et de Lothum, — m'ont paru les plus beaux de l'infanterie de la garnison. M. de Ramin, lieutenant-général, gouverneur de Berlin, homme excellent pour les détails d'une place, contient cette grande garnison dans la meilleure discipline; est, d'ailleurs, un homme maussade et sans esprit; avec cela, affection du Roi, ou du moins, bon traitement pour ce général, dont il est content. Trait de bonté et d'honnêteté qu'il eut pour lui l'année dernière au sujet de la chasse.

Il y a des régimens Prussiens qui ne sont pas vêtus aussi étroitement que les autres. Celui de Lothum l'est fort bien.

— Grands revers, — manche aisée; cela dépend un peu du colonel, qui, malgré l'économie avec laquelle les draps sont donnés dans la quantité exactement nécessaire, peut cependant faire gagner quelques lignes sur la coupe.

Grand nombre de Français dans les troupes du roi de Prusse : il est certain qu'il y en a plus de 25,000 ; on les reconnoît sans leur parler. La physionomie nationale, la forme de la jambe, le maintien plus aisé, les font aisément distinguer. S'ils apprennent l'arrivée d'un officier Français dans une auberge, ils viennent successivement : ils se montrent; ils remplissent le corridor, votre chambre, si vous leur donnez accès. Je n'en ai voulu entendre aucun : leur vue serroit mon cœur. — Dans les rues, dans les allées du parc, quelques-uns m'abordoient hardiment : ceux-là m'indignoient; d'au-

tres se détournoient en me voyant : ces derniers m'attristoient ; ils se repentoient, sans doute !

Passé le matin deux heures avec M. de Pons ; il m'a communiqué et confié tous les renseignemens pris par lui ou par un M. de Sandré, qui étoit resté chargé des affaires de France à Berlin depuis M. de Guines. Mémoires de ce M. de Sandré sur beaucoup d'objets : il y en a quelques-uns d'intéressans.

Singulière précaution pour les couriers ; on n'en voit jamais arriver ni partir aucun ; des chasseurs prennent et portent les paquets à une ou deux postes de Berlin. Grand parti que le roi tire de ce corps de chasseurs. Il est commandé par M. d'Anhalt. Fonctions et composition de ce corps, détaillées dans ce que je rassemble sur la constitution du militaire Prussien.

Difficulté d'avoir même, sur cette partie, des renseignemens exacts: on ne voit pas les officiers principaux. On ne les visite pas; les autres ne vont pas dans la société: tous sont inaccessibles aux étrangers. On parle de la gêne dans laquelle vivent les ministres étrangers à Venise; ils sont plus retirés, plus isolés à Berlin. Cette inquisition s'étend aussi sur les militaires étrangers, et particulièrement sur ceux qu'on soupçonne de vouloir connoître et observer.

Franchise de M. de Pons: il convient qu'il n'a pas pu pénétrer à fond tous ces détails de la machine prussienne. Il dit qu'il faut du tems et de la patience.

Dîné chez moi, et travaillé toute la journée sur les papiers que m'avoit confiés M. de Pons.

Le soir été à la comédie: troupe française très-mauvaise. — Le Roi lui

donne cependant 10,000 écus d'Allemagne par an ; — vilaine salle. Il va en faire bâtir une ; — il aime les spectacles français quoiqu'il y aille rarement ; — Il l'entretient pour tâcher de polir les esprits, pour accréditer l'usage de la langue française qu'il parle toujours ; avec cela elle est déserte. Les habitans, et la garnison sur-tout, se portent en foule au théâtre allemand, qui est le comble du ridicule et de la barbarie. — Loge de la Cour à la comédie française ; les princesses y étoient. —— Femmes de Berlin, toutes au courant, et à la fureur, des modes de Paris : toutes parlent français, et même entre elles. On dit qu'il y en a d'aimables ; — soupé le même soir avec deux ou trois, chez le ministre de Hollande. Bonne chère, long soupé, point de valets étrangers, usage de faire tourner les plats. — Point de

maisons riches à Berlin : le Roi envahit tout.

Retrouvé avec plaisir, à ce soupé, deux personnes qui avoient beaucoup connu mon père, pendant qu'il étoit prisonnier à Berlin. — Je savois qu'il y avoit été triste, malade ; et quelques honnêtes gens avoient adouci sa captivité : ces deux personnes étoient du nombre peut-être.

Le 13 juin.

Promené à cheval dans les dehors de Berlin. — vu deux jardins de particuliers, qui passent pour les plus beaux : rien de plus mesquin et de plus mauvais goût ; manière hollandoise, petits berceaux, petits colifichets, grand nombre de vilaines statues. Je m'attendois bien, par ce que j'avois vu par tout du goût national, que ces jardins seraient mé-

diocres ; mais il faut voir ce qui est réputé beau dans chaque pays.

Vu l'arsenal avec un capitaine d'artillerie, frère d'un négociant auquel j'étois recommandé. — Précaution de me faire mettre en habit bourgeois, et de me faire entrer par la porte de derrière. — Beauté intérieure de l'arsenal ; m'avoit déjà frappé à l'extérieur. — Grand bâtiment quarré, d'une belle architecture et bien adaptée à l'objet. — Trophées parfaitement travaillés. — C'est le seul monument de bon genre qui soit à Berlin : — chaînes tendues tout au tour du bâtiment, attachées de distance en distance, à de beaux canons de fer, qui servent de piliers : font un bel effet et bien analogue à l'objet de cet édifice. — Cour intérieure vaste et belle.

Dans les salles basses, on voit toute l'artillerie destinée aux troupes de la

garnison de Berlin et des environs. Chaque corps de troupe a aussi son artillerie dans un dépôt principal, de manière qu'en vingt-quatre heures, elle peut atteler et se mettre en campagne. Chevaux d'artillerie fournis par le pays, toujours existans avec les harnois nécessaires ; on en fait la revue tous les ans.

Formation d'un équipage d'artillerie dans les troupes prussiennes ; chaque bataillon d'infanterie a deux pièces de canon, une de 3 et une de 6 livres de balles. Un jour de bataille, tous les régimens de première ligne prennent les pièces de 6, et ceux de la seconde, les pièces de 3.

Indépendamment de cela, l'artillerie du parc est formée à raison de deux pièces par bataillon, de deux calibres seulement, de six longues et de douze

petites : ces calibres m'ont paru très-forts. L'officier d'artillerie qui étoit avec moi, et qui est un homme instruit, m'a dit que leurs pièces de 6, revenoient à nos pièces de 8, et leurs pièces de 12, à nos pièces de 16. Ils ne mènent jamais en campagne d'autres calibres. Ils mènent d'abord un très-grand nombre d'obusiers, un par bataillon, de 7 livres de balles, et qui fait partie de l'artillerie du régiment, ensuite dans la proportion de moitié avec le reste de l'artillerie, des obusiers de 15 et de 30, ils en ont de 36, mais qui font partie de l'artillerie de siége. En canons, ils n'ont pour ce dernier objet, que du 24.

Affuts de siége, lourds et mal-adroits; il n'y en avoit que quatre de montés dans l'arsenal, (car il n'y a point d'équipage de siége à Berlin) : ils sont tous

dans les places, sur les frontières, comme Magdebourg, etc., et de même prêts à agir; leurs affuts de campagne sont aussi moins légers, moins maniables que les nôtres. Ils n'y ont fait aucun changement depuis la guerre; — essieux de bois, — point de boîtes de cuivre; — anciennes hausses et coin de mire; — pièces toutes simples et sans ornement.

Fonderie près de l'arsenal; on y travaille toujours. Le Roi a une quantité prodigieuse d'artillerie en dépôt. Outre l'artillerie, ainsi attachée à demeure aux troupes, il y a à l'armée une artillerie de réserve considérable. — Grand usage des obusiers; — bonne manière, je crois: ils s'en servent beaucoup pour l'attaque des villages, et contre la cavalerie: souvent dans la dernière guerre, ils ont battu un village avec quarante obusiers à-la-fois.

Caissons d'infanterie et d'artillerie en état de tout point. Chaque bataillon en a un contenant une fourniture complette : c'est 90 coups par homme. Chaque homme en porte, indépendamment de cela, 90 dans sa cartouche, dont 30 séparés, et 60 en paquets. Une autre fourniture de 90 coups par homme, suit en dépôt à la réserve d'artillerie. Nos caissons sont mieux faits et mieux ordonnés; et en tout, toute la machine de nôtre artillerie est supérieure à celle-là: mais nous avons trop de variété dans nos calibres, trop d'espèces de cartouches à boulets, à grosses balles, à petites balles; cela fait complication; cela occasionne souvent dans le tumulte d'une action, dans le remplacement des consommations, des inconvéniens relativement aux calibres et aux circonstances : ce que nous n'avons

pas enfin, c'est cette artillerie divisée et agréée de tous points en temps de paix, comme elle doit l'être en temps de guerre, de manière, je le répète, que chaque corps de troupes a la sienne, et peut entrer en campagne dans les vingt-quatre heures.

Les troupes ont de même en magasin, tous leurs attirails de campagne, bidons, gamelles, outils, tentes; ainsi, tandis qu'à la paix, nos troupes se séparent, désarment, restent sans officiers-généraux, sans attirails de guerre, sans esprit de guerre même, les troupes Prussiennes restent toujours formées en corps d'armée, peuvent se rassembler dans deux ou trois fois vingt-quatre heures, sur cinq ou six points principaux, et agir sur-le-champ. Il n'y a pas jusqu'aux charriots de compagnie, qui ne soient tout prêts : à la vérité,

ils ont pendant dix mois de l'année, un grand nombre de congés ; mais on les rappelleroit tout de suite : et comme ces congés ne se donnent qu'aux soldats nationaux, comme chaque régiment est au centre du district qui lui est assigné pour les recrues, ils auroient rejoint avant que la masse fût en action.

Salle haute de l'arsenal, — immense, et faisant le tour des quatre ailes du bâtiment, remplie d'un très-grand approvisionnement d'armes pour tous les corps. — Fusils de l'infanterie réglée, garnis de cuivre ; — nouvelles baguettes propres à charger des deux bouts et n'ayant, au moyen de cela, pas besoin d'être retournée : — vont être donnés à toute l'armée. — Armement des bataillons francs, qui ne se lèvent qu'à la guerre. — Les fusils ne sont pas garnis de cuivre par économie, vu la grande consomma-

tion

tion d'hommes qu'entraine la composition de ces bataillons. — Espontons et hallebardes pour les officiers et bas-officiers : — ceux des grenadiers en ont qui ont quinze pieds ; il est vrai qu'ils les racourcissent. La seconde campagne de la guerre dernière, la plupart des officiers incommodés de l'embarras de leurs espontons, les avoient laissés. Le Roi les fit reprendre, et depuis on les fit toujours porter. — Officiers de grenadiers ont été tolérés, armés d'épées. — Sabres de cavaliers et de dragons, les mêmes pour la lame, qui est plate, droite et de la meilleure qualité. — La garde des sabres de cavalerie porte les armes du Roi ; voilà la seule différence ; — bons fourreaux, garnis de fer, meilleurs que les nôtres. — Sabres de hussards à lame recourbée à la hongroise. En tout, leurs armes blanches

ne sont pas bien fabriquées; — se font à Spandau, où sont la plupart des atteliers militaires, en tout genre.

Dîné chez M. de Pons; — causé longtems avec M. de Van-Swieten, (ministre de l'Empereur), sur le roi de Prusse, sur son gouvernement. — Ouverture de ce ministre; — anecdotes intéressantes sur plusieurs sujets. — Rien n'instruit comme les conversations sur les lieux: la vue des objets fait naître des questions, qu'on ne feroit jamais loin d'eux.

Été le soir à Schônhausen, pour être présenté à la Reine; c'est une maison de plaisance, à une lieue de Berlin. — Présentation à la Reine et aux Princesses: — la Reine me parla de mon père, de son inquiétude sur mon compte pendant la guerre, et à l'époque de la

bataille de Minden. — Princesses honnêtes pour les étrangers ; — point jolies. Il y avoit là la Princesse douairière de Prusse, mère du Prince Royal, la Princesse Royale, qu'on appelle *Princesse de Prusse*, la princesse Henri et la princesse de Brunswick ; — cette dernière assez jolie.

Présenté au prince Frédéric de Brunswick : il me parla assez long-temps ; éloges très-grands de mon ouvrage, qu'il avoit lu à Potsdam avec son frère le Prince héréditaire. — Je lui ai remis une lettre de M. d'Alembert. Il n'y avoit pas ce jour-là de Cour pour les femmes, la Reine prenant les eaux et se retirant de bonne heure. — Maison très-petite, très-médiocrément meublée. Peu de domestiques et mal vêtus ; pauvres petits pages, mal vêtus aussi, venant et s'en retournant à pied ou en charrette.

— Jolis jardins : la Reine en a donné le dessin. — Ruisseau agréable ; — promenades charmantes le long du ruisseau.

Il n'y a pas plus de magnificence dans les fêtes. — Table du Roi ces jours-là mieux servie ; servie en vaisselle d'or : il en a pour 30 couverts ; — servantes entrant dans les appartemens pour desservir après-dîné, et balayant jusques dans les jambes du Roi.

Soupé chez M. Harris, ministre d'Angleterre, auparavant ministre à la cour de Madrid ; — a conclu les arrangemens des isles de Falkland ; — paroît homme d'esprit, délié ; parle parfaitement français. — Jardin de sa maison charmant : il l'a fait arranger à l'anglaise.

Le 14 *juin.*

Parti pour Potsdam. — Mauvais, très-mauvais pays : — sables, — pins, —

peu de villages. — En approchant de Potsdam, on découvre la Havel, rivière très-large ; — pont de bateaux ; — avenue qui conduit jusqu'à la ville. — Belle poste ; — questions sans nombre à la poste.

Logé à l'Aigle-rouge. — Nouvelle interrogation à subir par un bas-officier, envoyé par l'adjudant du Roi : — ce que j'étois, — ce que je faisois, — où j'allois, — combien je me proposois de rester, — si je voulois voir le Roi? — Mauvaise auberge : lit de camp, point de rideaux, dîné détestable ; tout au beurre et au sucre. — Été tout de suite chez M. le Catt, secrétaire du Roi, à qui j'étois annoncé par M. d'Alembert ; — M. d'Alembert m'avoit donné une lettre de recommandation pour le Roi : elle étoit exprès à cachet volant. Je l'ai communiquée à M. le Catt : il s'est chargé

de la remettre, avec la lettre suivante, que j'ai écrite au Roi :

SIRE,

« La lettre de M. d'Alembert, à la-
» quelle je prends la liberté de joindre
» celle-ci, explique à Votre Majesté les
» motifs qui m'amènent dans ses États.
» J'y viens rendre hommage à sa gloire;
» je viens m'y instruire; je viens, sur-
» tout, tâcher d'effacer les impressions
» que quelques phrases ont laissées dans
» l'esprit de Sa Majesté. Se pourroit-il,
» Sire, que l'homme qui vous a offert
» avec tant d'empressement son Ouvrage,
» qui a payé dans vingt passages différens
» le tribut d'admiration et d'enthousiasme
» qui est si légitimement dû à Votre Ma-
» jesté, eût volontairement employé des
» expressions qui lui déplaisent? Il ne

» l'a pas fait, Sire : il ose le protester à
» Votre Majesté. Daignez lui accorder la
» grace de vous faire sa cour. Permet-
» tez-lui de voir un Roi, dont l'Histoire
» aura tant de merveilles à raconter ; le
» désespoir de la postérité est de ne
» pouvoir pas connoître les Grands-
» Hommes dont elle lit les exploits :
» j'ai le bonheur d'être né du siècle de
» Votre Majesté ; celui de la voir, de
» l'admirer par mes yeux, semble me
» revenir de droit. On adoroit à Athènes
» *le Dieu inconnu :* faites, Sire, que
» ce ne soit pas au *Héros inconnu* que
» j'adresse toute ma vie mon hommage ».
Je suis, etc.

Potsdam assez grand, — peu peuplé : — environ 18 mille ames seulement, y compris la garnison de 12 mille. — Rues larges, droites, bien alignées ; sans cesse

embellies par le Roi qui fait bâtir de nouvelles façades à l'italienne, le plus souvent d'après de mauvais dessins. — Les soldats et quelques fabriques occupent une partie des maisons ; — la plupart sont ornées de vases, de colonnes, de pilastres, de mauvaises statues : il y en a plus sur les toits que de passans dans les rues. Cette manie de statues, qui règne dans tous les bâtimens du Roi, a gagné les maisons des particuliers : tout y est rempli de mauvais bustes de plâtre ; j'en ai ma chambre tapissée. On les pose sur des piédestaux appliqués à des murs enluminés de couleur de rose, de jaune, de bleu. — Au-dedans de ces maisons à belles façades, logent, ainsi que je l'ai dit, des soldats, des fabriquans. Étrange contraste de misère et de magnificence qui en résulte : le long d'un pilastre corinthien, on voit pendre des culottes de

soldats ; des enseignes à bière sont attachées à des murs chargés de demi-Dieux.

Un bras de la Havel forme plusieurs ruisseaux dans Potsdam. — Ponts aussi décorés de vases et de statues. — Différentes places : — sur celle du château est un obélisque de marbre ; d'autres sont plantées ; — beaux corps de garde ; — portes de la ville, toutes bâties à neuf et d'un bon genre.

Le château est un corps-de-logis avec deux ailes oblongues, décorées extérieurement d'un ordre corinthien : — péristiles circulaires et du même genre à l'entrée ; — en face, un jardin assez petit, bordé par la rivière ; — à droite, une place pour la parade. — A 500 pas du château, en retournant à Potsdam, au milieu des sables et sur une éminence, est un belvédere à deux étages, orné ex-

couronnement de colonnes, dans lequel il fait faire plusieurs salles revêtues de marbres et de dorures. On découvre de la plate-forme une vue assez étendue; mais c'est un pays aride, tristement boisé de sapins, très-peu habité. Au bas de ce belvédere, sont beaucoup de serres chaudes; elles sont multipliées à l'excès dans toutes les maisons du roi de Prusse. Il aime prodigieusement le fruit : il en mange toute l'année, à toute heure. — Nombre incroyable de statues de toute espèce, dans tous les bâtimens du Roi; beaucoup de nudités, pas une de cachée : il n'y a point de chûtes de feuilles à espérer; le Roi le veut ainsi; il n'est cependant point obscène dans ses entretiens, ni même dans son extérieur.

Le 15 *juin.*

Vu le matin M. le Catt. Il a donné ma lettre : le Roi l'a lue, et a lu aussi celle de M. d'Alembert. M. le Catt est persuadé qu'il me verra ; qu'il me permettra de voir ses troupes. — M'a mené chez M. *Quintus*, auparavant nommé *Guichard*, et au service de Hollande, actuellement colonel au service de Prusse ; passant sa vie avec le Roi ; auteur de plusieurs ouvrages militaires : on m'a dit qu'il l'étoit de la critique de mon Ouvrage, insérée dans les journaux de Berlin : je n'ai fait semblant de rien. Honnêtetés sans nombre.

A gauche de la terrasse du château, est une galerie de tableaux ; — bâtiment isolé, assez noble : pour mascarons, des têtes d'histoire. Le long des bâtimens, des statues emblématiques, des génies et

des arts, toutes en marbre. — En dedans, belle galerie, de belle forme, gâtée au milieu par une coupole qui la coupe. — A un bout, est un vestibule quarré et un escalier pour monter dans la lanterne de la coupole. — A l'autre bout, cabinet quarré où sont encore des tableaux; galerie décorée intérieurement, du côté du jardin, de colonnes, de trophées, de pilastres; plafond trop chargé de dorures; — sur la face opposée, tableaux: — beaucoup de *Rubens*, *Vandyck*. Trois beaux *Rubens*, sur-tout des tableaux du *Corrège*, de *Jules Romain*, du *Dominicain*, deux de *Raphaël*. — Dans le cabinet du bout, beaucoup de *Vanderwerff*, quelques-uns charmans; — le Roi achète toujours, mais il marchande: il en attend trois de *Battoni*.

Ce vieux Sans-Souci est le séjour habituel et favori du Roi: il y vit en par-

ticulier, sans suite, sans gardes; personne n'y va que quand il est mandé. Six semaines, dans l'hiver seulement, il va à Berlin. Il n'a fait bâtir le nouveau Sans-Souci que pour la majesté : il n'y va que quand il a des étrangers à recevoir, par exemple actuellement la princesse d'Orange.

Le 16 *juin.*

Présenté au prince de Prusse avant la parade : — honnêtetés de ce Prince. — Parlé de mon père, de mon ouvrage, du baron du Pirch : — qu'il étoit bien fâché de ne pas me donner à dîner ou à souper : — que le séjour de la princesse d'Orange à Sans-Souci l'obligeroit d'y être soir et matin.

Vu défiler et auparavant exercer la parade : — premier bataillon du régiment des gardes, — parut en entier, mais sans

fusils : — marché en bataille, rompu plusieurs fois, — changement de front toujours au pas ordinaire.

Marche en bataille, — bonne et bien alignée. Trois officiers en avant du centre et des ailes, — les autres dans les rangs; — manœuvre par file, bonne pour ouvrir des intervalles et pour les refermer après avoir passé un obstacle; — défilé par demi-division.

Beauté extraordinaire (et incomparable à tout ce que j'ai vu) de ce 1er. bataillon des gardes : — bien vêtus; — grands chapeaux, bordés de grands galons d'argent : — habit bleu, point de revers, brandebourgs d'argent et clinquant, doublure rouge; — culottes et vestes chamois : — composé, comme les autres, de cinq compagnies et deux de grenadiers.

Le second et le troisième bataillon des gardes est habillé moins richement; ils

n'ont que des brandebourgs en laine ; il y a à Potsdam un quatrième bataillon qui fait aussi partie du régiment des gardes ; — les brandebourgs sont jaunes : c'étoit le fameux bataillon de géans du feu Roi ; — n'est aujourd'hui qu'un bataillon de fusiliers ordinaires ; — a conservé le nom d'anciennes gardes, et a le pas sur les autres régimens de l'armée. — Dans une autre partie de la place du château, et dans quelques allées du jardin, manœuvre de la parade du régiment du prince de Prusse, avec leurs armes, — et dans le même ordre que la parade du régiment des gardes. — Marché en bataille et rompu ; — beaucoup de Français dans l'un et dans l'autre ; sur le même terrain, exercice de détail de différentes petites troupes ; — garnison de Potsdam toute pourvue de baguettes de nouvelle invention : — vitesse prodigieuse du chargement.

Parade par régiment. — Prince de Prusse à la parade du sien, comme un simple colonel : — il en fait strictement les fonctions en tout. — *Il me remercia d'avoir si bien écrit sur une profession qu'il aime avec passion ;* (ce furent ses termes). — Vie privée et gênante qu'il est obligé de mener : — maison qu'il occupe, très-simple ; — pas le moindre faste ; — à peine de quoi vivre. — Instruction prise sur son caractère, sur son intérieur : je crois qu'il soutiendra la machine que lui laissera son oncle ; — pas assez vu d'ailleurs, pour le juger moi-même.

Le Roi m'a fait dire par M. le Catt, qu'il me verroit demain : — c'est plus que je n'osois espérer, d'après la prévention où on m'avoit dit qu'il étoit contre moi. — D'ailleurs, il est dans un moment de grand travail ; et la princesse d'Orange

étant

étant à Sans-Souci, il n'y avoit point dans ce ce temps-là d'étrangers.

Dîné chez le colonel Quintus : — longue conversation avec lui et M. le Catt. — Quintus est mécontent du Roi : le Catt en est content ; — différence que cela jette dans leur propos ; — tous deux cependant d'accord sur les grandes qualités de ce prince, sur son infatigabilité, sur sa vigilance à tout, sur sa générosité dans toutes les grandes choses, sur sa bisarrerie et parcimonie dans toutes les petites ; c'est sur la simplicité, sur ce retranchement de toutes les dépenses du trône, qu'il trouve le moyen de fournir à tout le reste.

Grande dépense qu'il fait sur des objets utiles. — Traits de générosité inouis envers le général Saldern, envers un de ses pages, encore la veille, envers la noblesse de Poméranie. Cent mille

écus prêtés l'année passée à cette dernière, en retirant les intérêts, et produit de ces intérêts employés à une pension pour les veuves des officiers de cette province.

Bonne constitution : — vigueur prodigieuse de ce Prince ; il n'a que la goute à craindre. A cheval, on le prendroit pour un centaure. — Singulière ouverture de Quintus, (le Catt m'ayant laissé seul avec lui), que toute l'Europe avoit de fausses idées sur la cause des succès de ce Prince ; — que c'étoit ses manœuvres, moins que la discipline et la valeur de ses troupes, qui l'avoit fait vaincre ; — qu'il y avoit bien loin de la théorie de ses camps, à la pratique de la guerre ; — qu'à le bien examiner, *Lissa* étoit la seule bataille dont il dût le gain à sa tactique ; — qu'à *Collin*, il s'étoit surpassé en manœuvre, et qu'il

avoit été battu ; — qu'à *Torgau*, c'étoit au hasard qu'il devoit le gain de l'affaire; — que tout y avoit été mal engagé ; — que Ziethen n'avoit pas attaqué quand il le devoit ; — que dans les armées Prussiennes, les plus belles dispositions manquoient aussi par l'exécution, — par le défaut d'accord entre les parties; — qu'il ne falloit pas croire qu'en Prusse tout fût approfondi et perfectionné ; — qu'il y avoit sur beaucoup d'objets plus de routine que d'art ; — que la force des armées Prussiennes étoit dans l'ordre, dans le maintien de l'ordre, dans la rigueur de la discipline ; — qu'une histoire de la dernière guerre, écrite par un homme impartial et placé à la source des évènemens, étonneroit bien les militaires étrangers : — qu'ils y verroient souvent l'inverse de tout ce qu'ils imaginent : — nous devons reprendre cette conversation.

Ce Quintus est un homme qui a beaucoup de connoissances, mal digérées; il s'exprime difficilement : mais dans ce qu'il m'a dit, il y a des choses de vérité qui m'ont frappé. Il est inoui combien la vérité, même dans les évènemens dont on n'a pas été témoin, a le droit de se faire sentir. Mais pour en être frappé, il faut avoir un bon esprit : c'est ainsi que, pour goûter l'harmonie, il faut avoir de la justesse dans l'oreille. — Quintus ne me développera, ne m'approfondira rien, parce qu'il n'en a pas le talent; mais il me mettra sur la voie : il me fera beaucoup penser; il a presque toujours suivi le Roi pendant la guerre; il le voit tous les jours depuis la paix.

Dîner, — convives — M. le Catt, un colonel Coucy, un aide-de-camp du Roi, parlant bien français, homme

instruit, à ce qu'il m'a paru ; Quintus prétend qu'il l'est beaucoup ; un baron de Goltz, lieutenant, m'a paru aussi un homme spirituel et instruit ; envoyé par le Roi, en 1760, auprès du Kan des Tartares, pour susciter des affaires à la Russie : — y avoit réussi, dit-on, quand la mort d'Élisabeth et le nouveau systéme de Pierre III, servirent encore mieux le roi de Prusse ; — un major à la suite du Roi, Savoyard, homme de même très-instruit et travaillant, dit-on, beaucoup. — Conversation intéressante : — je l'ai mis sur la dernière guerre. — Bataille de *Kunersdorff*, — affaire de *Maxen ;* le colonel Coucy m'a fait entendre qu'ils ne pouvoient pas tout dire. A été Envoyé du Roi en Suède ; est vraiment un homme capable. — Reçu beaucoup d'honnêtetés. — Ton avantageux de ces officiers. —

Incursions sur les pauvres Suédois. — Histoire de leurs campagnes ; — n'ont jamais eu, vis-à-vis d'eux, que le colonel Belling, avec trois ou quatre mille hommes. — Turlupinades, plaisanteries sur leurs généraux, tout en rendant justice à ce que pouvoient être les soldats, qui sont encore d'une bonne espèce, qui seroient encore les soldats de Charles XII et de Gustave, s'ils les avoient à leur tête.

On effleura deux ou trois fois la nation française : on tourna autour de nos généraux ; si je n'avois pas été là, les pauvres Welches auroient eu leur tour. De temps en temps, un dépit intérieur, un mouvement très-peu philosophique, mais dont je n'étois pas le maître, me gagnoit ; je me senteis l'ennemi de ces hommes avec lesquels je buvois, je mangeois ; j'éprouve tous

les jours que, chez les étrangers, je suis bien plus Français encore que dans mon pays : c'est par vanité, c'est par intérêt personnel ; on voudroit être honoré, être relevé par le nom de sa Patrie : on n'aime point à rougir.

Colonel Quintus fouille l'antiquité dans tous les genres : il est naturaliste, amateur de vieux ustenciles, de vieux manuscrits, de tout ce qui est grec et latin ; ses disputes avec M. de Lolooz, aevnturier tacticien, auteur d'un ouvrage intitulé : *Militaire au-delà du Gange*, et de quelques autres, tous médiocres. — Séparé à cinq heures : c'est l'heure où il va chez le Roi. — Rentré chez moi ; — passé le reste de la journée à travailler.

Le 17 juin.

Présenté à 11 heures du matin au Roi, par le général Krokow, dans la galerie

au bout du palais. Première impression dont on ne peut se défendre en abordant un Roi Grand-Homme. Son air gracieux et affable me remit bien vîte ; je restai seul avec lui ; le Général se retira au fond de la galerie, quand il vit que le Roi lioit conversation avec moi ; — début sur mon ouvrage : — compliment flatteur, — puis sur mon âge, — sur mes services, — sur mon grade, — sur la guerre de Corse, — sur la politique de la France relativement à cette île, — sur M. d'Alembert, — sur notre littérature : — la conversation dura trois quarts d'heure.

On servoit son dîné, et il me ramena vers la porte. Je hasardai ma demande pour aller en Silésie : accordée avec toute la grace possible ; — que cependant ma clairvoyance me rendoit dangereux ; — qu'il seroit fort aise de m'y revoir ; —

que mon ouvrage lui avoit donné grand desir d'en connoître l'auteur. — Taille, visage, maintien de ce Prince, conformes à tout ce qu'on m'en avoit dit. J'avoue cependant que, dans cette première conversation, je l'ai mal observé : j'étois tout à ses paroles, et au desir d'y bien répondre. Une sorte de vapeur magique me sembloit environner sa personne; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour d'un Saint, et la gloire autour d'un Grand-Homme. Je me rappelle actuellement ses traits comme si je l'avois vu en songe; ce sont tous les détails que je sais de sa vie privée, de son caractère; c'est son portrait ressemblant que j'ai sous les yeux, qui me font retrouver ce que j'ai vu confusément et avec trouble.

Rencontré en revenant, le prince et la princesse de Prusse qui entroient pour dîner. — Honnêtetés de l'un et de l'autre.

— Prince Frédéric y dînoit aussi ; la princesse d'Orange, le Roi, le général Krokow, l'abbé Bastiani, le prince de Darmstadt, le colonel Couci, voilà ce qui devoit remplir les dix couverts qui étoient mis dans la grotte.

L'après-midi, vu M. Quintus : passé trois heures avec lui. — Conversation remise sur les sujets de la veille, sur le Roi, sur son caractère, sur mille anecdotes de la guerre dernière, sur tous les officiers généraux principaux, l'un après l'autre, Ziethen, Seidlitz, Mœllendorff, Anhalt, Leischwitz. — Fortune singulière, accident, disgrace actuelle de cet avant-dernier. — Leischwitz commande à Potsdam : homme médiocre ; — hasard de Torgau l'a mis en faveur : le Roi se jeta à son cou, l'appela son sauveur, et depuis l'a comblé de biens. C'est ainsi que le Roi se conduit ; quand il a commencé à bien

traiter, il comble; sa générosité n'a plus de bornes. Exemple, M. de Saldern : — A côté de ces exemples, on voit des gens qu'il laisse languir : ce Quintus, qui est dans sa familiarité depuis dix ans, en est la preuve. Son principe est de répandre peu sur les gens qu'il admet dans son intimité, afin de ne pas être exposé à des obsessions journalières. — Anecdotes sur le marquis d'Argens, le seul homme qu'il a peut-être aimé; — a cependant dérogé à ce principe pour Anhalt, qui a mangé à ses dépens des sommes immenses.

Projet de Quintus d'écrire l'histoire des campagnes du Roi; — matériaux qu'il ramasse; — immensité de cartes et de plans; — n'a pas assez de génie pour remplir ce projet; — sera cependant intéressante s'il veut tout dire, parce qu'il n'est pas enthousiaste du Roi, des Prus-

siens, de leur constitution, de leur tactique; parce qu'il pourra faire connoître beaucoup de fautes qui ont été faites, et qui existent dans cette armée, quoique la première de l'Europe.

Journal de toutes les campagnes, fait par un officier particulier, Warnery, colonel des hussards, disgracié et retiré : me l'a confié pour le reste de la journée ; m'a fait grand plaisir ; j'en ai pris des extraits ; m'a confirmé beaucoup de choses que m'avoit dit Quintus. Quelles fausses idées nous avons dans toute l'Europe sur les événemens de cette guerre ! Que de fautes de part et d'autres ! Hasard, hasard, Dieu de la guerre ! — Anecdotes intéressantes sur le caractère du Roi ; — s'abat facilement dans le premier moment de revers ; se relève rapidement, et est alors supérieur à tout ce qu'on peut imaginer. Son plus grand

abattement après *Kunnersdoff*, après *Hohenkirchen*; aussi après *Torgau*. A Hohenkirchen s'y joignoit le dépit de l'amour-propre. Pendant toute la guerre, méprisoit trop Daun, estimoit Laudon; étoit jaloux de son frère: ce Prince très-habile, en effet, n'a point fait de fautes. — Affaires du Roi aux abois toutes les campagnes, relevées toujours par miracle, et non pas sans bien jouer, sur-tout par les fautes de ses ennemis.

Résumé intéressant de toutes les fautes réciproques, fait d'après les manuscrits de Quintus, d'après ceux de Warnery, et d'après ce que j'ai appris de tous côtés. Avec cela, ce Prince étoit perdu sans la mort d'Élisabeth; — comptoit réunir toutes ses forces en un seul point, et attaquer Daun; se seroit fait tuer: — l'avoit dit à Quintus; — portoit toujours du poison sur lui; après la prise de *Schwreid-*

nitz, s'étoit retiré à Breslau ; — étoit au désespoir; ne se montroit plus, et n'alloit point à la parade ; apprend la mort d'Élisabeth, reparoît hommé nouveau. — Impression de tant de détresse n'est point effacée de son esprit : — Ne desire pas la guerre, au fond ; mais y est toujours prêt, en menace toujours : la feroit certainement, s'il le falloit.

Vu à Sans-Souci Launay et Delaitre, qui venoient de travailler avec le Roi, Deux Français à la tête de sa nouvelle régie. Presque tous les autres repartis : il ne reste que ces deux avec quelques autres, à la tête des départemens de provinces. Employés, commis, maintenant gens du pays. — Malédiction sur cette nouvelle forme d'administration. — Pays ruiné, vexé; — commerce entravé, languissant. — Cette finance française, cause du surcroît de haîne qu'on a pour

les Français. Nous rendons à la Prusse ce que l'Italie nous a prêté. Le Roi s'opiniâtre à cette forme, parce qu'elle remplit ses coffres pour le moment, soutient ses régisseurs. Grand état qu'il leur fait : — 25,000 écus à Delaitre : à peu-près autant à Launay. — Scènes scandaleuses qu'ont données les Français financiers. Cuisiniers, perruquiers, coureurs, valets de chambre, dans une partie de l'Europe, presque tous Français ; il ne nous manquoit que de fournir des traitans. C'est-là ce qui dégrade la Nation ; c'est par-là que les étrangers la jugent. — Un bon gouvernement feroit attention à cet objet, plus important qu'on ne pense, soit par rapport à l'émigration de l'espèce, soit par rapport à l'avilissement national.

Vu le soir M. le Catt ; — venoit avec Quintus de chez le Roi. — Honnêteté de ce Prince ; — a dit à M. le Catt qu'il

avoit été très-content de moi ; — renouvellé qu'il seroit bien-aise que je vinsse en Silésie ; — demandé ce que je fesois dans l'intervalle. — Chargé M. le Catt de me dire que, si je restois dans ses États, il m'invitoit à venir passer à Potsdam le tems des fêtes qu'il doit donner à la princesse d'Orange. — Incertitudes sur ma marche. — Voyage de Russie manqué, à mon grand regret : mais l'intérêt d'instruction militaire, l'occasion favorable que je pourrois ne pas avoir une autre année, me décidèrent : je fus à Breslau le 13 août.

Le 18 *juin.*

Parade. — Avant la parade, exercice du premier bataillon des Gardes : le Roi y étoit ; — fit essayer les nouvelles baguettes, et pour cet effet, faire l'exercice à feu. — Prodigieuse célérité de charge-

ment.

ment. Chaque soldat avoit trente coups à tirer ; furent consommés, la montre à la main, en huit minutes et demie. Les feux se firent toujours par bataillon : manie du feu toujours plus accréditée en Prusse. Le Roi semble y tenir plus que personne. Anecdote à ce sujet sur la bataille de Kunnersdoff. Combien ce feu prodigieux doit être peu meurtrier ! La plupart des soldats ne bourrent pas ; tous ajustent ridiculement bas. Le Roi me demanda si je connoissois ces baguettes ; entretien assez long avec le prince de Prusse.

Le 19 *et le* 20 *juin.*

A Berlin déterminé ma marche : d'aller à Vienne par la Bohême ; de visiter, en passant, les champs de bataille de la dernière guerre ; de pousser jusqu'aux camps de l'Empereur en Hongrie, et de

me rendre ensuite, par les monts Krapacs et par la Pologne, à Breslau.

Vu M. Grimm. — Le Roi lui avoit parlé de moi, et de même avec bonté; — lui avoit parlé du *Connétable de Bourbon* (1). — M. le Catt m'écrivit le même jour que le Roi lui avoit dit que m'ayant accordé le plaisir d'aller en Silésie, il me demanderoit à Breslau, celui d'entendre la lecture de cette tragédie: — répondu à ce sujet à M. le Catt. — Conversation avec M. Grimm, que je ne connoissois pas: j'en ai été content. — Opinion du roi de Prusse sur l'état de notre littérature. Il n'est plus au courant depuis que Voltaire et d'Argens ne sont plus auprès de lui. Le seul de nos poëtes qu'il estime, est *l'abbé Delille*. — Le Roi fait toujours

(1) Tragédie en cinq actes.

des vers, il en fait tous les jours, mais de détestables : on s'apperçoit qu'il n'a plus de correcteur auprès de lui. — En avoit adressé une pièce, il y a quelque temps, à son cuisinier, une autre aux confédérés. — Détails de la vie de ce Prince, toujours plus singulière : — il ne fait rien comme personne. — Houssards de la chambre; l'un d'eux, trésorier de ses dépenses personnelles. — Aversion pour tout ce qui s'appelle réparation : — n'en fait faire aucune; — tout tombe autour de lui. — État de ses voitures, de ses écuries; — anecdotes sur cela, m'ont été racontées par son grand écuyer lui-même. — Entrée à Berlin, avec sept chevaux gris et un noir : l'étiquette est qu'il la fasse avec huit chevaux gris : il en étoit mort un, et il n'a pas voulu qu'on le remplaçât. — N'a pour lui qu'une seule voiture,

de ville, campagne et voyage : un médecin de Paris ne s'en serviroit pas. — N'y va presque jamais; — va toujours à cheval, même à Berlin, quelquefois en voiture ; pour aller dîner chez la princesse Amélie. Cette princesse et sa manufacture de porcelaine, voilà les seules visites qu'il fasse quand il vient à Berlin; y arrive à cheval, suivi d'un palfrenier et quelquefois d'un page. Parle au peuple ; connoît tout le monde : sait le nom de beaucoup de marchands, d'artisans; va voir les maisons qu'il fait bâtir.

Acheté son portrait : — fidèle pour l'habillement, le costume; — petite épée de cuivre; canne enrichie de diamans; a de plus toujours plusieurs boîtes fort riches : — en tira trois ou quatre différentes, pendant le temps que je causai avec lui; — en a des milliers en ma-

gasin ; — singulier contraste avec le reste de sa simplicité. — Je reviens à son portrait ; lui ressemble, à ce qu'on dit, quand il est à la tête de ses troupes, mais ne ressemble point du tout au Prince qui m'a parlé. Effet de la singulière mobilité de sa physionomie : elle caresse à droite, et menace à gauche. Cette mobilité existe dans son esprit, dans son caractère, dans une infinité de détails de sa conduite : jamais il n'est le même, jamais on ne sait ce qu'il sera : toujours cependant, ces bisarreries, ces inconséquences apparentes ont un principe. On retrouveroit, en l'observant de près, la génération d'idées qui le fait agir quelquefois dans des sens contraires. M. d'Argens disoit qu'il n'avoit jamais vu d'homme, dont les inconséquences fussent plus conséquentes et plus réfléchies.

Vu la manufacture de porcelaine : — vilain établissement ; — appartient au Roi ; — lui coûte plus qu'il ne lui rend : mais fait plaisir à sa vanité ; — le soutiendra par conséquent. — Porcelaine m'a paru agréable ; un peu moins chère que celle de Saxe et de Sèvres ; — belle pâte ; — je la crois supérieure à la nôtre. — Jolies peintures, jolies formes ; modeleur Saxon ; — sa résistance à imiter nos modèles : — Ruse qu'on emploie pour l'y engager. — Superbe service : envoyé par le Roi à la Czarine : on en voit des échantillons. — Rafinement de galanterie dans les sujets des figures et des cartouches. — Temple de la gloire au milieu du dessert. Dans ce temple, trône occupé par l'Impératrice. Figures de biscuit comme à Sèvres ; bien inférieures en dessin. Buste du Roi ; — est caché quand le

Roi y arrive : il ne veut pas qu'on le peigne, qu'on le modèle ; il n'existe point de statue de lui.

Place du maréchal Schwerin, dans la ville neuve. Il va y faire mettre aux autres coins, celle du maréchal Keith, celle du général Winterfeld, aussi tués dans la dernière guerre : il en réserve une vacante pour le premier qui aura le même sort, et il s'en présentera en foule. — Ne haïssoit point, comme on le dit, le maréchal Schwerin.

Fausse idée qu'on a en France sur le courage de ce Prince. — N'étoit peut-être pas né avec celui du grand Condé ; mais s'en est fait un par principe, et qu'il a bien montré dans la dernière guerre ; — l'a poussé jusqu'à la témérité, à Torgau, à Hohenkirchen, à Kunnersdorff : A vaincu ainsi la nature dans plus d'un genre. — Étoit paresseux par

caractère, aimait à se lever tard; est aujourd'hui le plus actif des hommes; se lève au point du jour; est toujours dans les occasions, le premier et le dernier à cheval. Craint prodigieusement le froid, et a fait plus de campagnes d'hiver que personne. Jamais de pelisse, de manteau, quelque temps qu'il fasse. — Anecdote sur cela, passée au camp de Neustadt : n'avoit qu'un habit, alla se sécher à la cuisine, vint prendre place, tout fumant, à table, à côté de l'Empereur. — Houssards de la chambre l'accompagnoient à cette entrevue, mais avec des habits de velours, quoique ce fût en été. — Singularités, bisarreries, manières à lui : il n'a d'uniformité que dans le partage et l'emploi du temps : toujours aux mêmes heures, mêmes occupations. — Différence des hommes médiocres, aux hommes

extraordinaires, aux hommes nés pour faire époque : on voit les uns d'un coup-d'œil; on les juge par un jour, par huit jours, par un mois de leur vie, ce sont des triangles égaux dont il ne faut voir qu'un côté. Un homme comme le roi de Prusse a mille faces, mille rapports, mille nuances, mille inégalités ; son caractère est comme ces physionomies qui échappent au pinceau.

Vu différentes manufactures en laine et en soie : les premières assez bien montées. — Drap des troupes détestable; mais remplit l'objet, puisqu'il les veut habiller plus souvent. — Draps fins passables, mais très-inférieurs à ceux de France et d'Angleterre et plus chers. Avec cela, fournissent au pays, fournissent aussi quelquefois à la Pologne. Différentes autres étoffes de laine. — Laine en nature tirée du pays : cela

a été de tout temps sa principale richesse ; ce seroit la véritable manufacture nationale. On auroit mieux fait de s'y attacher et de les perfectionner, que de s'adonner à celles de soie. Ces dernières font des étoffes de toute espèce, taffetas, croisés, brocards, tout ce qu'on fait à Lyon, mais le tout quand on le commande ; de mauvaise qualité et fort cher ; Fournissent en partie au pays, parce que les étoffes étrangères sont défendues. Hommes et femmes de Berlin en tirent cependant beaucoup en contrebande. Quelques manufactures appartiennent en propre à des négocians ; fonds de quelques autres appartiennent au Roi. En tout 4,000 métiers de toute espèce à Berlin : mais il s'en faut bien qu'ils soient tous battans. — Autres détails sur le commerce, — sur les banques, — sur le change, — sur

la monnoie, — sur les manufactures, — sur les impôts de la Prusse, — rassemblés dans des mémoires séparés.

Ville de Berlin, encore parcourue beaucoup pendant ces deux jours : — Immense désert ; — quartiers où l'on ne rencontre personne ; — déjà plus de maisons qu'il n'en faudroit pour le double d'habitans, en les logeant comme à Paris, comme dans les grandes villes ; à la vérité, maisons peu élevées. — Nouvelle place qu'on va construire. — Vanité, prétentions du Roi, relativement à sa capitale. — Les rois bâtissent des places, des façades ; mais c'est le commerce, la richesse, la population du pays, qui font des villes. Défaut de richesses et de population, — grande plaie de la Prusse : — Il se fait sentir au milieu de Berlin, dans les maisons, dans les campagnes : — point de châteaux, —

point de maisons de campagnes, — point cette surabondance de richesses et d'hommes qu'on voit dans les environs des grandes capitales. Le roi de Prusse ne peut pas assez sentir ces vices intrinsèques de sa puissance ; il ne connoît que ses états ; il n'a pas voyagé : cette expérience manque à ses lumières.

Il y a aujourd'hui un mois que je suis parti de Paris ; et que d'objets ont déjà passé devant mes yeux ! Un mois n'est rien pour l'homme qui sommeille : il est encore moins pour celui qui s'amuse ; mais qu'il est long pour celui qui est séparé de tous les objets de son affection, pour celui qui, jeté dans une terre étrangère, voit tous les jours de nouveaux visages, et n'échappe à l'ennui que par l'exercice continuel de sa pensée !

Le 21 *juin.*

Palais du Roi, grand bâtiment assez imposant par sa masse; décoré au dehors de quelques colonnes et pilastres, le tout massif et de mauvaise proportion; au-dedans, vilaine cour, vilain escalier, petits gradins, un à marche de bois. Appartement du Roi, au premier, sombre, mal orné; vieux meubles, quelques-uns en lambeaux. Au second, qui est prodigieusement élevé, appartement de la Reine, et plusieurs autres vastes, mais mal ornés, mal distribués. Tous les meubles, canapés, candelabres, tables, bordures de glaces, garnitures de chaises, fauteuils, étoient il y a 15 ans, en argent massif. Le Roi les a convertis sagement en lingots, et les a fait remplacer en bois argenté. Un seul appartement meublé à la moderne,

mais très-simplement, et fait l'année dernière pour la reine de Suède. — Nulle magnificence; — peu de livrées; — petite illumination; — mince souper, comme à Schœnhausen; — garde-robe pour les femmes derrière un paravent, dans la salle des Gardes. — Le Roi ne voit la Reine que trois ou quatre fois par an, ne lui parle jamais. Chambre dite de Curiosités: vieilles antiquailles; — histoire naturelle, commune et mal rangée; — Bibliothèque d'une vingtaine de milliers de volumes: mais vieux fonds; rien de moderne: le Roi n'y dépense rien. — A des bibliothèques particulières dans ses maisons; dans ces dernières, il a par-tout à peu-près les mêmes livres, et presque point d'ouvrages modernes.

Salle d'opéra: grand bâtiment fait par le Roi; — manqué; — vieux péristyle de mauvais goût: — mal copié sur la

maison quarrée de Nîmes. — Dedans vaste, très-vaste, de forme elliptique ; — toujours opéra italien, mais ne joue point l'été : on dit qu'il y a quelques belles voix ; détestable pour les danses et pour les décorations.

Académie des sciences et belles-lettres, assez bien composée pour ce premier objet. — *La Grange*, pour les mathématiques ; *Margraff*, pour la physique, *Formey*, pour la littérature ; ce dernier homme, plat, minutieux, pédant, un *Vadius*. Du reste, pas un homme de lettres de mérite. Le Roi n'y va jamais ; ne voit aucun des membres. Elle s'assemble aux écuries royales, où l'on voit aussi un cabinet d'histoire naturelle, peu riche et mal en ordre, un cabinet de machines, modèles de catapultes, balustes, onagres ; — observatoire ; *Bernoulli*, fils et petit-fils de Jean, promet

beaucoup. Jeune homme : mais a la poitrine mauvaise : ne vivra pas.

Le soir à la comédie Française : la troupe m'a paru encore plus mauvaise que la première fois ; le rebut de nos provinces. — Joue tout en charge, même devant la Cour : fausse idée que cela donne aux gens du pays de nos spectacles : ils jugent la Nation sur des avanturiers, sur les marquis du théâtre, sur nos mauvais romans, qui sont les ouvrages qui y ont le plus de cours.

Le 22 juin.

Vu le prince Henri, qui étoit arrivé la veille de Rheinsberg. — Présenté par M. de Pons. — J'avois des lettres pour lui du prince de Ligne. — Accueil gracieux de ce Prince : — conversation d'une bonne demi-heure sur différens sujets. —

Ne

Ne ressemble point du tout au Roi ; — Petit et d'une figure désagréable ; — répare ces inconvéniens par beaucoup d'honnêtetés et d'envie de plaire. —— Parle très-bien français ; — n'a dans sa conversation, ni la vivacité, ni le trait de son frère. — A, dit-on, en effet, moins d'esprit. — Sa femme, princesse aimable, et plus instruite que ne le sont les femmes de ce pays-là.

Son respect et sa crainte pour le Roi : — ne peut aller à Potsdam que quand il y est mandé. — Sa circonspection aveo les étrangers : — ne vit jamais dans aucune intimité avec eux ; — déplairoit au Roi s'il le faisoit. — A quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille écus de revenu, et quelques autres menus avantages, comme le gibier, le bois. La seule distinction que le Roi lui ait permise après ses très-grands services de la guerre, a été d'avoir

12 hussards qui lui servent de gardes et d'escorte. — Est logé à Berlin dans un palais que le Roi lui a fait bâtir. — Grande façade avec avant-corps corinthiens, enluminée en couleur de rose. — Appartemens sans profondeur, assez beaux, mais mal distribués ; — quelques tableaux. — Jalousie du Roi à son égard, vraie : mais il s'en servira toujours ; — il le traite bien à l'extérieur ; — il lui écrit souvent.

Si la guerre avoit lieu, il l'emploieroit encore davantage, parce que son âge l'empêcheroit d'agir autant par lui-même, et qu'il a confiance en lui. C'est le seul Général qu'il ait pour le grand de la guerre. Ziethen et Sedlitz ne sont bons que pour des corps : d'ailleurs, le premier est fort vieux, et l'autre se meurt. En revanche, il a des généraux-majors qui promettent. On cite par-dessus tout M. de Mœllendorf. Il a des colonels,

des lieutenans-colonels et des jeunes-gens de grande espérance. Il tire des régimens, et garde auprès de lui comme adjudans, ou simplement avec leur grade, à la suite de l'armée, ceux sur lesquels il a des vues. Ce sont ces officiers qui dirigent ensuite les opérations à la guerre. Il les envoie auprès d'un vieux officier général, avec ordre secret à celui-ci de suivre ce qu'ils conseilleront. De-là, on seroit étonné de voir quelle pauvre espèce d'officiers généraux a rempli les gazettes dans la dernière guerre. Tel officier qui n'est aujourd'hui que major dans un régiment, est celui qui dirigeoit le lieutenant-général Halsen ou un autre.

Talens du baron de Goltz, (le même avec qui j'avois dîné à Potsdam) confirmés par plusieurs personnes. A été employé aux commissions les plus importantes ; — est ainsi auprès du Roi, et à la suite de

l'armée ; — n'est toujours que lieutenant ; est supérieur, par son caractère, aux dégoûts que le Roi lui donne. Quelquefois aussi (il faut savoir que c'est la manière du Roi) il emploie un sujet sans le récompenser. Il semble qu'il veuille : par-là, éprouver sa patience, son attachement à son métier ; puis tout-à-coup il l'élève, il le comble : il est alors sans mesure dans ses faveurs.

Avancement chez le Roi de Prusse, — toujours très-lent jusqu'au grade de major, mais après cela rapide : on a vu des colonels devenir officiers généraux dans deux campagnes. — Ordre du tableau actuellement suivi en tems de paix ; le Roi s'en écarte en temps de guerre. Prix de tous les grades bien senti dans ce service ; effet de la difficulté avec laquelle ils s'obtiennent. Joie du prince de Prusse, quand le Roi le fit général-major, il y a deux ans.

Eté le soir à Schœnhausen : il y avoit Cour. — Tout le faste étoit dehors, à cause de la princesse d'Orange ; et beaucoup d'assemblées dans nos villes de province sont plus brillantes : — pris congé de la Reine.

Promené et causé dans les jardins près d'une heure avec le prince de Prusse. — Grandes honnêtetés de ce Prince. — Tout le monde s'accorde à vanter les qualités de son cœur. — Vit bien avec sa femme, sans cependant se piquer de lui être fidèle. — Aime ses enfans, aime ce qui l'entoure, aime, enfin ! — Le trône étouffera peut-être en lui cette faculté. — Conversation simple et de bon sens, mais sans traits, sans saillies, sans rien qui se retienne.

Les 23 et 24 juin.

Route de Berlin à Dresde. — Différence frappante de pays en entrant en Saxe ; ce n'en est cependant pas le beau côté. — Colonnes milliaires sur tous les chemins de cet Électorat ; établissement d'Auguste II. — Auroit mieux fait auparavant de faire les chemins : — ne sont que tracés dans les terres.

Le 25 juin.

Passé la plus grande partie de la journée chez M. du Buat. Conversation intéressante avec lui sur plusieurs objets, sur l'agriculture allemande, sur la politique présente, sur l'état actuel du royaume, sur les finances, sur les corps et métiers, sur la population, sur le luxe, sur l'état des serfs de Lusace et de Bohême, com-

paré à celui de nos paysans. — Idées neuves sur beaucoup d'objets. — Ouvrage qu'il doit me faire communiquer l'hiver prochain à Paris, intitulé : *Elémens d'économie politique.* Il n'est pas partisan des économistes : il prétend que leurs spéculations sont chimériques sur presque tous les points.

Causé aussi assez long-temps avec M. de Bolze, banquier de la cour de Dresde, — l'homme qui connoît le mieux les ressources de l'Électorat, et aussi les finances de la cour de Vienne, dans lesquelles il a été long-temps employé ; — m'a confirmé les abus, déprédations, pensions excessives qui ruinent l'Électorat : — se chargeroit de porter ses revenus, sans augmentation d'impôt, à 9 millions d'écus.

Le 26 juin.

Parti de Dresde ; — superbe pays, couvert de villages. — Camp de Pirna : on le laisse à gauche. — A deux milles de Dresde, entré dans les montagnes ; et bientôt après, territoire de Bohéme. — On le reconnoît aux Sts.-Jean de Népomucène qu'on trouve sur tous les ponts. — Étonnante superstition de ce pays : — — il n'y a pas de canton où il n'y ait quelqu'image miraculeuse en grande dévotion.

Visite de douane à la première poste autrichienne : — Sévérité pour les livres défendus, suite de la dévotion de l'Impératrice. — Le douanier prétendoit que les livres d'histoire étoient du nombre. — Un florin m'a débarrassé de ses recherches.

Montagnes, — mauvais chemins ; —

mais en général, par-tout où il y a de la terre, bonne culture, — preuve de l'industrie des habitans, — Vallons gras et fertiles; — beaucoup de vignes; — grand nombre de villages mal bâtis, et paroissant peu aisés. — Paysans serfs : ce servage n'est cependant pas si dur que nous nous en faisons l'idée : les Grands ne peuvent pas chasser leurs serfs du sol : c'est justement le sort des anciens colons Romains : serfs peuvent se plaindre des vexations à la justice impériale; — peuvent faire des acquêts en propre. — Leur condition vaut sûrement mieux que celle de tant de millions de malheureux, qui n'ont en France de ressource que leurs bras, et dont on impose cependant la tête.

Grands propriétaires, (malheur de la Bohême), — vivent trop à Vienne; — sont chargés de dettes; ne peuvent pas

secourir leurs serfs dans les mauvaises années. — Calamité de l'année dernière, grande mortalité occasionnée par la famine. — En arrivant à Aussig, l'Elbe; — on en voit le cours; — chemin étroit et dangereux; — l'Elbe coule au bas; — couché à *Lowositz*, pour voir le lendemain le champ de bataille de ce nom.

Le 27 juin.

Champ de bataille, montré par un paysan du lieu, d'une manière assez conforme au plan détaillé que j'en avois vu chez le colonel Quintus à Potsdam. — Mauvaise position des Autrichiens: — étoit trop éloignée du débouché, et permit au roi de Prusse de se former. — Il est inoui combien cette faute, si contraire aux principes, se commet souvent à la guerre: — seconde faute, qu'ils

firent en n'attaquant pas le flanc droit de l'armée Prussienne, au moment où la cavalerie de cette armée fut obligée de se replier en désordre, à cause du feu de l'artillerie ; le flanc droit étoit en l'air. Singulière intelligence du paysan qui me montroit cette position : il avoit vu la bataille d'une hauteur. — Ces paysans ont tant entendu parler guerre, elle s'est si souvent faite chez eux, qu'ils sont familiarisés avec les termes qui y ont rapport. — Heureuses les campagnes où cette langue est étrangère !

Au-delà de Lowositz, pays ouvert, — belles plaines, — riche culture ; c'est le cercle de Leitmeritz, appelé dans le pays, *la jardin de la Bohême.* Au milieu de cette fertilité, villages mal bâtis et misérables.

Budin, petite ville, autrefois brûlée

et pillée pendant la guerre dernière, par les Prussiens, et rebâtie depuis: — étendue de pays immense ravagé par la grêle.

Moines mendians, — croix, — chapelles, — calvaires répandus de tout côté. — Au milieu des misérables habitations qui composent les villages de Bohême, on voit toujours une église et un presbytère bien bâtis; — contraste choquant, parce qu'il rappelle sans cesse que l'autel vit aux dépens de la charrue.

Passage de la Moldave: — beau pont couvert.

Toujours belles plaines, — belles cultures jusqu'à Prague. — Parties de chaussées fort belles, — point trop larges; — soutenues de maçonnerie par les côtés. — Postes de Bohême parfaitement servies, et un peu moins chères que dans le reste de l'Allemagne.

Arrivé à Prague.

Prague, grande ville, ou plutôt assemblage de plusieurs villes réunies; — mauvaises fortifications, sur les hauteurs et dans la ville; — traces du siége. — Moldave, la traverse: — beau pont, — chargé de crucifix et de saints. — Logé à la Licorne; — passé le reste de la journée à me reposer; — à lire, — à écrire. — Après quelques jours de route, le bonheur est de se recueillir, de rédiger sès pensées, d'écrire à ses amis. Ah! si recevoir mes lettres, faisoit partie du leur!.....

Nouvelle visite de douanes: — friponneries des commis, par tout les mêmes. — Tracasserie sur la monnoie: — je n'avois que des vieux louis et de l'or de Prusse; — perte considérable. — Si les souverains vouloient une fois s'accorder pour quelque chose d'utile aux

hommes, pourquoi pas une monnoie par-tout de même forme et au même titre? Mais ils ne s'accordent que pour détruire et pour opprimer......

Le 28 *juin.*

Été à la parade, — fournie par régiment; — c'étoit celui de Kinski. — Maniement d'armes, et quelques mouvemens de conversion, avant de faire défiler les postes. — Hommes d'aile, — chargement d'armes, encore marqués par temps: beaucoup de mouvemens dans ce maniement d'armes, superflus. — Inspection du commandant du régiment, — m'a paru minutieuse. Il s'arrêtoit longtemps devant les frisures, devant les gibernes. — Tenue et maniement d'armes occupent encore les Autrichiens. — Frisure à une boucle, très-soignée, très-uniforme. — Soldats poudrés; — petits

chapeaux. — Ils sont en casque les jours de parade, et ce casque est aux armes de l'Empereur. — Houpes, — Colifichets en guise de cocarde : — cheveux en queue. — Plaques de cols et de ceinturons ; — fusils vernis, polis à l'excès ; — uniforme, suivant les nouveaux arrangemens de M. de Lascy. — Veste et gilet de drap, à-peu-près comme le modèle de M. le maréchal de Saxe ; comme l'habillement de la légion ; — manteaux : — les soldats n'en portent que quand ils prennent le sac ; — les roulent et les attachent entre les patelettes du sac ; — parement, — collet retroussé de la veste, en drap de couleur attaché sur l'étoffe ; — cette veste est boutonnée quand ils sont sous les armes ; — ceinturon avec épée par dessus ; — guêtres de drap noir ; — officiers vêtus avec beaucoup de liberté, les uns en habit,

les autres en redingotte ; on leur en permet même de grises ; — culottes de velours noir, — veste de toute espèce ; — coutil de soie ; — nankin, pourvu que la couleur soit jaune ou blanche. En tout, depuis l'officier jusqu'au soldat, autre allure, autre costume, autre physionomie, si je peux m'exprimer ainsi, que celle des Prussiens. — Je me serois cru dans une garnison Française : — abordé par plusieurs ; — honnêtetés de tous.

Été de la parade chez le commandant de la place : — Vieux général-major, nommé *Cavanac*, Irlandois, homme très-honnête : — bonne conversation ; — toutes sortes d'offres de service ; — invitation à dîner pour le lendemain. — Au sortir de chez lui, — passé chez le comte de Wied, général d'infanterie, gouverneur de la Bohême ; — j'avois des lettres de recommandation pour lui. —

Honnête

Honnête aussi : — m'a promis son adjudant et des chevaux pour aller voir le lendemain les dehors de Prague et le terrein de la bataille de ce nom.

Le soir, promené dans Prague : — ville immense ; — paroît plus peuplée que Berlin, quoiqu'elle ne le soit pas davantage, parce que les rues sont moins droites, moins larges. — Rien à voir ; — ancien goût d'architecture. — Plusieurs beaux hôtels dans ce genre. — Petite isle dans la Moldave, où il y a une jolie promenade. — De dessus le pont, points de vue agréables : — cours de la rivière ; — montagnes qui environnent la ville, plantées, cultivées, garnies de maisons. — Ville florissante autrefois, — décheoit tous les jours. — La riche noblesse est à Vienne : celle qui est moins ruinée par la guerre, par les impôts, par le luxe, se tient dans ses terres ; — la Bohême

pourroit avoir du commerce; — n'en a point; — malheur du pays occasionné par le défaut d'industrie des habitans, et plus encore par la constitution intérieure du pays, par les entraves et par les impositions excessives du Gouvernement.

Visite de l'adjudant du comte de Wied: — Conversation longue: — homme assez instruit, — très-franc; — m'a dit tout ce qu'il savoit. — Innovations dans le militaire Autrichien. — Il en a été encore plus fatigué que le nôtre; — comme le nôtre, y a gagné, y a perdu. — Commence à s'éclairer; — est supérieur au militaire Prussien pour la formation intérieure, pour l'espèce de soldats, pour quelques parties de discipline. — Abus énormes cependant: — vente des emplois; — détails sur cet objet. — Troupes renouvelées par-là. — Jeunes gens sans expérience à la tête de plusieurs corps. L'impossibilité

d'accorder des pensions, force l'Empereur à tolérer cette vénalité. — Économie, réduction dans les dépenses, dans les appointemens, — introduite par les nouveaux arrangemens : officiers généraux peu payés : — mais ont du moins tous un état fixe, ou paie entière, ou demi-paie. — Détails de cette paie.

États-major dans les places, peu nombreux ; — ne coûtent presque rien ; — exemple, celui de Prague: — M. de Wied, général d'infanterie, gouverneur de Bohême, grand-croix de Marie-Thérèse, colonel propriétaire d'un régiment d'infanterie, n'a, en toutes ces qualités réunies, que 6,000 florins par an. — Abus inouis en France sur cet objet. — Multiplicité, complication de gouverneurs, commandans, états-majors, — contraires au bien du service, — ruineuses pour l'État. — Disproportion barbare entre le

sort des officiers généraux : il y en a qui meurent de faim, dans le temps que d'autres, qui sont aussi inutiles, souvent plus mauvais, ont des traitemens prodigieux.

Le 29 juin.

Monté à cheval à cinq heures du matin : — vu les dehors de Prague, d'abord relativement à l'ancien siége soutenu par les Français, et ensuite relativement à celui que firent les Prussiens après la bataille de Prague ; ce dernier n'en fut pas un en forme : ce ne fut qu'un bombardement mal-adroit, comme tous ceux que font les artilleurs Prussiens : — parvinrent cependant, à force de temps et de munitions, à incendier beaucoup de maisons.

De-là, visité le terrein de la bataille : — Position des Autrichiens trop étendue. —

Fautes sur fautes du maréchal Brown ; — — sa sécurité, — son aveuglement : — ne vouloit pas croire que le roi de Prusse l'attaqueroit, quoiqu'on le vît en mouvement, quoique la marche du maréchal de Schwerin annonçât qu'on en vouloit à son flanc droit : — envoya toute sa cavalerie au fourrage : — son désespoir quand il vit qu'il s'étoit trompé : — fit de nouvelles fautes dans la répartition de ses troupes ; — étendit encore davantage sa position ; — s'occupa trop de son front qui étoit inattaquable ; — alla au-devant du maréchal de Schwerin, le repoussa ; (ce dernier y fut tué) : le général Brown y fut blessé ; mais comme il s'étoit porté trop en avant, d'autres colonnes prussiennes pénétrèrent dans les intervalles qui n'étoient pas remplis, prirent sa droite en flanc la culbutèrent régiment par régiment, et jettèrent la plus grande partie de son armée dans Prague.

Je ne parle que du maréchal Brown, quoiqu'en effet le prince Charles commandât l'armée, parce que c'étoit ce premier qui le dirigeoit; — colère du prince Charles, quand il vit son armée surprise: — mouvement d'apoplexie, qu'il fallut prévenir par une saignée. On l'emporta dans la ville, et il n'en revint qu'après la bataille. — Sa bravoure n'en put être soupçonnée; car elle est à toute épreuve: on dit même qu'il n'est pas sans talens pour quelques parties de la guerre. Voilà tout ce que j'ai pu démêler sur cette bataille, d'ailleurs, racontée de vingt manières par les officiers Autrichiens. Tous s'accordent à accuser le maréchal Brown: il pouvoit éviter la bataille en se joignant à l'armée de M. Daun; — il ne le voulut pas, afin de ne pas perdre le commandement, étant son cadet. Ce dernier, alors peu connu, étoit porté par la faveur

d'une femme. Ainsi, ce n'est pas dans nos armées seules que l'intrigue et l'envie règnent : il y en a eu la guerre dernière au-delà de tout ce qu'on peut exprimer, dans les armées autrichiennes.

Étrange et malheureuse destinée du général Brown : — il avoit acquis une grande réputation en Italie ; c'étoit lui qui commandoit à la bataille de Plaisance : ce fut cette réputation qui lui fit donner le commandement de la première armée autrichienne qui fut rassemblée au commencement de la dernière guerre. A peine fut-il à la tête de cette armée, qu'il fit fautes sur fautes ; Lowositz et Prague y mirent le comble. Désespéré de se voir attaqué, il s'étoit fié à sa réputation : il croyoit qu'elle devoit en imposer au roi de Prusse. — Sa fureur dans cette dernière occasion : — il voulut se faire tuer, et il n'y réussit pas : sa blessure, quoique dan-

gereuse, le laissa vivre assez pour être témoin du désastre de la perte de la bataille, et pour apprendre cinq semaines après, le gain de la bataille de *Collin*, par le maréchal de Daun, ce rival qu'il détestoit, qu'il méprisoit, et que toute l'armée regardoit avec lui comme un homme de faveur et d'intrigue. — Il mourut quatre ou cinq jours après dans Prague, bien plus de chagrin que de sa blessure, qui étoit en train de guérison, — négligé du Prince Charles, — abandonné de toute cette armée n'aguères à ses ordres, et qui prit à tâche de lui faire supporter toute l'amertume et la honte de la journée. Il n'avoit pas 50 ans. — Utile exemple pour les gens avides de commander des armées!

Fait une visite de remercîment et de congé au comte de Wied : — ses honnêtetés payées par deux heures d'ennui à l'entendre conter d'une manière pitoyable.

les batailles de la guerre dernière, et ses plus vieilles guerres encore. — Il y a donc par-tout des sots et des bavards dans les grandes places !

Dîné chez le général major Cavanac. — Honnêteté, franchise de ce bon Irlandois : sa conversation passable. — Tous les détails que j'ai voulu et qu'il a pu me donner. — Grand partisan de M. de Larey : — m'a mené l'après-midi voir les magasins et la commission d'économie, nouveaux établissemens de ce ministre.

Ces *commissions d'économie* sont des établissemens parfaitement entendus ; c'est le dépôt et l'atelier de toutes les fabrications et fournitures relatives aux troupes, depuis la boucle de souliers jusqu'aux houppes de chapeaux. Il y en a dix pareils dans les états de l'Impératrice : chacune fournit aux troupes d'un certain arrondissement ; chacune est conduite par

un ou deux officiers supérieurs, qui ne sont point attachés à des corps, et qui répondent immédiatement au conseil de guerre. — Officiers invalides ou autres, propres à ce détail, sont à la tête des différens ateliers. — Major commandant la commission de Prague, nous fit tout voir. — Ordre admirable sur tous les objets : — Cinq cents ouvriers sont habituellement employés aux différens ateliers, — tous engagés. — Au moyen de ces établissemens, l'Impératrice fait faire et fournit à bon compte tout ce dont les troupes ont besoin. — Défense absolue de rien tirer d'ailleurs que de ces magasins, et à ces magasins, de rien fabriquer qui ne soit du crû des États héréditaires. — Draps, toiles, bas, de l'établissement de Bohéme, se fabriquent en Bohéme, — sont de bonne qualité; se tirent ausi beaucoup de Hongrie, etc.

Autrefois les capitaines étoient chargés de tous ces détails; — gain immense que fait l'Impératrice à ce nouveau régime : — Le major est en état de prouver, m'a-t-il dit, que cela va à plus de deux millions de florins. — Les troupes ont de meilleures fournitures, et plus assurées. — Le Gouvernement n'est pas obligé de mettre les régimens à l'avance dans le secret de leurs mouvemens. — Économie, vigilance, main-d'œuvre, fabrication, tout m'a paru parfait; — les cuirs sont travaillés sans être noircis, pour en mieux voir les défauts. — Rien de reçu, ni mis en magasin, qu'après avoir été éprouvé soigneusement. — Comptabilité mise à l'abri de toute malversation. — J'entrerai ailleurs dans plus de détails sur cet établissement que j'ai bien vu, bien examiné, et qu'on devroit imiter par-tout.

M. de Choiseul avoit eu quelqu'idée

d'un pareil établissement: mais il ne l'avoit pas vu aussi en grand, ni aussi en détail. Il l'avoit confié à un homme de bureau; il n'étoit point capable d'y mettre l'ordre, l'économie, la suite que M. de Larey a mis dans son projet : ces détails sont un des grands talens de ce dernier. — Enfin, tel que cela étoit en France, cela valoit cependant mieux que le parti qu'a pris M. de Monteynard, de remettre tout sur l'ancien pied. — Objet qui vaut la peine d'être discuté et approfondi.

Pris congé de mon respectable Irlandois, qui, déjà vieux et couvert de blessures, avoit eu la bonté de me suivre dans tout l'examen de cet établissement. — Il avoit été élevé en France : il y avoit encore des parens. — Il avoit été prisonnier des Français, et en avoit été bien traité: il prétendoit obligeamment qu'il acquitoit ses dettes ; — il m'em-

brassa cordialement à plusieurs reprises, et comme s'il m'avoit toujours connu. Bon vieillard! puissè-je un jour rendre cet accueil à quelqu'un des tiens! ton souvenir me rendra hospitalier.

Le 30 juin.

Arrivé au jour à Planiau; — c'est entre cette poste et celle de Collin, et à portée de la chaussée, que se sont passées toutes les opérations de la bataille de ce nom. — Laissé ma voiture pour faire le chemin à cheval. — J'avois un assez bon plan et un paysan intelligent avec moi. — Le roi de Prusse y fit tout ce que pouvoit faire un grand général: — manœuvra, — tourna le flanc droit des Autrichiens. Tout se passa à une hauteur qu'il ne put jamais emporter: — elle pouvoit l'être, mais ses troupes n'y mordirent pas; — elles y

furent écrasées, parce qu'on les fit sans cesse revenir à la charge, et qu'on perd bien plus en agissant avec mollesse, qu'en poussant avec vigueur. — Ce fut là, que voyant un régiment, je crois son régiment des gardes, rebuté « *retournez*, » leur cria-t-il en jurant; « *croyez-vous donc toujours vivre?* » — Ce mot a l'énergie de celui du grand Condé à la bataille de Fribourg; mais Condé étoit dans la mêlée à pied, l'épée à la main : le Roi étoit à cheval et sur une hauteur à portée de l'attaque. — Peut-être général et roi, n'en devoit-il pas faire davantage; mais il fut battu, et Condé vainquit.

Continué ma route : — Czaslau, autre champ de bataille, mais de l'avant-dernière guerre. Je n'en avois ni plan, ni détail. — Janikau, — Spierdorf, — toujours Bohême : — beau pays, — et

avec cela, misère affreuse : — par-tout maisons délabrées, mendians, chapelles, reliques, traces et mélange d'indigence, de guerre et de superstition. — pays devient plus montueux, en approchant d'Iglau, qui est l'entrée de la Moravie. — Belle province : — plaines et côteaux, — culture riche et très-variée ; — beaucoup de vignes : — usage singulier de creuser des caves dans la terre, au pied des côteaux et loin de toute habitation ; — grande population : — villages dans tous les fonds, — mieux bâtis et plus aisés qu'en Bohême ; — n'ont pas tant souffert de la guerre dans cette partie ; — servage continuel en Moravie.

Au-delà de Znayn, commencement de l'Autriche. — Villages de tous côtés, — presque tous des bourgs. — Concours sur le chemin, comme sur les chaussées de nos plus belles provinces. — Habi-

tans bien vêtus. — Vu l'intérieur de plusieurs maisons ; — le pays a cependant déchu de ce qu'il étoit autrefois. — est écrasé d'impôts. — toujours plus de superstition. — Il n'y a pas de villages, où il n'y ait cinq ou six calvaires, ou autres monumens : — beaucoup en pierre, quelques-uns dorés, tous garnis de luminaires, offrandes, etc. ; — outre cela, peintures religieuses, — petits conservatoires, dans presque toutes les maisons : — grands couvens, — belles églises. — Une grande partie des biens de la Moravie appartient au clergé ; — il en possède de même beaucoup en Autriche.

Les mauvais effets du servage, s'y font moins sentir. — Itzendorf, village de cinquante maisons, avoit été brûlé six semaines auparavant, — étoit déjà presque tout rebâti. — Le comte de Schœnborn,

born, seigneur du village, en faisoit les avances. — Ainsi sont les seigneurs riches, intelligens, dans les détresses de leurs serfs, parce qu'ils ont intérêt à les soulager et à les conserver. — Village en France, en pareil cas, est à l'aumône publique, reçoit tout au plus quelques secours du gouvernement, qui ne consistent jamais qu'en une remise de tailles, avec laquelle on ne rebâtit rien : ne peut avoir recours à son seigneur, que souvent il ne connoît pas, et qui a ses intérêts séparés de ceux des habitans ; c'est une colonie qui devient languissante, se disperse et disparoît de dessus la terre.

Au milieu de ce village, assez beau château : — grands dehors et à la moderne. — Appartient à M. le comte de Schœnborn : — je me serois douté qu'il l'habitoit ; — il l'habite en effet. — De

tutélaires bienfaiteurs de leurs vassaux, voilà ce que deviendroient bientôt la plupart des seigneurs, s'ils demeuroient dans leurs terres. Ce sont les besoins, c'est le luxe des capitales et des villes, qui absorbent leurs revenus, leur fait une nécessité d'être sourds aux cris des malheureux.

Approches de Vienne : — ne s'annonce pas par des maisons de plaisance, par des châteaux, par ce luxe extérieur qui environne certaines capitales de l'Europe. — Passage du Danube en plusieurs grands bras. — Péages à tous les ponts. — En tout, il est inoui combien ces droits de passage et d'entretien de chaussées sont excessifs dans les états Autrichiens : de Prague à Vienne, j'ai payé pour cet objet, plus de douze florins; et il n'y a que vingt stations; et je n'avois que trois chevaux à ma voiture.

On dit généralement dans le pays que la plus grande partie de ces droits ne rentre pas dans les caisses impériales; qu'elle est dévorée par les employés. Finance par-tout abusive, et l'objet des clameurs des peuples. Elle a produit dans les états héréditaires un effet bien sensible depuis six ans : elle y a diminué cet enthousiasme, cet amour aveugle que les peuples avoient pour Marie-Thérèse. Ce qui le soutient un peu, c'est l'ignorance excessive de ces peuples, qui s'étend jusqu'à la noblesse, et qu'entretiennent avec le plus grand soin le gouvernement et les prêtres, dont la cause est liée, parce que leur objet est commun.

Troupes répandues sur presque toute la route de Prague à Vienne, par compagnie, par deux compagnies : — uniformité dans la tenue, dans l'habillement, comme ce que j'avois vu à Prague.

Première visite des commis aux portes de Vienne, — autre visite à la douane, faite avec la plus grande rigueur. — Obligé d'y laisser tous mes livres, jusqu'à un *almanach*, pour y subir la visite d'un bureau de révision, établi uniquement pour cet objet. — Difficultés pour me loger : — auberges de Vienne, toutes mauvaises et fort chères.

Le 1er. juillet.

Première sortie pour aller retirer mes livres à la douane. — Difficultés sans nombre : on vouloit en confisquer plusieurs ; on exigeoit un droit énorme pour les autres. Il y a jusqu'à trente mille volumes à l'index : l'aveugle piété de l'Impératrice a condamné jusqu'aux œuvres de Molière ; j'ai fini par être obligé de laisser les miens à la douane ; il faudra employer le prince Louis pour les ré-

clamer, et on ne les lui rendra, qu'à condition qu'ils resteront en dépôt chez lui jusqu'à mon départ. Il y a deux ans que, même aux étrangers, on confisquoit sans grace ceux qui étoient défendus. Pour ceux qui habitent le pays, cela subsiste encore. M. de Kaunitz fut obligé de recourir à un ambassadeur étranger pour se procurer certains ouvrages.

Vu le prince Louis. — Causé long-temps avec lui : toujours comme je l'avois connu, *unus et idem :* pas plus ambassadeur que prélat. Avec cela de l'esprit, une sorte de facilité à s'exprimer, qui ressemble dans le premier moment à de l'éloquence : mais au bout de peu de temps, on rencontre le fonds, et ce fonds est un mauvais tuf, un vernis très-léger de connoissance, du clinquant, nulle tenue dans la conversation, une impos-

sibilité absolue de rien résumer ni de rien approfondir ; il vous échappe au moment où l'on croit l'avoir fixé ; — avantage, ou plutôt, malheur des Grands : comme ils ont toujours le haut-bout dans la conversation, ils la finissent quand ils ne savent plus, quand ils n'entendent plus, quand ils commencent à rougir. On ne les pousse pas, et ils restent dans leur ignorance. — Prince Louis a, comme eux encore, le défaut de ne pas aimer la contradiction, d'être presque tout de suite réfroidi par elle ; — avec cela, orgueil de son nom, de son rang ; — du haut et du bas ; — du froid et du chaud. N'est bien à son aise qu'avec les gens qu'il domine de quelque manière ; — singularité de sa vie ; — dissipation ; — courses ; chasse ; — luxe ; — pages ; — musiciens ; — maison immense, et qui respire plutôt l'étalage que la grandeur ; — il croit avoir

changé le ton de Vienne, et croit l donner : — a toujours été trompé par les honnêtetés qu'on lui a fait éprouver ; — chasses, maisons, terres de son domaine, que l'Impératrice lui a prêtées : — n'a pas su distinguer assez que tout cela étoit donné à son nom, à son état. — Autre défaut des Grands : — ils identifient tout de suite leur rang avec leur personne.

Dîné chez le prince Louis avec les membres de l'ambassade : — secrétaire, un abbé Georgel ; — je l'avois vu à Saverne : — grand intrigant, plus d'adresse que d'esprit ; — aucune instruction ; — ci-devant jésuite.

M. le marquis de Parcieux, — m'a paru un jeune homme intéressant. — Un bailli de Malte, apparemment grand-maréchal, grand-maître, je ne sais quoi, faisant les honneurs de la maison du

Prince: — bon homme, — honnéte, — anecdotier; — je ne sais qui encore. — Le prince dîne toujours seul tous les jours: c'est l'étiquette; — fausse grandeur; il regarde ce qui dînoit-là comme ses commensaux; — il m'a traité de même. — Je n'en suis pas piqué; je ne fais que le raconter.

Après-dîné, fait quelques visites particulières, — au banquier auquel j'étois recommandé, — à un jésuite français, homme d'esprit, homme très-lettré, très-répandu, très-honnête. — A Berlin, on m'avoit donné quelques lettres pour lui.

Été le soir à l'opéra italien: — loge du Prince de Rohan. Le Nonce même va au spectacle à Vienne. — Théâtre public, quoique ce soit à la Cour qui y a une loge. — Salle médiocre, assez grande, beaucoup de monde; — opéra très-mauvais; quelques voix pourtant; — on dansa

après *Adèle de Ponthieu*, ballet-pantomime de la composition de Noverre. Quel homme que ce Noverre! Il est Français, et les étrangers en jouissent! spectacle dont je n'avois point d'idée; tout en pantomime, en danse, en musique: cinq actes, comme l'opéra qui a servi de modèle; mais que de feu, d'énergie, dans la composition de ce ballet! C'est un tableau continuel: je ne respirois pas, j'ai frémi, j'ai pleuré. — Que M. de Saint-Marc seroit étonné, s'il voyoit ce que Noverre a fait sans paroles! — Habits, décorations, musique, c'est Noverre qui dirige tout. Il a formé les acteurs, les danseurs; — grands talens dans les premiers rôles de ce genre extraordinaire. Ceux-ci sont presque tous Français. — J'étois transporté, et cette salle remplie d'Allemands, ne l'étoit pas; même chez les femmes, qui dans ce pays-

ci ont toute la sensibilité, tout l'esprit, toute l'instruction en partage, il n'y avoit pas une larme, presque pas un applaudissement. — Idées de chevalerie, d'honneur, de galanterie, peu senties par les Allemands : bonne nation, mais apathique et sans ressorts, et de l'Oder au Rhin, par-tout la même. —

Rentré chez moi à dix heures pour écrire et pour me coucher. — Le prince Louis va dans le monde jusqu'à minuit : c'est l'usage à Vienne ; — il rentre alors chez lui pour manger un morceau, et veille jusqu'à trois heures ; — je n'ai pas voulu en être : je ne sais veiller qu'avec ce que j'aime.

Premières idées sur la cour de Vienne, sur les usages, sur les mœurs, ce qu'on appelle la carte du lieu, sur l'administration, sur l'esprit actuel du Gouvernement, sur la situation des finances, des

troupes, prise du prince Louis, de l'abbé Georgel, du Bailly, de mon Jésuite, de M. de Parcieux. — Choses singulières de toutes parts; — et on croit connoître un pays sans voyager! — Je ne sais encore rien, il faut actuellement comparer, vérifier et juger.

Camps de Hongrie, de Prague, de Moravie, — n'auront effectivement pas lieu, — contremandés il y a huit jours, à cause du voyage de l'Empereur en Pologne. Ce voyage a été long-temps incertain: l'Empereur le vouloit, et l'a enfin emporté sur sa mère qui ne le vouloit pas, qui commence à craindre son influence, son pouvoir, et qui est ainsi jalouse de ce qu'elle a créé.

Le 2 juillet.

Été à Schoenbrunn. — Présentation à l'Impératrice par M. le prince Louis, —

se fit dans un cabinet où elle étoit seule. — On voit qu'elle a pu être belle : mais l'embonpoint a tellement grossi ses traits, qu'ils n'ont plus rien de noble. Joint à cela, la simplicité de son habillement, (elle est toujours en deuil depuis la mort de son mari) en la voyant seule, sans aucune pompe qui l'environnât, qui lui prêtât quelque majesté, je ne trouvai qu'une bonne bourgeoise où mon imagination cherchoit une grande Souveraine. — Honnête réception de l'Impératrice. — Plusieurs questions communes : — j'ai peine à croire que sa conversation cesse jamais de l'être. — Elle est, au reste, affable et accessible. — Tous les matins, dès six heures, elle commence ses audiences. — Un mot au chambellan suffit presque toujours pour y être admis.

Schoenbrunn, presque tout neuf, — ne m'a paru ni grand ni magnifique. Je dois

revenir une autre fois pour le voir, j'en parlerai alors; — peu d'appareil, peu de gardes, peu de livrée.

Dîné et soupé chez le prince de Rohan. — Vu dans ces deux occasions à-peu-près tout ce qui compose la grande compagnie de Vienne : — force présentations. — Usages de l'être à toutes les femmes. — Plusieurs jolies, et dit-on, aimables. — Toutes bien mises; — quantité de diamans; — princes et princesses à chaque pas: — les diplômes de l'Empereur en font beaucoup à vie. — Hommes bien inférieurs aux femmes; — la plupart sans éducation, sans instruction: — on compte ceux qui lisent. — Grande noblesse ne sert pas, en général; presque toute employée dans les dicastères ou départemens de justice et d'administration publique. — L'empereur veut la rendre plus militaire: — est toujours en uniforme; — porte tout

son penchant, toutes ses préférences vers le militaire; — séparation absolue entre la grande et la petite noblesse.

Étiquettes sevères, établies dans quelques maisons ouvertes: — dîners, — point de soupers, — peu de société et d'esprit de société. — Austérité apparente des mœurs, nécessitée par la bigoterie de l'Impératrice: point de galanterie; encore moins de passions. — Les hommes n'ont point assez d'esprit pour se rendre aimables, ni assez d'énergie pour aimer: il y a de la corruption secrète; tout cela mêlé avec une pratique et une hypocrisie de religion qui est basse et révoltante.

Magnificence du prince Louis. Lui seul a des soupers. Jamais de grandes tables; — il y a introduit cette forme de café qui a été un moment à la mode à Paris. Mais cette liberté ne rend rien, ne produit rien dans un pays où l'esprit est rare, où la

sensibilité n'existe pas, où, si ces qualités se trouvent un peu dans les femmes, les hommes n'y répondent pas ; tout y languit, tout y est mort.

Visite dans l'après-dîné à M. le prince de Kaunitz. — Présentation par M. le prince de Rohan : accueil distingué de ce ministre ; — m'a présenté lui-même aux femmes qui étoient chez lui ; me parla tout de suite avec transport, avec enthousiasme, de mon ouvrage. — Conversation particulière de plus d'une heure. — Honnêtetés, bontés sans nombre ; — prière de le voir, de le voir souvent : — qu'il seroit enchanté de raisonner à fonds avec moi, de m'aider de tout ce que son expérience lui avoit appris — Homme d'esprit, s'énonçant bien, avec mesure et pureté ; l'une, je crois, pour arriver à l'autre. — Me parla beaucoup de la France, où il a long-temps vécu, — des Français, qu'il a bien observés, et qu'il

apprécie parfaitement, — du roi de Prusse, qu'il a connu pour la première fois aux conférences de Neustadt : — ensuite sur la politique moderne ; sur ses petitesses, sur ses abus, sur le malheur des Gouvernemens exclusivement militaires, — sur la révolution dont cette manie menaçoit l'Europe. — Il est entièrement de mon avis sur tous ces objets : il a de la franchise, de l'élévation, de la philosophie ; — du reste, plein de manies, de singularités, de distractions, d'inconséquences; — ne se gêne pour personne, pas même pour sa Souveraine. — Difficulté de sa position entre l'Impératrice, sur laquelle il a tout crédit, et l'Empereur, qui prend tous les jours de l'ascendant par son âge, par son caractère, par la faiblesse de sa mère, par le poids de toute la machine militaire qu'elle lui a abandonnée. — Anecdotes recueillies à ce sujet.

Les 3 et 4 juillet.

Parcouru Vienne. — La ville est petite. Faubourgs considérables et bien bâtis, particulièrement celui qui conduit à Schœnbrunn; — population, par le dernier dénombrement, de 193,000 ames.

Dans la ville, beaucoup de mouvement, parce que les faubourgs y refluent toute la journée. — Grand concours de carrosses. — Bien autrement l'air capitale que Berlin. Cependant pas un édifice public, pas une place, pas une promenade. — Beaucoup d'hôtels, quelques-uns assez beaux, sans qu'on puisse les comparer aux nôtres, ni à ceux d'Italie. — Point de grandes cours; — fort peu de décoration extérieure, à la moderne sur-tout. — Architecture des maisons bourgeoises gothique, nulle distribution intérieure. Grilles à toutes les fenêtres

jusqu'à celles du grenier : — rendent les maisons sombres. — Logemens excesssivement chers, plus qu'à Paris. — Auberges abominables. — Noblesse a beaucoup de chevaux, de livrée, c'est-là son luxe, point, ou rarement de table.

Second étage de chaque maison appartient à l'Impératrice. — Hôtels mêmes sont obligés de se racheter de ce droit ; indépendamment de cela, impositions excessives sur tout le reste. — Origine de ce droit fondé sur le consentement des habitans afin que la Cour habitât Vienne ; — n'en est pas moins oppressif. — Cela fait que les fauxbourgs, bâtis à neuf, le sont presque tous à un étage. — Ces seconds étages sont donnés par la Cour à ses commensaux et employés quelconques ; cela fait partie des gages : c'est une augmentation réelle de revenu pour le fisc.

Fortifications de la ville, médiocres ; — simple enceinte : devenues inutiles depuis que les faubourgs, plus grands et plus précieux que la ville, ont été bâtis en avant d'elles : — ne servent qu'à faire payer des droits de passage sur les ponts ; passé le soleil couché, habitans mêmes sujets à ce droit.

Château, (résidence de la Cour) au milieu de Vienne ; — grand quarré, sans ordonnance, sans débouché, sans place, sans rien qui l'annonce. — Appartemens médiocres. — Bibliothèque, la plus belle de l'Europe après celle de France. — Autre grand bâtiment tenant au château. — Architecture moderne, mais massive et de mauvais goût ; — avant-corps, décoré de pilastres et de colonnes, élevé sur un ordre à l'antique. — Escalier peu proportionné à la grandeur du bâtiment, maussadement garni dans les pourtours

de sa cage, d'un grand nombre de débris de tombeaux Romains encadrés dans les murs : — vaisseau de la bibliothèque immense, d'une belle proportion pour l'élévation, mais gâté par trop d'avant-corps, de ressants, de colonnes, d'angles qui offusquent la vue : — fresques dans les plafonds ; — quelques statues médiocres des Empereurs de la maison d'Autriche. On dit qu'il y a douze cents mille volumes, peu d'ouvrages modernes. — Dans un cabinet à côté, manuscrits : cette collection passe pour très-belle ; il y en a soixante mille. — Premier monument de l'imprimerie, une Bible en parchemin par Guttemberg ; son buste se voit dans le même cabinet. — *Manuscrit des trois Imposteurs* existe, à ce que m'a assuré un homme très-instruit : est, dit-on, aussi à Paris : — chose à vérifier. — Grande sévérité : — on ne

laisse lire aucun manuscrit qu'avec une permission, et en présence d'un des bibliothécaires. — Précaution établie depuis qu'il y en a eu de détournés, de lacérés par les envieux. — Quand on voit une immensité pareille de livres, qu'on se trouve ignorant ! qu'on doit peu espérer de percer, de surnager au milieu d'eux ! qu'un nom tient peu de place au milieu de tant de noms ! — Gloire, renommée, que de foux, que d'aveugles, que d'amans malheureux attachés à ton char !

Manége de la Cour : — grand bâtiment tenant aussi au château. — Il y a un morceau de la décoration extérieure qui est de bon goût. — Intérieur, grand vaisseau immense ; — péristyle tout au tour avec balustrades. — On y a donné des fêtes, des carrousels : — est en effet très-propre à un pareil spectacle ; — c'est certainement le plus beau manége

de l'Europe; — bâti par Charles V, ainsi que la bibliothèque.

Galerie de tableaux du prince de Lichtenstein. — Il n'y a que cela à voir dans son palais, quoi qu'un des plus beaux de Vienne. — Collection fort belle répandue dans plusieurs pièces, mais mal disposée, mal éclairée. — Pièces trop petites pour les plus beaux tableaux qui sont de Rubens, et leur font par-là manquer une partie de leur effet.

Parmi les tableaux de ce maître, histoire de Décius en six grands tablaeux, achetés 30,000 florins, il y a soixante ans : c'est un des morceaux de peinture qui m'ait le plus frappé dans ma vie. Jamais je n'ai vu de composition aussi riche, aussi fidèle pour les costumes, aussi chaude, aussi sublime. La gälerie du Luxembourg m'a moins ému.

Un tableau de Vandick, dans la même

salle, aussi très-beau, représentant un mourant. — Plusieurs autres beaux morbeaux de l'école d'Italie, du Guide, du Dominiquain, originaux ou copiés; car on dit qu'il y a beaucoup de mélange: je ne suis point assez connoisseur pour en juger. — Ce qui me frappe seul, m'arrête; et presque toujours dans une galerie de tableaux, je dis aux connoisseurs qui s'extasient devant des morceaux qui ne me remuent pas, ce que Tartini disoit, après avoir entendu de la belle musique: *cela peut être beau, mais cela ne va point-là*........ en mettant la main sur mon cœur.

Bronzes, marbres, ivoires; collection qui m'a paru assez distinguée.

Le soir à la comédie. — Pièce Allemande traduite du Français, mais comment traduite? C'étoit *le Deuil*, assez jolie comédie dans notre langue: en

allemand, plaisanteries devenues lourdes, maussades, entièrement dénaturées. — *Gesner*, *Klopstok*, *Kleist*, *Huber*, ont beau faire, la langue allemande ne sera jamais propre au théâtre. Elle est diffuse et pesante dans le comique; elle est ampoulée dans le tragique; elle ne sait point rendre les choses de trait: elle n'a jamais le dialogue vif et pressé; elle peint enfin à merveille la Nation qui en fait usage.

Après la comédie, *Alexandre et Campaspe*, ballet de Noverre, composition charmante et pleine de grâces; sujet d'opéra délicieux, en prenant une partie des idées de Noverre; j'en ai esquissé le plan; à remplir aussi-tôt que je serai désœuvré, le premier printemps que je passerai à la campagne (1).

---

(1) Guibert a exécuté ce sujet en opéra, *Saliery* devoit en faire la musique.

Causé long-temps avec Noverre : sa conversation sur son art est agréable et animée. L'ame d'un artiste ! Voilà ce que j'aime à trouver dans ses paroles. Il m'a raconté les merveilles qu'il a exécuté autrefois à Stoutgard. En effet, que ne devoit pas faire Noverre, avec les premiers danseurs et musiciens de l'Europe, Servandoni pour décorateur, et le duc de Würtemberg pour trésorier ?

Dîné et soupé au jardin du prince Louis; beaucoup de femmes, jeu, musique, promenade sur le Danube. Princesse d'Aüersberg, maîtresse du feu Empereur; encore femme charmante. — Anecdotes sur ce Prince, sur elle, sur la jalousie de l'Impératrice, sur les mœurs de Vienne. — Musiciens Italiens en grande faveur autrefois auprès des femmes de cette ville : l'Impératrice n'en veut plus souffrir. — Étrange inquisition établie par

cette Princesse : amende pour ceux qui vivent avec des filles. Prince Piccolomini, qui les aime, abonné pour en être exempt. Femmes de la Cour pensionnées, à condition qu'elles ne seront plus galantes. Bigoterie, superstition de tous côtés dans les rues de Vienne. Images, croix, stations, reliques, peuple marmottant de tous côtés à genoux, et le chapelet à la main. Cette ferveur tombera à la mort de l'Impératrice, l'Empereur n'étant point dévot, et s'embarrassant peu des mœurs, quoiqu'il ne soit ni libertin, ni galant.

Séjour à Vienne.

Dîné chez le prince de Kaunitz. — Tout à la française. Homme en tout point bizarre. — Encore longue conversation avec lui. — Il y a perdu ; réputation, je crois, usurpée. — Il y a trop de petitesses,

trop de pusillanimité, trop d'inconséquence dans les détails journaliers de sa vie, pour qu'il ait jamais été un homme. — Foule d'anecdotes à son sujet. — On m'a prévenu qu'après tous ces grands accueils, il se pourroit bien qu'il ne me parlât pas de huit jours : cela dépend de la manière dont il se sera levé, du plus léger nuage, de la plus petite indisposition qu'il croira sentir ou pressentir.

Belvédere, maison impériale dans les faubourgs : bâtie par le prince Eugène. Grand bâtiment, d'une architecture très-massive ; vilain toît, vilaines fenêtres ; superbe exposition, domine la ville : — jardins en terrasse, médiocres, assez beaux appartemens. Belles cariatides de pierre au bas de l'escalier. Statues en marbre des Empereurs de la maison d'Autriche. Quelques grouppes d'enfans aussi en marbre, et d'un joli travail.

Galerie douloureuse pour un Français : on y voit toutes les batailles du prince Eugène. — Grand grouppe de marbre représentant ce Prince avec différens attributs personnifiés; détestable pour la composition et pour l'exécution. Portraits de la famille Impériale , répétés dans presque tous les appartemens. Ils forment grouppe dans le même tableau: ont été faits il y a dix ans; l'Impératrice étoit belle alors : et rien n'étoit aussi alors plus beau que tous ses enfans. — Au bout du jardin, grand pavillon ; belle salle au milieu, en stuc et en marbre; par-tout figures d'esclaves Turcs avec trophées. On croit qu'après la mort de sa mère, l'Empereur habitera ce belvédere. Il peut en faire un beau lieu ; et à sa place, je m'attacherois volontiers à un séjour qui fit les délices d'Eugène, et fut l'asyle de sa gloire.

Manufacture de porcelaine, dans un faubourg de Vienne: — appartient à l'Impératrice; bel emplacement pour le magasin, et agréablement décoré de glaces qui en multiplient l'effet. Porcelaine assez jolie, inférieure à celle de Berlin; — imite, tant qu'elle peut, les formes de celle de Sèvres; est à meilleur marché que toutes deux. Grande quantité de tasses sans soucoupes; — se fabriquent pour les Turcs : on leur en vend tous les ans, pour 50 ou 60 mille florins; c'est leur seul débouché extérieur. Les manufactures de porcelaine multipliées dans toute l'Europe, ne sont nulle part une branche de commerce bien considérable; elles sont par-tout des objets de luxe et d'ostentation pour les rois. Étrange rivalité qui règne entr'eux : ils veulent avoir dans leur pays tout ce qui se fabrique dans les autres pays,

même sans avoir les matières premières de ces fabriques; ils l'ont à quelque prix que ce soit: ils s'embarrassent peu du prix, de la qualité, de la quantité, de la consommation; pourvu qu'ils comptent une manufacture de plus. Ensuite ils se font la guerre par des prohibitions, par des droits excessifs, par toutes sortes de menées, faites pour des marchands rivaux, plutôt que pour des souverains; ils ne songent pas qu'ils appellent la contrebande, qu'ils soudoient des légions d'employés, que ce qu'ils font aux nations voisines, ces nations le leur rendent: qu'il vaudroit mille fois mieux porter leur attention à augmenter les produits de leur sol, à manufacturer ces produits, à perfectionner la matière et la fabrication, et à leur ouvrir un échange libre avec les denrées et les fabriques: que le sol, et quelquefois un genre d'industrie

nationale, ont fait le patrimoine des au-
tres peuples !

Jardin du prince de Schwarzenberg, — jardin du feu prince Poniatowski, — jardin du comte d'Harrach, — tous médiocres, quoique les plus beaux du pays; on ne connoît point le luxe des maisons de campagne. Les grands seigneurs ont de ces jardins dans le faubourg, où ils vont passer une partie de la belle saison, et l'autre dans leurs terres, où ils sont en général mal bâtis, et avec beaucoup de valets et de chevaux: en tout, agrément, liberté, charme de la société, point connus à Vienne; point d'amitié entre les hommes, point de galanterie, point d'esprit de galanterie entre les deux sexes: jamais de conversation intéressante, jamais de gaîté, jamais de saillies: on y est dévot et libertin, libertin et triste: quelques personnes peuvent faire excep-

tion à ce tableau, mais il peint la masse de la nation.

Ce qu'on m'avoit dit sur le prince de Kaunitz vérifié : — il ne me parle plus ; j'ai dîné deux fois chez lui, sans qu'il m'ait adressé la parole ; il est peut-être mécontent d'un ouvrier, il a peut-être mal digéré la veille.

Réparations au prince Louis. J'en ai été plus content dans plusieurs conversations : il a de l'élévation, de la sensibilité, de la pénétration ; il a bien vu les affaires de la politique relativement à la Pologne : il n'a pas été la dupe de la cour de Vienne ; et il a démêlé de bonne heure que M. Durand, (chargé des affaires de France à Vienne avant son arrivée), l'étoit : il a ouvert de bons avis à la Cour, des avis fermes, et dont l'exécution étoit possible ; franchise et confiance avec lesquelles il m'a parlé et

communiqué

communiqné tout ce qu'il avoit de relatif à mes recherches. Vaudroit beaucoup plus si son sang n'étoit pas si chaud, s'il ne dissipoit pas son esprit et son caractère en frivolités, en minuties, en courses continuelles, s'il travailloit davantage ; a été gâté par la flatterie de tout ce qui l'environne ; l'est encore ; son étonnement, quand devant un de ses commensaux qui s'extasioit sur sa dignité extérieure, je lui dis qu'il n'avoit pas toute celle qu'il devroit avoir. Cela fut amené, cela fut adouci : il me remercia de lui avoir parlé franchement, il me remercia pour cette fois ; mais à la longue, l'homme qui lui parleroit ainsi, ne seroit pas le sien.

Comédie allemande : pièce nouvelle, comme on en faisoit au 16e. siècle ; je l'emporte par curiosité. — *Agamemnon*, ballet de Noverre : — nouveau sujet

d'étonnement et de plaisir ; scène de Cassandre, sublime. — Nouvelle conversation avec Noverre sur son art : — comme il en parle !

Matinée passée chez Gluck, fameux musicien, un des premiers, peut-être le premier de l'Europe. Répétition à son clavecin, par lui tout seul, de plusieurs scènes d'un opéra français, d'*Iphigénie*, qu'il a fait pour le théâtre de Paris, et qui doit y être joué l'année prochaine ; paroles du Bailly du Rollet, attaché au prince de Rohan : — sont presque toutes tirées de Racine ; sujet bien resserré, bien lié, et bien adapté au théâtre lyrique. Genre de musique neuf, absolument neuf. Récitatif simple et déclamé d'une manière sublime ; jamais rien ne m'a fait cet effet en musique ; et c'étoit Gluck seul, avec une voix de chaudron, estropiant le français, tou-

chant médiocrement le clavecin ! Son génie couvroit tout, il animoit ses yeux, son geste ; il m'échauffoit, moi barbare, moi, dont on n'a presque jamais ému l'ame par les oreilles !

Tracasserie avec le prince de Kaunitz, au sujet du *Connétable de Bourbon*, occasionnée par le prince Louis ; petitesse de ce premier : ne me fait plus d'honnêtetés depuis.

Dîné chez le prince de Paar, le même que nous avons connu à Paris : homme singulier ; hôtel superbe, non pour l'architecture, mais pour la richesse du dedans : le plus beau de Vienne, l'unique même dans ce genre, comparable à tout ce qu'il y a de plus beau à Paris. Dorures magnifiques, ainsi que les sculptures, faites par des ouvriers de Vienne ; poëles formant de superbes décorations : — je regrette que nous ne nous en servions

pas dans la plupart de nos pièces. Bronzes, pendules, tous les meubles de goût faits à Paris. Architecte français établi à Vienne, a tout dirigé. Service à la française. — Domestiques presque tous français. Nation cosmopolite et dégradée ! Elle remplit les maisons de presque tous les grands seigneurs de l'Europe. Elle partage ce vil honneur avec les Italiens. — Princesse de Bacquoi, fille du Prince de Paar, grande femme, jolie, aimable, instruite ; n'a point d'amant, n'en eut jamais. Elle et la princesse Charles de Lichtenstein, l'exemple de la Cour, comme elles en font l'ornement.

Conversation avec le comte de Wurm, un des principaux du département du commerce. Homme instruit, véridique, ami de la liberté, l'ayant toujours dit à la Cour. Ses ennemis ont tâché de l'y

faire passer pour frondeur : — a voyagé dans presque toute l'Europe, beaucoup en France : nous y a débauché beaucoup d'ouvriers de toute espèce ; — possède de grandes terres en Bohême, d'où il est : — connoît parfaitement la constitution de ce pays. — Causé avec lui sur beaucoup d'objets. Condition des serfs en Bohême, développée par lui mieux qu'elle ne me l'avoit été encore : — ont presque tous des terres en propre ; — doivent seulement des corvées à leur seigneur : — les doivent en proportion de ce qu'ils possèdent de terres. — Distinction odieuse de paysans, en paysans entiers, (ceux là qui sont les plus taxés, doivent quatre jours par semaine), demi-paysans, quart de paysans, paysans libres : ceux-là sont affranchis et peuvent quitter la glèbe : les autres, quand ils veulent, rachètent leurs corvées avec de l'argent ;

— peuvent quand ils sont vexés, porter leurs plaintes au tribunal du cercle. — Capitaines, officiers des cercles, établis à cet effet ; — intérêt des seigneurs, se trouve lié à celui des paysans, parce que leur nombre fait leurs richesses, d'abord, par les corvées qu'ils doivent, ensuite par les consommations de boissons, chaque seigneür ayant seul le droit de faire brasser, et par d'autres petites redevances. — Seigneurs, quand ils entendent leur avantage, sont par-là engagés à les aider, à les protéger ; mais la plupart ruinés, chargés de dettes, n'en ont pas eu les moyens dans les derniers malheurs de ce royaume. De-là, disette, mortalité, émigration énorme. Ces fléaux réunis ont coûté plus de 400 mille ames à la Bohême. — Famine y a été au point, que dans le temps de l'horrible mortalité qui l'accompagna, on a vu des malheureux paysans attendre

avidement le sang de ceux que l'on saignoit pour le dévorer, exemple le plus affreux que tout ce qu'on raconte des calamités des sièges de Paris et de Jérusalem.

Population de la Bohême, au-dessous de tout ce qu'on la croit : le comte de Wurm ne m'a pas articulé le montant; mais son silence m'a confirmé ce que j'en croyois. Mécontentement qu'a répandu dans ce royaume et dans tous les états héréditaires qui y ont été soumis, la conscription militaire de 1770, et enfin, le nouvel édit de cette année, qui rend tout homme soldat en naissant. Gémissemens de M. de Wurm sur cette loi fatale, sur l'inconvénient de rendre tout un pays militaire, sur la fausse politique qui égare le gouvernement Autrichien, en lui faisant en cela imiter le roi de Prusse, qui, souverain d'un

autre pays, se conduiroit différemment. Coup que cette conscription a porté à la féodalité des seigneurs en Bohême. Dès ce moment, l'Empereur s'est mis entre eux et leurs sujets: — dès ce moment, les sujets ne leur appartiennent en quelque sorte plus; — ils appartiennent au souverain; — les seigneurs ne peuvent plus les affranchir; — ils sont obligés de les représenter quand le gouvernement les réclame. J'avois déjà su en Bohême la désolation affreuse que cette conscription y avoit jettée: — paysans, se sont mutilés pour se rendre incapables de servir. Districts des régimens divisés d'après cette conscription: — recrues s'enlèvent déjà en conséquence, s'enlèvent au gré des officiers qui préfèrent les plus beaux hommes. — Soldats une fois enrôlés, servent pour la vie. « Ainsi, disoit M. de Wurm, ce

» n'est point assez d'entretenir 250 mille
» hommes de troupes en temps de paix:
» toute la nation est destinée à les re-
» cruter, comme s'il ne devoit plus y
» avoir qu'une profession, comme si la
» maison d'Autriche ne se souvenoit plus
» que les hommes n'ont jamais manqué
» à ses armées, comme si elle ne vouloit
» plus rien tenir de la bonne volonté
» et de l'amour de ses peuples »!

Visite de l'arsenal avec MM. Poitevin, deux frères français qui ont la direction des fonderies, tous deux gens de mérite, très-instruits, lumineux même dans leur partie. J'aurai occasion d'en parler plus au long tout-à-l'heure. — Bâtiment de l'arsenal fort grand, mais sans décoration extérieure. — Grands hangards à quatre faces, dans lesquels sont renfermés beaucoup de canons et d'affuts. Indépendamment de cela, dans la cour,

quantité immense de canons, obusiers et mortiers de tout calibre ; à l'entrée de la cour, grosses pièces turques, une de 48 livres de balles : ce sont de celles que les Turcs fondent quelquefois dans leurs camps devant les places qu'ils assiègent. — Artillerie autrichienne n'a en campagne, que du 3, du 6, du 12, et quelquefois, mais rarement, du 18 : pour les sièges elle a du 24. La proportion de ce dernier calibre est de quelque chose plus foible que la nôtre. — Obusiers de campagne, un seul calibre de sept pouces, faisant à peu-près 25 livres de balles. Pour les sièges et quelquefois en campagne, ils en ont de dix pouces, revenant à 32 livres. Proportion des pièces, pour la longueur, à peu-près la même que celle des nôtres, depuis les changemens qu'y a faits M. de Gribeauval; — affuts légers, bien faits ; — essieux

de bois , garnis de fer ; — boîtes en fer; — hausses à manivelles comme les nôtres ; — avant-train tout à timon, comme en France ; — deux pièces par bataillon, mais ce calibre de 3, est de bien peu d'effet. Il est question actuellement d'attacher du canon à la cavalerie, et du 6 livres de balles.

Salles hautes de l'arsenal, immenses ; — prodigieuse quantité d'armes de toute espèce. — Arrangement très-ingénieux ; toutes sortes de dessins, de formes d'architecture exécutés par les armes de différentes espèces. Colonnes avec des canons de fusils ; frises , voûtes , avec d'autres armes artistement rangées. Beaucoup d'anciennes armures , parfaitement tenues ; — ciselures achevées en or , argent et acier : elles rappellent les détails d'Homère et du Tasse. Plusieurs de ces armures ont appartenu à diffé-

rens Empereurs. Plusieurs figures d'Empereurs et de Princes, en cire et en bois, armés de pied en cap, sur des chevaux aussi armés et caparaçonnés à l'antique. Bufle que portoit Gustave-Adolphe quand il fut tué. Scanderberg armé de pied en cap avec l'armure dont il se servoit. Plusieurs figures de chevaliers, tels qu'ils étoient dans les tournois ; sabres, épées, lames anciennes, extraordinaires par leur forme.

Il n'y a qu'un seul inspecteur payé à 160 florins par an, et quelques armuriers pour cet immense arsenal. C'est le feu Prince de Lichtenstein qui l'a fait arranger ainsi. Hommage de ce Prince à l'Impératrice : il fit élever, à son insçu, dans une salle de l'arsenal, les bustes de l'Impératrice et de l'Empereur *François*. L'Impératrice lui rendit cette galanterie, en faisant à son tour élever, à son insçu,

vis-à-vis, le buste du prince de Lichtenstein, avec de fort beaux trophées en bronze, et une inscription attestant sa reconnoissance. Ce Prince en méritoit en effet : c'est à lui que l'artillerie autrichienne doit le bon état où elle est; et il est inoui combien il y a dépensé de ses propres deniers.

Visité ensuite les ateliers de fonderie avec MM. Poitevin : — génie, probité, désintéressement de ces industrieux Français. Il y a dix ans qu'ils sont à la tête des fonderies de fonte, et ils ont fondu plus de 1,000 pièces de canon. Singulière économie qu'ils y ont introduite : l'Impératrice ne leur donne qu'environ cinq livres argent de France, par quintal de fonte mis en œuvre : et en France, on donne au fondeur cinquante-cinq francs; on leur donne ensuite huit pour cent de déchet par quintal, et en France on

en donne dix. Comme en France, ils sont chargés sur ces sommes de tous les frais de manipulation, entretien des engins, paiement des ouvriers, etc. Ils rendent, à la vérité, les pièces coulées massives, et c'est un autre entrepreneur qui est chargé de les forer : mais les frais de forage ne vont pas à trente sols par quintal. Cette différence inouie vient de leur habileté dans le maniement de la fonte, de leur manière d'attaquer les métaux, de maîtriser le feu. Ils mettent leurs métaux en plein bain, c'est-à-dire, dans la plus grande ébullition possible, au bout de sept ou huit heures, dans le temps qu'en France il en faut vingt-quatre.

Ils n'éprouvent presqu'aucun déchet sur les matières : — ils tirent parti de tout ; — scories du métal, raclures de forage, vieux métal ; ils ne combinent

le cuivre qu'avec l'étain, et ordinairement dans la proportion de dix pour cent. Ils n'y joignent ni laiton ni zinc. Ils conduisent leurs fontes avec un petit nombre de manœuvres, gardés seulement pendant le temps de la fonte et renvoyés aussitôt après : ils ont enfin, une autre forme de fourneau, coupé très-ingénieusement en dedans, et de manière qu'elle favorise l'ébullition plus rapide des métaux; ils ont des soupiraux en dessous, ou fourneaux pour attaquer plus également les métaux. Leur fonte est très-compacte, très-unie, sans gerçures, sans accident : pas une seule pièce n'a été rebutée depuis qu'ils sont à la tête des fonderies; ils les rendent assez polies au sortir du moule, pour qu'on puisse se dispenser de les tourner, ainsi qu'on le fait en France; et on n'y tourne que l'astragale et la culasse. On tourne en

revanche (et c'est ce qu'on ne fait pas en France, et ce qu'il seroit, je crois, fort avantageux d'y introduire) les tourillons des pièces : faute de ne les pas tourner, leur inégalité et l'aspérité du métal fatiguent les affuts. Les tourillons se tournent dans le même lieu où on fore les pièces, à une lieue et demie de Vienne, et par le moyen d'une machine très-simple, mue par les eaux.

Du reste, les pièces ne sont chargées d'aucun ornement : les pièces de campagne seulement portent à l'astragale les armes du prince Kinski, général de l'artillerie, et à la culasse, celles de l'Impératrice, mais ciselées presque à fleur de métal, et sans recherche. Nous sommes aussi très-sagement revenus de l'abus de charger les pièces d'ornemens et de reliefs.

Une autre différence essentielle, et qui conclut à l'avantage des Poitevin et de leur

leur supériorité dans leur art, en même-temps qu'elle prouve leur honnêteté, c'est qu'ils n'ont pas voulu, comme le sont nos fondeurs en France, être chargés de la machine de forage : ils remettent leurs pièces au sortir de la forme entre les mains des officiers d'artillerie, et se sont, par conséquent, ôté les moyens d'y retrancher et de réparer les défauts, les gersures, par des additions de métal, écrous ou autres palliatifs. Enfin, j'ai ouï dire à des personnes qui ont été témoins de leurs opérations de fonte, qu'ils les font sans charlatanerie, sans prétendre posséder de secret exclusif, sans avoir l'air affairé autour de leurs fourneaux, sans y jeter des ingrédiens prétendus nécessaires à la perfection de la fonte, ainsi que je l'ai vu pratiquer à d'autres fondeurs.

Enfin, ils sont estimés généralement

dans un pays où ils sont étrangers, où on déteste les Français, où ils ont élevé un établissement sur d'autres établissemens plus anciens et fort protégés, où ils ont essuyé toutes sortes de difficultés et d'infamies. Ils y vivent avec leurs femmes, leurs enfans, de la manière la plus honnête et dans la plus grande simplicité; ils regrettent leur patrie; ils lui offrent leurs services; ils proposent d'y régler les fonderies à meilleur marché encore qu'ici pour la main-d'œuvre : quand même on ne les y emploieroit pas, ils veulent y rentrer, parce que le dégoût de l'étranger, quelques biens qu'ils possèdent en Périgord, leurs familles et leurs cœurs les y rappellent. Le prince Louis en a écrit à la Cour, et on ne lui a pas répondu : nos fondeurs sont si riches et si liés à nos bureaux, qu'ils empêcheront toujours que ces honnêtes gens ne soient entendus.

Poudre et salpêtre, autre fabrique conduite bien plus économiquement, et bien plus parfaitement qu'en France. C'est l'artillerie qui a seul le droit de fabriquer la poudre et de la débiter. Elle retrouve sur ce débit tout ce qui est nécessaire à la consommation militaire; et par les épreuves que j'ai vues, il est constaté que la poudre de munition des troupes autrichiennes vaut notre bonne poudre à giboyer : cela provient beaucoup de la qualité des salpêtres qui se font avec plus de soin, parce qu'une compagnie n'en est pas chargée comme en France. Celui qu'on fait à Paris ne passe que par deux cuites, et ici il en reçoit jusqu'à quatre. On dit qu'il y a à Vienne un fabricant qui, des mêmes terres, en même quantité, retire le double de salpêtre que les autres fabricans par la différence de sa préparation.

Collection de médailles et monnoies dans le palais impérial, une des plus belles de l'Europe : on y voit l'histoire métallique du règne de l'Impératrice; médailles parfaitement frappées. Beaucoup de monnoies et de médailles antiques dont je ne sens pas le prix. Quelques-unes orientales et des anciens Califes. Le coin et le goût en sont bons; et dans ce même-temps (c'étoit au dixième siècle), nous n'avions en Europe que de la petite monnoie très-informe.

Château de Schœnbrunn, revu avec détail : vilaine position, dans un fond; et à 500 toises de là, sur la hauteur, il auroit été parfaitement mieux : il auroit dominé sur deux plaines, sur la ville de Vienne. Pourquoi la manie des Princes est-elle presque par-tout de forcer la nature? Ne la sentent-ils pas? Ont-ils l'orgueil de vouloir la maîtriser?

L'Impératrice n'a fait, dans cette vilaine position, avec des sommes énormes, qu'un grand château sans noblesse, sans goût, de la plus mauvaise architecture. Appartemens point beaux, médiocrement meublés. Il y a une grande galerie qui sert d'appartement de jeu. Grande pièce mal dorée, mal peinte, décorée de vilaines girandolès énormes, plaquées contre les murs. Appartement de l'Impératrice, — toujours tendu en noir. — Jardins dans le goût français, assez grands, n'ont rien de beau, rien d'imposant; s'élèvent en terrasse vers la hauteur, où il auroit fallu placer le château. Eaux jaillissantes, médiocres. Machine ingénieuse pour se les procurer; — n'a coûté que 20,000 florins. — Faisanderie, ménagerie. — Dans cette dernière, rien de rare. L'Impératrice aime ce séjour, parce qu'il est son ouvrage : — étoit si pressée d'en jouir, que,

pendant un temps, on y a travaillé aux flambeaux. L'Empereur le déteste : s'en échappe tant qu'il peut pour venir coucher à Vienne.

Fin du premier Tome.

ERRATA du Tome premier.

PAGE 18 ligne 7 de la note ; lisez *ce champ de bataille.*
—— 52, ligne 10 ; lisez *ceux qui l'ont le plus.*
—— 70, ligne 6 de la note ; lisez *en quoi puis-je.* Et deux lignes plus bas, *en quoi ai-je pu mériter..*
—— 71, ligne 17 de la note, lisez *qu'on lise mes Ouvrages.*
—— 122, ligne 10, lisez *observation partiale.*
—— 269, lisez *ce que pouvait faire.*
—— 283, ligne 1ère, lisez *prises du prince Louis.*

De l'imprimerie de GOUJON fils, rue Taranne, n.° 737.

